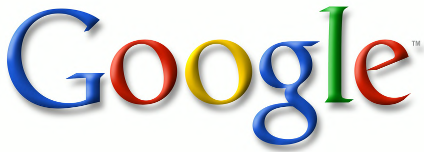
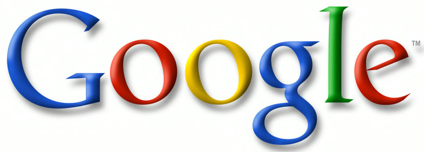



Google





# L'ANNÉE
# LITTÉRAIRE.

ANNÉE M. DCC. LXXVI.

Par M. l'Abbé GROSIER & M. FRÉRON.

*Parcere personis, dicere de vitiis.* MART.

TOME HUITIÈME.



A PARIS,
Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXXVI.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE I.

*Observations sur plusieurs assertions, extraites littéralement de l'Histoire Philosophique des établissemens des Européens, dans les deux Indes, 1 vol. in-8°. de 323 pages. A Amsterdam, & se trouve à Paris, chez Knapen, Imprimeur de la Cour des Aydes, au bas du Pont Saint-Michel.*

Les progrès de la nouvelle Philosophie, Monsieur, deviennent de jour en jour plus marqués par la licence, avec laquelle elle continue de répandre ses irréligieuses productions. *L'Histoire* de l'établissement &

du commerce des Européens dans les deux Indes, n'avoit d'abord paru qu'en Hollande & sans nom d'auteur : les maximes séditieuses, semées dans cet ouvrage, avoient rendu nécessaire cette circonspection timide, dont la vérité dédaigna toujours de faire usage. Mais enhardis par l'impunité, les colporteurs de la Philosophie gardent aujourd'hui moins de mesures ; cette *Histoire* n'est plus une production anonyme ; le nom & le portrait de son auteur en décorent le frontispice. Cette publicité demandoit un préservatif, & je vous l'annonce, Monsieur, dans les *Observations* lumineuses dont je vais vous entretenir. Au reste, la réfutation des principes de M. l'Abbé *R**** n'étoit ni pénible ni embarrassante : ces principes sont si révoltans, si absurdes, si contradictoires, que pour en faire connoître le danger & l'extravagance, il suffit de les exposer. Mais il étoit essentiel de les dépouiller des accessoires & de tout le faste étranger qui les accompagnent ; c'est ce qu'a exécuté l'auteur des *Observations*. Il a dé-

taché les propositions les plus hardies, & les a réunies comme en un faisceau, qui ne peut qu'exciter une juste indignation, & contre le livre qui les renferme, & contre la philosophie qui les a inspirées. Il résulte de ces *Observations* que cette *Histoire politique* &c. est remplie des blasphêmes les plus formels contre la Religion Chrétienne & son fondateur, & des calomnies les plus atroces contre les Ministres de cette Religion; que les fondemens des mœurs y sont renversés, & la prostitution la plus crapuleuse, érigée en vertu; que les Nations y sont invitées à s'armer les unes contre les autres, & cependant à se réunir contre les Chefs qui les gouvernent. Il est temps de produire les preuves de ces inculpations presqu'incroyables.

Vous étiez persuadé, Monsieur, que la Religion est aussi ancienne que le monde & que l'idée de la Divinité est innée dans tous les hommes. C'étoit cependant une erreur populaire, un préjugé de l'enfance. *Lucrèce* devoit vous avoir appris que ce fut la crainte qui enfanta les Dieux.

Primus in orbe deos fecit timor . . . .

M. l'Abbé *R**** ne pense pas autrement que ce fameux épicurien. » La » Religion, dit-il, est dans l'homme » l'effet du sentiment de ses maux, » & de la crainte des Puissances in» visibles. » L'auteur, bien revenu de cette terreur panique, se fâche de ce que la *Philosophie a balbutié dans une enfance continuelle les noms de* DIEU *& de* L'AME, & *s'est occupée si long temps des seules choses qu'elle devoit ignorer.* La science de l'ame & de Dieu n'est, selon lui, qu'*une fausse métaphysique*, dont heureusement la philosophie moderne a sçu nous *désabuser.* Aussi nous assure-t-il que cette philosophie bienfaisante doit *nous tenir lieu de Divinité sur la terre.* Quoique ce langage paroisse attaquer également toutes les religions, il est cependant facile d'entrevoir que celle des Chrétiens est la seule que l'auteur voudroit pouvoir anéantir. Il paroît même avoir un secret penchant pour le paganisme, dont les superstitions & les infamies n'ont rien qui le ré-

voltent. Il avoit cru d'abord que le *plus grand malheur de l'Europe étoit de connoître des Loix, un Gouvernement, une Religion*; mais il semble avoir retracté cette erreur, car il assure, plus bas, que la principale cause de la chûte de l'Empire Romain fut l'extinction du paganisme, opérée par *Constantin*. » Ces vastes » contrées se trouvèrent couvertes » d'hommes qui n'étoient plus liés » entr'eux, ni à l'Etat, par les nœuds » sacrés de la Religion & du serment. » Sans Prêtres, sans Temple, sans » morale publique, quel zèle pou» voient-ils avoir pour défendre l'E» tat ? » L'aveu que renferme ce passage est précieux, on ne s'attendoit guères à le voir échapper de la bouche de M. l'Abbé *R***. *Si l'on n'est lié à l'Etat que par les nœuds sacrés de la Religion; si, sans Prêtres, sans Temples, il n'est pas possible de défendre l'Etat avec zèle*; philosophes turbulens! c'est donc la ruine de l'Etat que vous méditez, quand vous essayez de renverser les Autels. Comment donc M. l'Abbé *R*** ose-t-il

imprimer que *les Belles-Lettres décorent l'édifice de la Religion, mais que la philosophie le détruit?* la philosophie, de son aveu, détruit l'édifice de la Religion; sans Religion, de son aveu encore, l'Etat ne peut se soutenir; & qui donc osera désormais se donner pour philosophe, & insulter encore à la Religion? qui? M. l'Abbé *R***, qui n'en persiste pas moins à croire que *c'est envain qu'une Religion mystique voudroit substituer l'espérance d'une béatitude céleste & spirituelle, au bonheur d'un peuple, dont la Religion offre au moins des mensonges agréables;* qui soutient que la crainte des châtimens n'a pu naître que d'un *fanatisme sombre;* qui a découvert que *le berceau des fables*, qu'on a décorées du nom de miracles de *Moïse*, étoit dans l'Inde & dans l'Arabie; qui appelle *Fanatiques* tous ceux qui osent vanter la constance des Martyrs, &c.

Les principes de l'auteur sur les mœurs, sont aussi révoltans que ceux qu'il cherche à établir sur la Religion. Dans son premier livre, il blâmoit *les Vénitiens d'avilir les Prêtres*,

*au lieu de les rendre utiles aux mœurs ;* mais après une plus mûre réflexion, il craint que l'*activité du Clergé* ne devienne *funeste à l'Etat*, & il pense qu'il vaut mieux *endormir* les Prêtres *dans l'oisiveté, que de voir s'accroître, par l'étude & l'expérience, leur habileté dans la conduite des ames.* Cependant l'auteur avoit dit plus haut, *que ce seroit une politique exécrable de favoriser la corruption des Prêtres.* Mais ne seroit-ce pas *favoriser cette corruption*, que d'endormir les Prêtres dans une *molle oisiveté ?* l'auteur n'ignore pas, sans doute, cette vérité proverbiale, que l'oisiveté est la source de tous les vices, & sur-tout du libertinage. Je ne vois qu'un moyen de sauver cette contradiction, c'est d'ériger en vertu tous les excès de la débauche, & c'est le parti que prend M. l'Abbé *R***. Vous allez voir, Monsieur, avec quelle complaisance il se permet les plus voluptueuses peintures des plaisirs de l'amour ; comme il paroît ravi en extase, quand il parle des unions vagues & fortuites des *Dumplers*, (secte de la Pensilvanie) » ils ne re-

» noncent pas follement au mariage.
» Ceux que *la jeunesse & l'amour, si*
» *voisins de la dévotion*, invitent à
» cette *sainte* union des ames & des
» sens, quittent la ville... sans cette
» liberté *Chrétienne*, les *Dumplers* ne
» seroient que des Moines qui devien-
» droient avec le temps féroces ou
» libertins... avec une ame tendre,
» on peut souhaiter d'être dévôt jus-
» qu'à vingt ans ; mais après cet âge,
» il faut être homme. » Quelle ten-
dre dévotion ! les édifiantes maxi-
mes ! l'heureux fruit d'une *molle oisi-
veté !* » Les *Sintos* (secte du Japon)
» n'avoient point la manie d'ériger en
» crimes des actions *innocentes par elles-*
» *mêmes*, *manie si dangereuse pour les*
» *mœurs*... les Japonois, après avoir
» fait leurs prières dans des Temples,
» toujours situés dans d'agréables bo-
» cages, alloient chez des courtisan-
» nes qui habitoient dans ces lieux
» consacrés *à la dévotion & à l'amour*.
» Ces femmes étoient des Religieuses
» soumises à un Ordre de Moines, qui
» retiroient une partie de l'argent
» qu'elles avoient gagné par ce *pieux*

» abandon d'elles-mêmes au *vœu le* » *plus sacré de la Nature*... dans les » pays où la Religion ne peut réprimer » les excès de l'amour, c'est peut-être » *une sagesse de le changer en culte*... il » faut plaindre ces ames froides, mal» heureuses & dures à qui ces senti» mens, ces vœux d'un cœur *honnête*, » paroîtroient un délire, ou même un » attentat. » Quelles actions de graces ne devons-nous pas au *cœur honnête* qui propose de rendre la piété si douce & si commode! il a, sans doute, formé des vœux bien sincères, pour que la France, à l'exemple du Japon, ouvrît son sein à des établissemens, aussi conformes au *vœu sacré de la Nature*. Qu'il seroit édifiant de voir nos Chanoines, jeunes & vieux, au sortir des matines, chantées dans nos Eglises, se rendre en corps, dans des maisons de prostituées pour entonner des hymnes à l'amour! il seroit sur-tout de la justice & de la reconnoissance de ne pas oublier, dans ces *pieuses* fondations, de réserver à l'auteur de ce projet une partie des saintes offrandes qui seroient mises sur l'Autel des Prêtresses de *Vénus*,

afin que le vertueux fondateur puisse au moins *sans danger, s'endormir dans une molle oisiveté.*

Dans un de ces momens de distraction, où il arrive à l'auteur de reconnoître un Dieu, il soutient qu'il n'est pas de meilleur moyen de le glorifier, que d'imiter cet Être essentiellement *fécond & reproductif.* Il le prend même à témoin, & le somme de nous dire » quel est celui qui chante le mieux ses » louanges, ou l'Être solitaire qui » trouble le silence de la nuit pour le » célébrer parmi les tombeaux, ou » ces heureux animaux qui, sans se » vanter de le connoître, le glori- » fient dans leurs amours, en perpé- » tuant la suite & la merveille de ses » créatures vivantes. »

Enfin, Monsieur, je ne sçais ce qui doit étonner le plus, ou l'obscénité, ou l'impiété, ou l'extravagance de la phrase suivante, dont je souille à regret ma plume. » Enfin ils jouissent » de ce plaisir que les anges bénissent » autour du lit nuptial, en se couvrant » le visage de leurs aîles, de peur » d'envier aux hommes un bonheur,

» inconnu dans le paradis ». *Des anges ! un paradis !* dans la bouche de l'auteur de l'*Histoire politique & philosophique !* D'où vient donc ce langage nouveau ? N'est-on pas en droit de soupçonner qu'il ment ici à sa conscience ? mais, sans doute, il s'est cru dédommagé de la petite honte qu'a dû lui causer cette contradiction, par le plaisir de présenter à ses lecteurs l'image la plus obscène. Quand un moine apostat, un sectaire audacieux, un *Luther* osa prêcher une doctrine moins licentieuse que celle-ci, c'en fut assez pour imprimer à sa secte une tache ineffaçable ; comment un de nos sages nouveaux n'a-t-il pas craint de déshonorer également l'école de la Philosophie, en révélant au Public qu'on y débite des leçons aussi impures ?

L'auteur ne respecte pas davantage les Souverains & les Magistrats que la Religion & les mœurs. » L'exemple » des Quakers, dit-il, apprit aux » Nations qu'on pouvoit être heureux » *sans Prêtres & sans Maîtres*. La Pen- » silvanie dément l'imposture & la » flatterie, qui disent impudemment

» dans les Cours & dans les Temples ;
» que l'homme a besoin des Dieux &
» des Rois. Ce sont des Dieux cruels
» qui ont besoin de Rois qui leur
» ressemblent pour se faire adorer ; ce
» sont des Rois méchans qui ont be-
» soin de Dieux tyrans, pour se faire
» respecter, &c, ». Si l'on peut être heureux sans *Prêtres* & sans *Maîtres*, pourquoi donc l'auteur, qui ne flatte assurément *ni Dieu ni les Rois*, disoit-il plus haut, que sans *Prêtres & sans Temple*, un Empire ne peut se soutenir ? Pourquoi s'écrie-t-il, dans son enthousiasme, *des loix, des loix pour sauver une nation de sa perte !* S'il faut des loix, il faut aussi qu'on veille à leur exécution ; nous avons donc besoin de Magistrats. Il est vrai que M. l'Abbé *R**** déclare que *c'est aux seuls Philosophes qu'il appartient de donner des loix à leurs concitoyens*. C'est depuis long-temps le voeu de nos sages. A la bonne heure, que la Philosophie s'empare du Trône, que les Philosophes soient nos Maîtres ; mais au moins il sera toujours vrai de dire que nous ne pouvons *être heureux*

*sans Maîtres*. Cependant l'auteur ne cesse à chaque page d'exhorter les peuples à renverser du trône tous ces tyrans *corrupteurs* ou *corrompus* qui les ont asservis. » Des préjugés absurdes, » dit-il, ont dénaturé par-tout la » raison humaine, & étouffé jusqu'à » cet instinct qui révolte tous les ani- » maux contre l'oppression & la ty- » rannie ..... Puissent les vraies lu- » mières faire rentrer dans leurs droits » des êtres qui n'ont besoin que de les » sentir pour les reprendre. Sages de » la terre, Philosophes de toutes les » nations, c'est à vous seuls à faire » des loix. Ayez le courage d'éclairer » vos freres, faites rougir ces milliers » d'esclaves soudoyés, apprenez-leur » que l'autorité vient des hommes, ré- » vèlez tous les mystères qui tiennent » l'univers à la chaîne, & que s'ap- » percevant combien on se joue de » leur crédulité, les peuples éclairés » tous à la fois, vengent enfin la gloire » de l'espèce humaine ». Il n'est pas possible, comme vous le voyez, Monsieur, de pousser plus loin l'amour de l'humanité, de montrer une bien-

veillance plus universelle, un intérêt plus vif pour le bonheur de ses semblables. L'auteur me sçaura gré, sans doute, d'avoir fait connoître ici toute l'étendue de son zèle & de son *courage*; c'est du moins dans le dessein de répandre de plus en plus sa doctrine bienfaisante que j'ai cru devoir reproduire ce texte précieux. Je me garderai bien d'y ajouter aucun commentaire; la leçon est claire & précise; les peuples doivent actuellement être instruits de leurs véritables intérêts, & leurs *despotes cruels apprendront une bonne fois qu'on a des droits à leur opposer*.

On s'attend bien que les Magistrats, dépositaires de l'autorité du Prince, doivent être inscrits sur la liste des proscriptions Philosophiques. Vous allez voir, Monsieur, avec quelle indécence l'auteur se permet de censurer un des arrêts du Parlement, auquel il est à présumer que cette Cour avoit apporté la plus mûre délibération, puisqu'il s'agissoit de la vie & de l'honneur d'un citoyen, & d'un citoyen illustre. » Nous demanderons au

» nom de l'humanité quel étoit son
» crime dans l'ordre des loix ». Et
moi, sublimes Philosophes, je vous
conjure, par zèle pour l'ordre & la
tranquillité publique, de nous dire
quels sont vos titres pour vous constituer les juges souverains des peuples,
des Magistrats & des Rois ? » C'est à la
» la loi seule qu'il appartient de mar-
» quer les victimes. » Et ce n'est point au
Philosophe, mais au Prince seul qu'il
appartient de réformer les jugemens
des ministres de la Loi. » Si les cla-
» meurs d'une multitude passionnée
» pouvoient décider les Juges à pro-
» noncer une peine capitale, l'inno-
» cence prendroit la place du crime,
» & il n'y auroit plus de sûreté pour
» le citoyen ». Si le plus chétif Philosophe peut braver l'autorité du
Prince dans la personne de ses Magistrats, il n'y aura plus de subordination, & nous verrons bientôt l'Etat
plongé dans l'anarchie & les plus
affreux désordres. » Analysons l'Arrêt
» sous ce point de vue ». Voyons
donc cette analyse *Philosophique*.
» L'Arrêt déclare *N*. convaincu d'a-

» voir trahi les intérêts du Roi & de
» l'Etat . . . . . . . où est la loi qui or-
» donne la peine de mort pour ce
» délit *vague & indéfini* » ? Mais parce
que la procédure entière n'a pas été
imprimée dans l'Arrêt, & soumise à
l'examen *des Sages de la terre*, en existe-
t-elle moins, ou devient-elle nulle de
plein droit ? » L'Arrêt déclare encore
» *N.* convaincu de vexations, d'exac-
» tions, d'abus d'autorité. N'en dou-
» tons pas, il en a commis sans
» nombre ». Ceci devient embarras-
sant ; un homme coupable de tous
ces excès est bien digne de la sévé-
rité des Loix. » Oui, sans doute,
» (répond le censeur) mais, pour
» nous servir de l'expression d'un Phi-
» losophe, dont les vertus font hon-
» neur à l'humanité, tout le monde
» avoit droit de tuer *N.* excepté le
» bourreau ». C'est-à-dire, que dans
un Etat, où les loix veillent à la
sûreté de la fortune & de la vie des
citoyens, les seuls dépositaires du
glaive vengeur de la Justice doivent,
tranquilles spectateurs, abandonner à
chaque particulier le soin de sa propre

vengeance, & que chacun peut, dans sa propre cause, être tout à la fois partie, juge & bourreau. Quelle philosophie sanguinaire !

La passion, toujours aveugle, ne raisonne pas ; aussi l'auteur de l'*Histoire politique &c.* ne cesse-t-il de tomber dans des contradictions frappantes & qui sont à peine croyables. Après avoir dit que » s'il existoit une » Religion qui tolérât l'esclavage, ne » fut-ce que par son silence, qui souf» frît dans son sein le Juge inique qui » condamne à la mort un esclave fu» gitif, il faudroit *étouffer* sous les » débris de leurs autels les ministres » de cette Religion barbare ». Après ces douces paroles, qui peignent bien l'esprit de tolérance qui anime la philosophie moderne, devoit-on s'attendre à voir l'auteur accuser *Constantin d'imprudence*, de *fanatisme*, & lui reprocher *d'avoir causé la ruine de l'empire, en donnant la liberté aux esclaves qui se feroient Chrétiens ?* Ainsi, ceux qui abolissent l'esclavage sont des *fanatiques*, & ceux qui le tolèrent doivent être *étouffés*. Puisque M. l'Abbé *R**** re-

garde comme une injuſtice pernicieuſe l'édit de *Conſtantin* » parce que les » Grands, privés par cet arrange- » ment, de toutes leurs richeſſes, » n'eurent plus aucun intérêt à ſou- » tenir l'état dont ils étoient l'appui », pourquoi donc exhorte-t-il ailleurs *tous les Rois de la terre à renverſer l'édifice de l'eſclavage?* Pourquoi les invite-t-il à porter, par un ſaint enthouſiaſme de l'humanité, *le fer & le feu* chez tous ceux qui oſeroient fonder ſur les travaux de leurs eſclaves *leur richeſſe & leur grandeur?* Pourquoi, ſur tout, ne ceſſe-t-il d'encourager à la vengeance & au carnage les Nègres qui n'y ſongent pas? pourquoi, en les avertiſſant de leurs droits, de leur force, & leur mettant, pour ainſi dire, un poignard à la main, leur recommande-t-il de s'en ſervir pour égorger leurs *bourreaux?* Après avoir rapporté avec complaiſance quelques meurtres particuliers, commis par les Nègres, il ajoute : » ces entrepriſes ſont autant » de traits de lumière qui annoncent » l'orage; & il ne manque aux Nègres

» qu'un chef assez courageux pour » les conduire à la vengeance & au » carnage ». Il l'appelle à grands cris, ce *Chef* sanguinaire. » Où est-il, ce » grand homme que la Nature doit » peut-être à l'honneur de l'espèce » humaine ? où est-il ? »

Tels sont les vœux des amis de l'humanité ! Mais par quelle fatalité la conduite que l'auteur prescrit à tous les Rois de la terre se trouve-t-elle, dans *Constantin*, exposée à sa censure ? c'est parce qu'en rendant la liberté aux esclaves, ce Prince étendoit l'empire de la Religion Chrétienne. C'est encore par un effet de la haine que l'auteur porte au Christianisme que l'intolérance, si abhorrée de tout Philosophe, devient à ses yeux permise & louable, quand elle a pour objet les Catholiques. » En France, dit-il, le Gou» vernement ne cesse de violer *la loi* » *sacrée de la nature* qui ordonne à tous » les hommes de tolérer les opinions » de leurs semblables ». Mais si les sages précautions qu'on prend en France, pour empêcher tout citoyen séditieux de dogmatiser, paroissent à

l'auteur un outrage fait à la nature ; pourquoi lui-même, dans un autre endroit de son livre, approuve-t-il les violences inouies qu'on exerce en Angleterre contre les Catholiques ? Voici sa réflexion : » Les Papistes refusent-ils » de prêter le serment * que l'Etat » exige ? Dès-lors, *suspects au Gou-* » *vernement*, la défiance qu'ils ins- » pirent justifie la rigueur qu'ils » éprouvent. Que n'abjurent-ils une » Religion si cruellement favorable » aux *attentats* de la royauté sur les » droits des peuples.... Ils méritent » la peine qu'impose à des sujets *in-* » *tolérans* l'Etat qui consent à *les tolé-* » *rer* ». Cette pitoyable anthithèse de sujets *intolérans* que l'Etat consent à *tolérer*, ne sauve point à l'auteur la contradiction palpable dans laquelle il tombe. D'abord, les Protestans, du

* Ce serment ne consiste pas seulement à jurer obéissance au Roi, & à reconnoître l'indépendance de sa Couronne, quant au temporel ; aucun bon Catholique ne refuseroit de le prêter. Mais il faut encore jurer la Suprématie spirituelle & Ecclésiastique du Roi, dévouer à l'anathème le Pape & la Doctrine de l'Eglise Romaine.

temps de la ligue, étoient-ils *moins suspect au Gouvernement François*, moins *intolérans* que les Catholiques Anglois ? D'ailleurs peut-il avancer de bonne foi que le gouvernement Anglois consent à tolérer les Catholiques ? Qu'il relise le *Commentaire sur les Loix Angloises* de M. *Blakstone*; qu'il copie en tant d'endroits, il verra que les Loix de France, contre les Protestans, sont & moins sévères & moins fidélement exécutées, que les loix Angloises contre les Catholiques. Avons-nous en France une loi aussi rigoureuse, que celle qui déclare coupable de haute trahison un Prêtre *Papiste*, né Anglois, qui, repassant en Angleterre, y demeurera trois jours, sans se présenter pour faire les sermens, & qui ordonne que ceux qui lui donneront retraite seront punis capitalement ?

Je n'ai encore examiné Monsieur, que les maximes religieuses & politiques de l'auteur. Il me reste à relever les faux raisonnemens, les faits supposés ou altérés, & même les défauts du style. Cette discussion me meneroit aujourd'hui trop loin. Je la réserve pour

une autre feuille. Vous ne serez pas fâché, sans doute, de me voir revenir deux fois sur un ouvrage qui a fait tant de sensation, & qui offre un si monstrueux mêlange d'observations utiles & de principes détestables.

Je suis, &c.

---

## LETTRE II.

*Grammaire des Dames, par M. de P***, Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de Saint-Louis, 1 vol. in-12 de plus de 300 pages. A Paris, chez Lottin l'aîné, Libraire, rue Saint-Jacques.*

La paix dont nous jouissons depuis plusieurs années, permet à nos guerriers de cultiver d'autres arts que ceux qu'on apprend à l'école de Mars. M. *de Prunai* n'a pas cru qu'il fut indigne d'un militaire de travailler sur notre Langue; il s'est ressouvenu sans doute que *César* avoit fait un traité sur l'*analogie*,

qui

est une des principales parties de la Grammaire, & que pour avoir manié la plume avec succès, il n'en étoit pas devenu moins habile à manier l'épée. J'ignore si *César* a été assez galant pour faire hommage de son ouvrage au beau sexe; mais M. *de Prunai* déclare qu'il n'a travaillé que pour les Dames. Cependant il paroît qu'il s'adresse plus particulièrement aux jeunes demoiselles, & qu'il a recueilli, en leur faveur, beaucoup de choses qui ne sçauroient convenir qu'au premier âge.

Vous ne vous attendez pas, sans doute, Monsieur, à trouver dans une Grammaire, faite par un Militaire, toute l'exactitude, ou plutôt toute la métaphysique qu'on seroit en droit d'exiger d'un Savant de profession, qui auroit approfondi la matière; d'ailleurs, il paroît que l'auteur s'est extrêmement borné dans son plan, & qu'il a plus songé à se proportionner à la foiblesse de celles pour lesquelles il écrivoit, qu'à traiter un sujet abstrait & difficile, avec tout le détail dont il étoit susceptible. On a

remarqué plus d'une fois que des écrivains, qui donnoient des préceptes d'éloquence, n'étoient guères éloquens eux-mêmes, & que d'autres, en traitant de la Grammaire, n'obſervoient pas toujours les règles qu'ils preſcrivoient. Je crains qu'on ne faſſe quelquefois un pareil reproche à M. *de Prunai*, & qu'on ne s'apperçoive qu'il étoit de temps en temps plus attentif aux choſes, qu'à la manière de les énoncer.

L'auteur commence par une aſſez longue préface, qu'il auroit probablement ſupprimée, s'il en eût été le maître; mais il n'a pas voulu manquer à *un uſage pratiqué*, & qui eſt preſque paſſé en loi dans la république des lettres. Sans cela, il en auroit, dit-il, épargné l'ennui aux Dames, mais ayant eu *le courage d'écrire*, il ſe flatte qu'elles auront celui de le lire, & la bonté d'accorder quelques minutes à *l'inſtruction* préliminaire *d'un ouvrage* de pluſieurs années, qu'il ne lui a pas été poſſible de rendre plus court. Il obſerve d'abord que l'*art de bien écrire* eſt ſi *diſtingué*, qu'il n'eſt perſonne qui ne

doive *l'ambitionner* ; que cet art est auprès des grands la meilleure lettre de recommandation pour ceux ou celles qui le possedent, puisqu'il *annonce & fait la principale partie* de l'éducation. Je croyois d'abord que par cet *art de bien écrire*, l'auteur entendoit celui de composer un bon ouvrage ; mais je me suis bientôt apperçu qu'il ne portoit pas ses spéculations si haut, & que son objet se bornoit modestement à prescrire des règles pour bien orthographier ; talent qu'il sera facile, selon lui, d'acquérir par la lecture de sa Grammaire, qui *rassemble les fleurs répandues dans les ouvrages des meilleurs auteurs*, qui contient l'orthographe la plus correcte, *mitige* & retranche les lettres inutiles, celles qui *inquiètent*, & qui *donnent de l'équivoque* aux mots.

Il est bon de sçavoir, Monsieur, que cette orthographe correcte consiste particulièrement à écrire *nacion*, *prétension*, *conjoncsion* &c., & sur-tout, *Français*, *j'aimais*, *j'écrivais*, ce qui est si *palpable* pour l'auteur, que la méthode contraire lui paroît *bien ti-*

*dicule*. La raiſon qu'il donne, eſt qu'il ne faut pas écrire *différemment que* l'on parle, & qu'on doit orthographier de même, ce qu'on prononce abſolument de même. Le principe eſt vrai, mais il prouve, en général, que nous n'aurons jamais une bonne orthographe ; car il eſt clair que cette réforme produiroit un bouleverſement univerſel, & rendroit inutiles, ou très-déſagréables à lire tout ce que nous avons de livres imprimés, ſoit en François, ſoit même en Latin. Je ſoupçonne même que M. *de Prunai* n'a pas ſenti l'étendue de ce principe, car pour être conſéquent, il devroit écrire *naſion*, comme *prétenſion*, puiſque la prononciation eſt la même ; mais, dit-il, la lettre *s* prend le ſon du *z* quand elle eſt entre deux voyelles. Eh ! qui empêche de mettre un *z* au lieu d'un *s*, quand on prononce réellement un *z* ? Pourquoi ne pas écrire *maizon*, *raizon*, *gazon* &c. ? Qu'eſt-ce qu'une réforme qui ne fait que changer un inconvénient en un autre ? à l'égard de *Français*, *j'aimais*, *connaître*, innovation dans l'orthographe

que certaines gens affectent, & dont ils font le plus grand honneur à M. *de Voltaire*; il faut n'avoir que des connoissances bien superficielles sur cette matière, pour ne pas sentir combien cette prétendue correction est puérile & illusoire : dans cette occasion, l'*ai* ne vaut pas mieux que l'*oi* pour marquer le son simple qui se trouve dans la seconde syllabe de *François*; si l'on devoit se permettre quelque changement, ce seroit de désigner uniformément ce son par un *è* ouvert, parce que *Francès* ne diffère pas de *procès*, *excès*, &c. Jusqu'ici on a écrit, il *voloit*, il *filoit*, il *fabriquoit*, il *affichoit*, &c. On a senti que cela étoit peu exact; mais gagneroit-on beaucoup à écrire il *volait*, il *filait*, il *fabriquait*, il *affichait*, & ne seroit-ce pas substituer une faute à une autre, puisque la véritable orthographe de ces mots se trouve dans ceux-ci, dont il est impossible de les distinguer à la prononciation : un *volet*, un *filet*, un *sobriquet*, un *colifichet*?

L'auteur, qui compte principale-

ment sûr les Dames pour opérer une heureuse *révolution* dans notre orthographe, n'épargne rien pour se les rendre favorables. Les louanges, disons mieux, la flatterie ne lui coûte rien, pour capter leur bienveillance. Tantôt il assure qu'*on écrira par la suite, comme on parle, c'est-à-dire, comme parlent les Dames à la Cour & dans la Capitale*; tantôt il prévoit que les Dames, *faites pour donner en toutes choses le bon ton, feront renaître pour notre idiome ce* GOUT *que les Langues étrangères avoient* USURPÉ. » La délicatesse » physique de leurs organes, les ren» dant plus susceptibles que les hom» mes, de ce tact heureux qui saisit le » vrai & le beau, leurs lettres & leurs » autres productions deviendront bien» tôt autant de modèles achevés d'un » style élégant & correct, & alors la » langue achevera de s'enrichir sous » leur plume: car qui pourroit, dit-il » ailleurs, leur refuser cette justice » que personne ne s'exprime, ni *ne* » *peut mieux s'exprimer* qu'elles? enfin, il a poussé la complaisance jusqu'à ne faire dans son livre aucun renvoi, pour

leur éviter la peine de chercher. Je ne crois pas, après cela, que nos Dames puissent refuser quelque chose à un écrivain si poli & si galant, ni qu'elles craignent de s'engager dans la lecture de ce traité, *qui ne demande qu'une légère attention*, où l'on a réuni *ce qui est le plus utile pour donner aux François la facilité de réfléchir & de raisonner sur ce qu'ils croyent sçavoir, sans principes*, en un mot où l'on apprend à admirer notre Langue, *quand elle est maniée par une habile main.*

Je ne vous aurois pas, Monsieur, entretenu si long-temps de la préface, si je n'avois apperçu, vers la fin du livre, cette remarque singulière : » les » jeunes personnes doivent lire très-» exactement *les préfaces*, c'est le vrai » moyen de *préparer leurs organes à la* » *conception de ce qu'elles liront*, d'en » tirer le profit, & de *s'en faire* faci-» lement *l'impression* dans l'imagina-» tion. » Quoique je n'entende pas trop bien comment tout cela peut s'opérer par la lecture d'une préface, que l'auteur appelle la *Carte Topographique* d'un ouvrage, j'ai soupçonné cependant

que la sienne pouvoit renfermer quelque chose d'intéressant, & je vous en ai rendu compte à tout hazard.

On trouve ensuite des observations sur l'orthographe, puis un avis sur la manière de bien mettre les adresses des lettres, & des *modèles de lettres convenables à la jeunesse*; je ne sçais si Madame *de Sévigné* en écrivoit de pareilles dans sa jeunesse; mais, en ce cas, elle auroit bien amélioré son style, lorsqu'elle auroit cessé d'être jeune.

La partie grammaticale du livre ne contient pas plus de cent pages; aussi les questions principales y sont-elles à peine effleurées. Le nombre des différentes espèces de mots n'y est pas fixé d'une manière satisfaisante, & leur nature n'y est pas clairement déterminée. Par exemple, quand l'auteur est embarrassé de certains mots dont il ne sçauroit saisir le caractère, il les range, pour s'en défaire, dans la classe des *interjections*. Selon lui, *volontiers* est une interjection, parce qu'on ne sçait trop où le placer ailleurs; mais, avec un peu d'attention,

il auroit reconnu que ce mot eſt un adverbe dans toutes les formes, & que ſi, en répondant, on l'emploie quelquefois ſeul, comme *viendrez-vous ? volontiers*, c'eſt une ellipſe, & que la propoſition entière ſeroit : *j'irai volontiers* ; propoſition dans laquelle il eſt impoſſible de le méconnoître pour un adverbe.

M. *de Prunai*, ayant accordé ſi peu d'étendue à la partie grammaticale, n'a pu développer ce qui concerne l'article, les différens temps d'un verbe, & d'autres points eſſentiels. Quoiqu'il ſe ſoit propoſé de ne rien emprunter de la Grammaire Latine, il y revient cependant quelquefois, ſans s'en appercevoir. Par exemple, quand il dit que telle propoſition gouverne le *génitif*, une autre l'*accuſatif*; comment veut-il que les jeunes demoiſelles entendent ce langage, puiſqu'il n'a expliqué nulle part ce que c'eſt qu'un génitif ou un accuſatif, & qu'il aſſure même poſitivement que la langue Françoiſe n'a point de cas ? En parlant du participe paſſif, on lit beaucoup d'exemples, & l'on ne

trouve point de principes, pour sçavoir s'il est déclinable ou non.

Viennent ensuite des *remarques très-instructives, tirées des meilleurs Auteurs.* Ces remarques sont détachées les unes des autres, & ont pour objet de montrer la différence qu'il y a entre certaines expressions, qui paroissent synonimes aux personnes peu instruites. En général, elles sont justes ; mais quelques-unes sont peut-être inutiles, comme celle-ci : *on est âne par disposition d'esprit ; & ignorant par défaut d'instruction.* Cette distinction est expliquée fort au long, & ne sera pas d'un grand usage parmi les honnêtes gens. Vous ne devineriez pas, Monsieur, jusqu'où l'auteur porte son attention pour la pureté de l'orthographe ? il voudroit » que les inscriptions, » aussi bien que les écriteaux *qui sont* » *aux portes de la capitale du royaume* » fussent correctement orthographiés : » *toutes les rues pour lors seroient au-* » *tant de Grammaires*, au lieu qu'ac- » tuellement elles *corrompent* les jeunes » personnes & *affectent* les étrangers ». Que dites-vous, Monsieur, de ces

*rues* qui deviendroient des *Grammaires*? Mais ne seroit-il pas alors à propos que la Police supprimât tous les cabriolets & la plus grande partie des autres voitures? Comment, sans cette réforme, les jeunes citoyens pourroient-ils apprendre l'orthographe en se promenant, & sans risquer d'être roués, en faisant leurs courses grammaticales? Je me rappelle que dans le *Spectateur* d'*Adisson*, un plaisant proposoit une pareille réforme pour la ville de Londres, & demandoit à avoir l'inspection & le contrôle de toutes les affiches, sur lesquelles on auroit imposé un droit pour l'Inspecteur & le Contrôleur.

M. *de Prunai* propose cette idée sérieusement. Il n'y a presque pas un » écriteau, dit-il, qui soit régulier; » *ce qui est de conséquence*, & l'on peut » y remédier par l'établissement d'un » bureau des *écriteaux* dans la capi» tale ».

A ces remarques succède un catalogue d'expressions que l'auteur appelle *provinciales* assez improprement; car il y en a un grand nombre que le

bas peuple de Paris pourroit revendiquer ; d'autres ne sont qu'un vrai patois. Il me semble que l'auteur auroit pu employer son temps plus utilement qu'à recueillir des expressions basses & ridicules. Les jeunes demoiselles, en effet, ont-elles grand besoin de sçavoir que *galafre* n'est pas François, & que le vrai mot est *gouliafre* ; qu'on ne doit pas dire *mornife*, mais *mornifle avec une l, qu'il faut faire sonner.* Mais M. *de Prunai* ne se contente pas d'apprendre aux jeunes personnes bien élevées, à dire, suivant la pureté de la langue, *godelureau*, *hurluberlu*, *gredin*, il étend ses soins jusqu'à des écolières, qu'on ne le soupçonneroit pas de vouloir instruire ; il ne dédaigne pas même les dernières classes du beau sexe. Il ne sçauroit souffrir, par exemple, les fautes que commettent si hardiment ces marchandes ambulantes, qui offrent leur poisson aux habitans de cette grande ville. M. *de Prunai* veut qu'en criant *carpe laitée*, *carpe vive*, elles aient soin de prononcer correctement *vive*, *parce que*, dit-il, *l'adjectif doit toujours être du*

*même genre que le substantif.* J'approuve très-fort cette observation : tout ce qui m'embarasse, c'est de la faire parvenir aux personnes auxquelles on la destine. L'auteur n'est pas moins blessé de ce qu'au mépris de toutes les décisions de l'Académie, des Colporteurs, dirons-nous, *ânes* ou *ignorans*, crient *à perte d'haleine*, *Arrêt* ... *au sujet d'un voleur & assassineur*, & il se plaint de ce qu'ils *assassinent journellement* par ce mot barbare *les organes de la jeunesse*. L'auteur, qui avoit proposé un *bureau* pour rectifier nos *écriteaux*, n'indique aucun moyen de remédier aux deux derniers inconvéniens que je viens de rapporter. Voici encore une de ses remarques : *Armanac*, pour signifier un livre où sont » les prédictions d'événemens, tirés » de l'Astrologie judiciaire, n'est pas » bien dit ; le vrai terme est *Almanach* ». Sans doute, il faut dire *Almanach ;* mais la définition qu'en donne l'auteur est des plus singulières. Est-ce que tous les livres qui portent ce titre contiennent des prédictions, & l'auteur prendroit-il l'*Almanach* de

Liège pour un livre d'*Astrologie judiciaire?* D'ailleurs, qu'est-ce des *événemens tirés de l'Astrologie?*

Nous avons tant de bons livres sur la Grammaire Françoise, quoique nous n'ayons point de *Grammaire Françoise* parfaite, qu'il est étonnant que M. *de Prunai* n'ait pas fait au moins une compilation plus supportable. Cependant cet ouvrage, si médiocre, a été accueilli favorablement par M. *de Voltaire*, qui ne dédaigne aucun des hommages littéraires qu'on lui rend; il a fait à l'auteur la réponse suivante:

9 de Janvier, 1777. A Ferney.

MONSIEUR,

VOUS devez être accablé de la foule des Gens de Lettres qui vous remercient de votre Ouvrage. Ils doivent tous être charmés, autant qu'honorés, de voir la Langue Françoise si heureusement cultivée par un homme de guerre, homme du monde. Mon extrême vieillesse & mes maladies continuelles ne m'ont pas encore permis la lecture de tout votre livre;

mais ce que j'en ai lu, m'a paru si vrai & si utile, que je ne puis différer les remerciemens que je vous dois.

J'ai l'honneur d'être, avec une respectueuse reconnoissance, &c.

*Signé*, VOLTAIRE.

Je crois bien que M. *de Voltaire* n'avoit pas lu le livre en entier, lorsqu'il a écrit à son auteur une lettre si polie ; mais du moins la préface devoit le rendre un peu plus réservé dans ses éloges. Il est difficile d'y rien voir qui puisse donner une grande idée de la bonté de l'ouvrage ; il est vrai toutesfois que l'auteur s'étant proposé d'être utile aux dames, on doit lui sçavoir gré d'une intention si louable ; mais il n'est pas moins vrai aussi que le succès n'a pas répondu à sa bonne volonté, & que la lettre de M. *de Voltaire* ne sera jamais, pour M. *de Prunai*, une *lettre de recommandation* suffisante auprès des lecteurs instruits.

Je suis, &c.

## LETTRE III.

*Hymne au Soleil, en quatre divisions; traduit du Grec, par M. l'Abbé de R. correspondant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près du Luxembourg, petit in-12.*

L'AUTEUR de cet *Hymne* nous le donne comme la traduction d'un manuscrit Grec; j'ignore le motif de cette fiction. L'ouvrage ne contient certainement rien qui ne fasse également honneur à ses lumières & à ses sentimens. J'y ai remarqué une connoissance profonde de l'antiquité, un goût sûr & délicat, un style animé de tout le feu de la poësie. Il étoit difficile, dans une prose poëtique, d'éviter toujours l'enflure & le galimathias. M. l'Abbé *de R.* a sçu se préserver de cet écueil, & allier l'enthou-

fiasme de la poësie à la simplicité de la prose; les descriptions, les images, les sentimens, tout est, dans ce petit ouvrage également noble & naturel. Dans son Discours préliminaire, l'auteur nous avertit que quelques-amis lui conseilloient d'intituler son ouvrage: *le Soleil*, *Poëme en quatre Chants*; mais il a senti que des détails charmans & un style brillant ne suffisoient pas pour justifier ce titre : il s'est modestement contenté de celui d'*Hymne au Soleil, en quatre divisions*. Tous les Poëtes anciens & modernes ont fait des descriptions brillantes du Soleil, & des tableaux magnifiques qu'il offre à son lever & à son coucher; mais je ne sache pas qu'il existe dans aucune Langue un ouvrage un peu considérable où l'on célèbre avec quelqu'étendue, la beauté & les présens de cet Astre bienfaisant. Dans celui que je vous annonce, l'auteur, après avoir décrit tous les sujets qui ont été tour-à-tour l'objet de ses chants; » la lyre » du divin *Apollon*, les fêtes bruyan» tes des bacchantes, les cris plain» tifs du triste *Orphée* redemandant

» sa chère *Euridice*, la colère du fougueux *Ajax*, les exploits du redoutable *Hercule*, le sombre empire des morts, & ces régions ténébreuses & désolées, où, semblables à ces feuilles, qui dans l'automne se détachent en foule des arbres dépouillés & voltigent en l'air, les pâles ombres ne cessent d'errer & de gémir, sans espoir de repasser l'avare Achéron, &c. » Après toutes ces descriptions pittoresques, l'auteur, » comme transporté d'une ivresse divine, se sent entraîné par le sublime amour de la gloire vers la voûte étincelante des Cieux, pénètre jusqu'au Palais vermeil de l'aurore, pour contempler & peindre, en traits de flamme, le Dieu du jour. » Dans son enthousiasme, il commande au tonnerre & aux tempêtes, au Dieu de la mer, & à celui des Cieux de se *taire* pour entendre ses chants. » Que tout l'Univers m'écoute. Lance sur moi tes flammes, Dieu de la lumière, c'est toi, que je chante. »

Image de la Divinité, le Soleil, paroît à l'auteur participer, en quel-

que forte, à ses adorables attributs. Il en célèbre deux principaux dans la première division, l'*immense splendeur*, & l'*immuable existence* de l'astre du jour.

» Tel qu'un fleuve profond & majestueux, dont les eaux coulent toujours avec la même abondance, ou tel qu'un Volcan intarissable, qui ne cesse de faire jaillir de son sein des sources de feu, & de vomir des torrents de flammes; abîme infini de lumière, tu la répands, tu la prodigues depuis la naissance des siècles sans jamais l'épuiser. Tu ne te consumes pas toi-même, tu ne vieillis pas comme tout ce qui respire; tu ne tombes pas insensiblement en poussière comme le corps fragile de l'homme. Mille fois tu as vu la terre se renouveller, ses habitans changer de maîtres, de loix, de moeurs & de langage: mille fois tu as vu les Nations se diviser & se détruire; des cités superbes & opulentes sortir du sein des déserts, & s'y ensevelir; des empires se former, s'agrandir, devenir formidables, dé-

» croître & s'éteindre, ou renaître pour
» périr encore ; les Rois se combat-
» tre, se détrôner les uns les autres ;
» les peuples, tantôt foibles ruisseaux,
» tantôt fleuves débordés, inonder,
» ravager la surface de la terre ; tous
» enfin, Peuples & Rois, après un peu
» de bruit, tomber & disparoître dans
» l'abîme du temps toujours ouvert
» pour les engloutir.

» Tu n'éclaires donc plus que les
» restes de ces antiques Empires, &
» les débris de leurs vaines grandeurs.
» Le monde entier n'est plus à tes
» regards qu'un vaste tombeau, où
» les cendres de ces générations in-
» nombrables de Peuples & de Souve-
» rains sont entassées & confondues,
» sans que la main qui les remue puisse
» distinguer ce qui a été, ni en re-
» trouver aucun vestige ; tandis que
» toi seul, ô Soleil ! ô flambeau de
» l'Univers ! toi seul, témoin de ces
» spectacles, & immuable au milieu
» de toutes ces révolutions, tu existes
» par toi-même. Tu poursuis ta car-
» rière, tu triomphes au plus haut
» des Cieux des outrages du temps.

» Ce temps, toujours enchaîné à ton » char, ne peut étendre sur toi ses ra» vages & ses coups. Tu parcoures, » depuis le commencement, l'immense » étendue des airs avec la même ra» pidité, & tu roules ton globe res» plendissant au milieu du torrent des » âges, sans qu'ils puissent ni t'affoi» blir, ni t'arrêter.

» Ton éclat, au contraire, semble » renaître & croître avec une nou» velle vigueur. La fin de ta course » paroît plus brillante encore que son » commencement. Ton char, en se » plongeant dans l'onde, laisse après » lui dans les nues de longues traces de » lumière, qui se prolongent jusqu'au » règne des ténèbres. A ton coucher, » le Ciel se nuance de mille traits de » pourpre, d'or, d'azur & d'argent; » tu n'abandonnes l'horison qu'après » l'avoir inondé d'un déluge de feux, » que tu vas prodiguer à d'autres » mondes, &c. »

Voilà, Monsieur, sans contredit, un des morceaux les mieux écrits & les mieux pensés qu'on ait vu depuis long-temps dans notre Langue. L'ex-

preſſion en eſt riche, les images grandes, les comparaiſons juſtes & nobles. Quelle différence entre cette proſe, & ces froides ſentences philoſophiques, ces éternelles & meſquines antithèſes, ce jargon ſcientifique auquel on applaudit tous les jours dans certains bureaux d'eſprit ! Comparez même une pareille proſe avec la plûpart des Odes de nos Poëtes modernes, & vous conviendrez avec moi que la proſe poëtique de M. l'Abbé *de R.* eſt plus riche, plus harmonieuſe, que toutes ces poëſies quelquefois couronnées dans nos Académies, & baffouées dans le public.

Voyez encore avec quelle pompe & quelle richeſſe l'auteur, dans ſa ſeconde diviſion, décrit le lever du ſoleil. » A peine, ô ſoleil ! l'aurore étincelante ouvre les portes enflammées » de l'Orient, que, tel qu'un ſuperbe » conquérant, impatient de ſe ſignaler » par de nouveaux triomphes, tu détaches ton cercle éclatant de la » voute céleſte, tu pars ſoudain & » t'élèves avec magnificence ſur le

» monde entier, tu déploies avec
» pompe tes feux ardens, & les lances
» rapidement dans les vastes champs
» de l'air, pour éclairer au même inf-
» tant toutes les parties du globe.
» Déja tout s'embrase, les étoiles pâ-
» lissent & s'effacent ; la nuit épou-
» vantée s'envôle ; poursuivie par l'é-
» clat du jour, elle se précipite dans
» les abîmes de l'océan, & enveloppe
» dans ses sombres voiles le dieu du
» sommeil & du silence. Les songes
» légers fuient devant son char de ru-
» bis & de diamans & s'écoulent au
» sein des ombres. Tu dores le som-
» met sourcilleux des hautes mon-
» tagnes, & la cime majestueuse des
» pins & des chênes altiers, voisins de
» la foudre. Tu luis dans les vallées
» les plus profondes. Frappé de ta
» vive splendeur, tout l'univers se
» réveille ; mille oiseaux voltigent sur
» les rameaux des tendres arbustes,
» dont ils secouent la rosée, & se réu-
» nissent, en essaim, pour célébrer ton
» éclat dans leurs chants mélodieux.
» Au bruit de ces concerts charmans,
» le roi de la nature, l'homme éleve

» son front auguste, ce front impé-
» rieux, fait pour contempler les cieux
» & commander à tous les êtres ; il
» s'éveille dans l'allégresse & sort de
» sa couche, pour admirer ton lever
» brillant & jouir de tes bienfaits ».
Dans le reste de cette division, l'auteur s'écarte de son sujet pour peindre les pièges que la *voracité* des hommes ne cesse de dresser aux *tendres oiseaux* & aux *poissons innocens*; son ame sensible s'épanche encore sur les malheurs de la guerre, qu'il ne ramène à son sujet que par la prière qu'il fait au soleil de refuser sa lumière à tant d'horreurs.

La troisième division est employée à décrire le bonheur que procure aux habitans de la campagne la vue d'un beau ciel, & sur-tout le retour du printemps. Dans la quatrième, l'auteur célèbre tous les bienfaits de cet astre vivifiant, les fleurs du printemps, les trésors de l'été & les fruits de l'automne. Ces deux derniers chants sont semés d'agréables descriptions; je vous invite à les lire dans l'ouvrage même. Je me borne à vous citer

citer une prière, qui termine l'ouvrage.

» Printemps de la vie, jeunesse » riante, quand les fleurs, dont tu » embellis maintenant mon front, se » seront flétries; quand le feu du sen» timent & du génie, qui embrase » mon ame, se sera éteint sous les » glaces de l'âge; ô vieillesse inexo» rable! Quand ta froide main aura » sillonné mon visage, & courbé sous » ses coups mon corps appesanti; » beaux arbres que j'ai plantés, & » que mes yeux ont vu croître, quand » je viendrai, en m'attendrissant, » vous demander d'une voix pres» qu'éteinte un de vos rameaux pour » soutenir mes bras défaillans & » ma marche chancelante; alors, aban» donné du monde entier, triste rebut » de l'humanité, toute ma ressource, » hélas! tout mon bonheur sera de fixer » sur toi mes regards, sur toi, ô soleil! » ô tendre consolateur des vieillards, » leur plus doux spectacle, & leur » dernier ami! Je viendrai tous les » matins d'un pas tremblant, en louant » les Dieux, m'asseoir devant toi, &

» te présenter mes cheveux blancs ; je » viendrai ranimer à l'éclat de tes feux » bienfaisans les foibles étincelles de » ma vie, & les sources glacées de » mon sang. Ainsi, pénétrés de ta lu- » mière vivifiante, mes membres en- » gourdis se réchaufferont, & je bra- » verai encore & les malheurs de l'âge » & les frimats des hivers. Oui, j'irai » puiser tous les jours, dans ta cha- » leur, des principes de vie, & de » nouveaux germes d'existence ; & » lorsqu'enfin, au déclin du jour, tom- » bant sous la faulx du trépas, je » sentirai le dernier souffle de ma vie » errer sur ma bouche mourante, & » se détacher de mes lèvres déco- » lorées, mes bras s'étendront encore » vers toi, & je demanderai aux Dieux » de ne rendre le dernier soupir, que » quand ton dernier rayon disparoîtra » des bords de l'horison ».

La pureté, l'élégance, le goût qui règnent dans cet hymne, pourroient faire croire qu'il est l'ouvrage d'un des Ecrivains les plus célèbres de Rome ou d'Athènes ; car il est rare qu'on écrive avec cette grace & cette har-

monie, dans ce siècle philosophique. Je viens cependant d'apprendre que l'auteur est M. l'Abbé *de Reyrac*, Prieur de Saint *Maclou* à Orléans, déja connu très-avantageusement par un Recueil d'Odes sacrées. Cette nouvelle production doit ajouter beaucoup à la réputation qu'il s'est justement acquise dans la république des lettres.

*Lettre aux Auteurs de l'Année Littéraire sur Démosthène, & sur M. de la Harpe.*

JE suis Anglois, Messieurs, ainsi je ne me cacherai pas pour dire ce que je pense. Nous ne sommes point polis, nous autres, mais nous sommes vrais & simples, libres & fiers, & nous parlons comme des hommes. Dieu merci, j'espère bien ne parler jamais autrement. J'ai vu Paris, j'ai vu vos femmes, vos spectacles, vos petits-maîtres, les *Gérontes* amoureux & tous vos sages. J'ai vu tout cela, ou plutôt je n'ai rien vu.

J'allois repartir pour mon pays. Un

matin, on m'apporte un tas de brochures nouvelles. Cela piqua ma curiosité. Je lus les unes, je feuilletai les autres; j'en parcourus plusieurs; j'en jettai beaucoup par la fenêtre. Le tas fut bientôt éclairci. A vous dire le vrai, ce que j'ai trouvé d'utile, ou d'agréable, ou d'instructif se réduisoit à bien peu de chose. Cependant, pour essayer de tout, je voulus lire les Journaux. Je vous avoue, Messieurs, que je me serois repenti de n'avoir pas connu le vôtre. Et ce n'est pas ici un compliment; les Anglois en font peu. Un autre ouvrage périodique, parmi tant d'autres assez mauvais, me tomba entre les mains. Jusques-là, je n'avois fait que rire de pitié; celui-ci me mit en colère. Oui, Messieurs, le peu d'honnêtes gens qui sont à Paris & qui sçavent le Grec, n'ont pas été moins indignés que moi, en voyant un de vos gens de lettres, M. *de la Harpe* (N°. 1^er^, 5 Janvier 1777,) au lieu de rendre compte d'une traduction de *Démosthène*, qui vient, dit-on, de paroître, s'ériger lui-même en traducteur de

cet homme sublime, & nous donner pour modèles quelques lambeaux, façonnés à sa mode, où ce grand Orateur n'est plus qu'un froid Ecrivain, un foible raisonneur, un parleur sec. *Démosthène* est mon homme, mon compagnon de voyage, mon consolateur, mon ami. Je dois une vengeance éclatante à ses mânes outragés. Ainsi, Messieurs, je vais examiner en peu de mots les deux plus longs endroits qu'ait traduits M. *de la Harpe* : excusez si je n'écris pas élégament comme vos François : chez nous, on ne s'embarrasse guères des mots. Voici ce que le Journaliste fait dire à *Démosthènes*.

» *Eschine* a dans cette accusation
» de grands avantages, qui, Athé-
» niens, de bien grands. Nos risques
» ne sont pas égaux ; s'il ne gagne pas
» sa cause, il ne perd rien ; & moi,
» si je perds votre bienveillance. . .
» mais non, il ne sortira pas de ma
» bouche une parole sinistre, au mo-
» ment où je commence à vous parler.
» Athéniens, on écoute volontiers
» l'accusation & l'injure, & on en-

» tend avec peine ceux qui sont forcés
» à dire du bien d'eux-mêmes ! ainsi
» donc *Eschine* a pour lui tout ce qui
» attire l'attention des hommes, il
» m'a laissé ce qui les blesse & leur dé-
» plaît. Si dans cette crainte, je me tais
» sur les actions de ma vie, je paroî-
» trai me justifier mal, je ne serai plus
» celui que vous avez cru digne de
» récompense. Si pour l'intérêt de ma
» cause, j'expose ce que j'ai fait en
» servant l'Etat, je serai dans la né-
» cessité de parler souvent de moi-
» même. Je le ferai du moins avec
» toute la modération dont je suis
» capable. Et ce que je serai forcé de
» dire, imputez-le, Athéniens, à ce-
» lui qui m'oblige à me défendre.

Où est la marche, l'opposition des idées, la suite des raisonnemens ? Où sont ces tours insinuans, dont se sert l'orateur pour mériter l'attention & la bienveillance de ses Juges ? comme tout est brusque & haché ! point de liaison, point d'ensemble ; nulle aisance : mais un amas de phrases détachées, ou tronquées, ou mal-entendues. *Eschine a de grands avantages,*

*oui, Athéniens, de bien grands* . . ce n'est point cela. Ce n'est qu'à moitié l'idée de *Démosthène*. Il y a dans le Grec : » *Eschine* a sur moi *beaucoup* d'avan- » tages ; deux sur-tout, Athéniens, » & deux bien grands—le mot Πολλά, M. *de la Harpe*, que vous avez traduit par *grand*, signifie *beaucoup* : d'ailleurs, vous n'avez pas senti l'opposition de Πολλὰ μὲν, & de δύο δὲ. Pourquoi ne pas traduire exactement ? Le tour en est-il plus traînant, ou moins François ?

*Nos risques ne sont pas égaux*—Vous avez oublié qu'il y a dans l'original ἓν μὲν : *le premier avantage, c'est que* — il n'en coûtoit pas beaucoup, ce me semble, pour marquer d'un seul mot la distinction des idées, & pour rendre le style de *Démosthène*, toujours plein, toujours cohérent.

*S'il ne gagne pas sa cause, il ne perd rien.* — Jeu de mots, qui n'est point dans l'auteur : l'antithèse n'y est que dans les pensées. Restituons cette phrase disloquée ; traduisons-là littéralement, elle sera toute aussi oratoire : après avoir dit, les risques ne

ſont point égaux, *Démoſthène* ajoute : « il ne m'eſt point égal, à moi, de per- » dre votre bienveillance, comme à » lui de ſuccomber dans l'accuſation. — La répétition du mot *égal* fait une beauté, que le ſec traducteur n'a point ſentie.

*Il ne ſortira pas de ma bouche une parole ſiniſtre, au moment où je commence à vous parler.* — Phraſe mauvaiſe, traînante, mal écrite : voici le mot à mot : » je ne veux rien dire de ſi- » niſtre, en commençant ce diſcours.

Ici ſe trouve un membre de phraſe, oublié totalement par M. *de la Harpe* : le voici. » Quant à *Eſchine*, c'eſt ſans » néceſſité qu'il m'accuſe — apparemment, le terme εκ περιουσιας, très-difficile à rendre, j'en conviens, l'aura un peu embarraſſé : il aura fait comme les écoliers.

*Athéniens, on écoute volontiers l'accuſation & l'injure, & on entend avec peine ceux qui ſont forcés à dire du bien d'eux-mêmes.* — Que de choſes à reprendre dans cette ſeule phraſe ! *Athéniens !* que ſignifie ce ton doctoral ? Convient-il bien à la ſimplicité d'un

exorde ? *Démosthène* dit avec moins d'emphase & plus de suite : l'autre avantage, c'est que— style & raison, tout se tient, tout est enchaîné dans l'inimitable écrivain : tout est décousu dans son téméraire interprète. *On écoute volontiers l'accusation* — Pourquoi ne pas dire comme *Démosthène* : il est naturel aux hommes d'écouter avec plaisir. — *Et on entend avec peine ceux* QUI SONT FORCÉS *à dire du bien d'eux-mêmes*. L'auteur dit : ceux qui se louent eux-mêmes.

*Ainsi donc Eschine a pour lui tout ce qui attire l'attention des hommes* — Quels sont les mots, qui signifient *attirer l'attention des hommes* ? tandis qu'il y a simplement » ce qui est fait » pour plaire. — *L'attention des hommes* mise à la place du *plaisir*, voilà certes une belle manière & d'entendre & de rendre ! un homme, qui n'a jamais le mot propre, oser traduire *Démosthène* !

*Il m'a laissé ce qui les blesse & leur déplaît.*— *Il m'a laissé* est un faux sens. Ce *qui les blesse & leur déplaît*. — Belle

gradation ! il n'y a dans l'auteur qu'un seul mot, ἐνοχλεῖ » ce qui révolte » presque tout le monde, me reste » à moi. — Je remarquerai en passant que *Démosthène* ajoute ici un correctif, qui n'est pas inutile ; il ne dit pas » *ce qui déplaît à tous*, mais » ce » qui déplaît à *presque* tous.

*Si, dans cette crainte, je me tais sur les actions de ma vie, je paroîtrai me justifier mal.* — Lisez, M. *de la Harpe*, & vous trouverez : » je paroîtrai ne » pouvoir me justifier ». — Je suis révolté de voir un traducteur substituer sans cesse ses propres expressions à celles de son auteur.

*Je ne serai plus celui que vous avez cru digne de récompense.* Je ne serai plus celui ; contresens ! Il le sera toujours, mais il ne pourra plus montrer à quel titre, &c. ... *celui que vous avez cru digne de récompense* ; autre contresens ! Mot à mot, » à quel titre je me crois » digne de récompense, ἀξιῶ.

*Si, pour l'intérêt de ma cause, j'expose ce que j'ai fait en servant l'Etat.* — *Pour l'intérêt de ma cause !* Retranchons cela, *Démosthène* ne met pas

d'inutilités. *Ce que j'ai fait en servant l'Etat.* Il y a dans le Grec deux mots, dont M. *de la Harpe* n'a pas apperçu la différence, πεποιηκα, και πεπολιτευμαι, » Ma vie privée, & ma vie pu» blique ». C'est effectivement sur ces deux points que roule toute la défense de *Démosthène.*

*Je le ferai du moins avec toute la modération dont je suis capable.* — On devoit dire plus modestement avec l'Athénien : » Je vais du moins essayer » de le faire avec toute la modéra» tion possible » — Ce sont des nuances, imperceptibles, il est vrai, mais qui ne devroient pas échapper à un homme de goût. *Et ce que je serai forcé de dire*; il y a » ce que la nature même » de la cause aura rendu nécessaire », *imputez-le, Athéniens.* Que *Démosthène* se garde bien de parler aux Athéniens avec ce ton d'autorité ! il commande par la raison ; » il est juste, » dit-il, de ne l'imputer qu'à celui » qui, &c. ».

Il me semble, Monsieur, qu'en suivant plus fidèlement l'Orateur Athénien, on pourroit mieux faire passer

dans votre langue le caractère de son éloquence. Voici comme l'a fait un jeune François de mes amis.

» Dans cette cause, *Eschine* a sur » moi beaucoup d'avantage ; deux sur» tout, Athéniens, & deux bien consi» dérables. Premièrement, les risques » ne sont point égaux ; il ne m'est point » égal à moi de perdre votre bien» veillance, comme à lui de succom» ber dans l'accusation ; à moi.... » mais je ne veux rien dire de sinistre » en commençant ce discours. Lui, au » contraire, il m'accuse sans nécessité. » L'autre avantage, c'est qu'il est na» turel aux hommes d'écouter avec » plaisir les accusations, & les invec» tives, & d'entendre avec peine ceux » qui font eux-mêmes leur éloge. » Ainsi, ce qui est fait pour plaire, » a été son partage, ce qui révolte pres» que tout le monde me reste à moi. » Si, dans cette crainte, je ne parle » pas de mes actions, je paroîtrai ne » pouvoir me justifier, ni montrer à » quel titre je me crois digne de ré» compense. Que si, d'un autre côté, » je viens à m'etendre sur ma vie pu-

» blique & privée, je serai forcé de » parler souvent de moi-même. Je » vais du moins essayer de le faire » avec toute la modération possible : » mais ce que la nature même de la » cause aura rendue nécessaire, il est » juste de ne l'imputer qu'à celui qui » m'oblige à me défendre ».

Passons maintenant à ce serment patriotique, si touchant, si vrai, si sublime, que l'on ne sçait pas lequel des deux est le plus grand, en ce moment, ou de l'Orateur ou du Citoyen ; & voyons si M. *de L. H.* a senti la noblesse & l'élévation des idées, la vivacité des tours, le choix & la magnificence des expressions, & ce brûlant amour de la patrie qui se répand sur tous les mots.

» Non, Athéniens, non, j'en jure ; » vous n'avez point failli en défen» dant la liberté de la Grèce. J'en jure » & par les mânes de vos ancêtres, » qui ont péri dans les champs de » Marathon, & par ceux qui ont com» battu à Platée, à Salamine, à Ar» temise, par tous ces grands ci-

» toyens, dont la Grèce a recueilli les » cendres dans des monumens pu» blics : elle leur a accordé à tous » la même sépulture & les mêmes » honneurs ; oui, à tous ; car tous » avoient eu la même vertu, quoi» que la destinée souveraine ne leur » eût pas donné à tous le même » succès ».

*Non, Athéniens, non, j'en jure.* Le serment placé là ne signifie rien. *Vous n'avez point failli.* Le Grec est bien plus fort : » il n'est pas possible que vous » ayez failli. » *En défendant la liberté de la Grèce* : expression sèche. L'Orateur dit : » en prenant sur vous les périls » pour le salut & la liberté de tous. » *J'en jure & par les mânes de vos ancêtres qui ont péri dans les champs de Marathon, par les mânes !* A quoi bon cette idée ? C'est par les hommes eux-mêmes que jure l'Orateur. *Qui ont péri ! Démosthène* se garde bien de dire qu'ils ont péri ; ils vivent au contraire dans la mémoire de leurs concitoyens, parce qu'ils ont bravé pour eux les périls, προκινδυνεύσαντας. *Et par ceux*

*qui ont combattu à Platée.* Sont-ce les mânes qui ont combattu? Construction louche. *Par tous ces grands citoyens.* *Grand* n'est pas le mot. αγαθυς signifie bons, vertueux. *Donc la Grèce a recueilli les cendres*; que l'image est foible, au lieu de cette douce & touchante image: vertueux citoyens, qui reposent dans les monumens publics: κειμενυς. *Elle leur a accordé à tous la* MÊME *sépulture & les* MÊMES *honneurs, oui, Eschine, à* TOUS, *car* TOUS *avoient eu la* MÊME *vertu, quoique la destinée souveraine ne leur eût pas donné à* TOUS *le* MÊME *succès.*

Sans m'amuser à relever la phrase entière, je remarquerai seulement cette répétition des quatre *tous* & des quatre *mêmes*; jeu puérile, indigne de *Démosthène.*

J'ai l'honneur d'être, &c.

*Le Chevalier* CURBRIGTH.

*Observation des Auteurs de l'Année Littéraire, au sujet de la lettre précédente.*

Nous avons cru pouvoir imprimer

cette lettre, parce que l'objet en est purement littéraire, & qu'elle est très-propre à maintenir le goût de la Langue d'*Homère* & de *Démosthène*. Mais l'exacte impartialité que nous nous sommes fait une loi d'observer, & que nous observons, nous oblige de déclarer que les critiques de M. le Chevalier de *Curbrigth*, quoique justes à la rigueur, sont cependant très-sévères. Les fautes qu'il reproche à M. *D. L. H.* sont ordinairement légères; & d'autant plus pardonnables qu'il n'avoit attaché aucune prétention à cette traduction; il avoit même annoncé qu'il ne traduisoit que d'après la première impression qu'avoit faite sur lui la lecture rapide de l'original. Reste seulement à sçavoir s'il n'eût pas été plus convenable d'examiner la traduction de M. l'Abbé *Auger*, que d'en substituer une autre faite avec tant de précipitation, & par conséquent d'infidélité.

*Opere Varie di Lodovico Ariosto : Œuvres diverses de l'Arioste, 3 volumes in-12, même format que les Auteurs Italiens de la collection de Prault, chez Dorez,*

*rue Saint-Jacques ; chez Molini, rue de la Harpe ; & Esprit, au Palais Royal.*

CETTE édition, qui vient de paroître, contient : 1°. Cinq chants, qui semblent être le commencement d'un Poëme qui devoit servir de continuation à celui du *Roland furieux*, l'*Arioste* se proposant, peut-être, d'imiter *Homère*, qui donna l'Odyssée à la suite de son Iliade. Cet ouvrage est resté imparfait par la mort prématurée de l'auteur. Si l'on ne retrouve pas dans ces cinq chants une versification aussi châtiée & un langage aussi pur que dans le Poëme qui a rendu l'*Arioste* immortel, il faut se ressouvenir que ce n'est qu'une simple ébauche. Cependant l'épisode du conseil, tenu par les fées, celui de *Roger*, englouti par une baleine ; l'adresse merveilleuse avec laquelle le perfide *Ganelon* ourdit sa trahison, arme les principaux Capitaines de *Charlemagne* les uns contre les autres, allume, en même-temps, le feu de la guerre en France, en Italie, & en Bohême ; la

description des combats qui se succèdent dans ces différentes parties de l'Europe, & quelques autres morceaux, sont dignes d'être lus; on y retrouve la gaîté, le feu & toute la fécondité d'imagination de l'auteur.

2°. Cinq Comédies; où l'on remarque beaucoup d'art & de comique, beaucoup d'expérience & une grande connoissance du cœur humain. On voit que l'*Arioste* s'est proposé pour modèles, dans le plan & la conduite de ces pièces, les Poëtes comiques Grecs & Latins. Les quatre premières sont citées dans le Vocabulaire de la *Crusca*, & font autorité dans la langue. La cinquième, (la Scolastica) dont l'auteur n'avoit fait qu'ébaucher les trois premiers actes & les trois premières scènes du quatrième acte, a été achevée par un des frères d'*Arioste*. *Alphonse*, Duc de Ferrare, Prince très-éclairé, ami & protecteur des gens de lettres, faisoit un cas particulier de ces comédies: elles furent représentées plusieurs fois, par son ordre & avec le plus grand appareil

dans une salle magnifique qu'il avoit fait construire, à cet effet, & dont l'*Arioste* avoit donné lui-même le dessin. Nous remarquerons, en passant, que le feu ayant pris au palais du Duc, la nuit même qu'*Arioste* tomba malade de la maladie dont il mourut, ce théâtre, le plus beau & le plus riche qu'il y eût alors, fut entiérement consumé par les flammes.

On rapportera ici, à l'occasion des Comédies de l'*Arioste*, une particularité dont l'éditeur fait mention dans sa préface, & qui montre combien cet auteur célèbre sçavoit saisir & mettre à profit les momens favorables pour peindre la nature.

Son père lui faisant un jour une vive & longue réprimande sur ce qu'il ne s'occupoit qu'à faire des vers; l'*Arioste* l'écouta avec la plus grande attention, sans lui répondre un seul mot. Le père s'étant retiré, un de ses frères lui demanda pourquoi il étoit resté muet & n'avoit pas cherché à s'excuser. « Au moment où mon père » commença à me gronder, répondit-

» il, ma pensée courut à *la Cassaria*;
» dont je m'occupe maintenant. Il me
» falloit une remontrance sévère d'un
» père à son fils pour mon *Erophile* :
» rien ne pouvoit se présenter plus à
» propos que celle que l'on me faisoit.
» Plein de mon objet, je la saisis,
» je me livrai à la fiction, sans faire
» attention à l'action véritable qui se
» passoit ».

3°. Des Sonnets, quelques Madrigaux, & des Poësies Latines, premiers essais d'une muse naissante, mais qui annonçoient ce qu'on devoit se promettre du jeune Poëte, lorsque des études plus sérieuses auroient muri & perfectionné son goût & son jugement.

3°. Quelques Odes, des Satyres & des Elégies. *Gravina*, homme d'une profonde érudition, dit, dans son Traité de la Poësie, que l'*Arioste* est aussi excellent dans ses Satyres & dans ses Comédies que dans son grand Poëme. *Apostolo Zeno*, le père du Drame lyrique en Italie, ne craint point d'assurer que ses Satyres éga-

sent celles d'*Horace*. L'auteur y attaque avec force les vices & les défauts de son siècle ; il y donne d'utiles préceptes & d'excellentes règles de conduite : il y a semé plusieurs traits plaisans, & quelques contes écrits avec beaucoup de naturel & de facilité.

L'*Arioste* est le premier, parmi les Italiens, qui ait écrit des Elégies ; elles roulent toutes sur l'amour ; elles sont d'un style tendre & agréable & respirent le sentiment.

M. l'Abbé *Pezzana*, Membre de plusieurs Académies d'Italie, est le premier qui ait fait imprimer en France les Œuvres diverses de l'*Arioste*. Nous sçavons que, pour nous donner la sienne, il a consulté les meilleures éditions de ces différens ouvrages, & qu'il a donné les soins les plus assidus à l'impression. Il nous paroît qu'il a parfaitement rempli son objet ; car son édition est, peut-être, la plus exacte & la plus correcte que nous ayons vu. M. l'Abbé *Pezzana* a enrichi ces trois volumes de notes

de dix planches en taille douce. Prix, broché. 8 liv.

*Essais de l'Art de bâtir sous l'eau*, faits à la construction du nouveau bassin de Carlscrona, & des nouvelles formes pour la conservation des vaisseaux; représentés en quarante planches en taille douce, formant un volume grand in-fol. où se voyent développés tous les Plans, Profils, Coupes & Vues de ce grand & superbe ouvrage, avec l'explication des Figures. Brochure *in-4°.* traduite du Suédois de M. *Daniel Thunberg*, Chevalier de l'Ordre de Wasa, Surintendant des Ouvrages de Méchanique de Sa Majesté Suédoise, &c. Prix, broché en carton. 72 liv.

*L'héroïsme dans l'adversité, Poëme, présenté au* ROI, *par M. l'Abbé de S. Hulet. Broch. in-8°. de 16 pages. A Paris, chez Esprit, Libraire, au Palais Royal.* On s'apperçoit que cette production est le premier essai d'une Muse naissante; on y trouve cependant des vers heureux, de la facilité, & le germe du talent.

# L'ANNÉE
## *LITTÉRAIRE.*

### LETTRE IV.

*Confidence Philoſophique ; par M. Vernes, Paſteur du Saint Evangile, à Genève ; ſeconde édition, 2 parties in-8°. de 426 pages. A Genève.*

UNE manière ingénieuſe de réfuter les dogmes de nos faux ſages, eſt, comme vous le ſçavez, Monſieur, de mettre leur philoſophie en action, & de la juger d'après l'effet que produiroit dans la ſociété la pratique des règles morales qu'elle preſcrit. Nos Philoſophes, ſemblables à une troupe de charlatans, montés ſur des traiteaux, ne ceſſent de nous crier : *humanité, vertu,*

*bienfaisance* ! ils s'empressent à l'envi de nous offrir des remèdes & des spécifiques pour toutes les maladies de l'ame, &, à les entendre, leurs veilles & leurs écrits n'ont d'autre objet que d'éclairer les hommes, & de leur ouvrir les routes du bonheur. Mais d'où vient que leurs systêmes se démentent dans l'exécution, & qu'il ne sort de leur école, toutes les fois que les élèves ont le courage d'être conséquens, que de mauvais pères, des fils ingrats, des époux parjures, des amis infidèles, des citoyens turbulens ? Quelle idée doit-on concevoir d'une philosophie qui donne de si affreux résultats ! N'est-il pas incroyable que la France, dans le dix-huitième siècle, ait vu se former paisiblement dans son sein une secte d'hommes, assez hardis pour décorer du nom de sagesse une Doctrine, qui relâche tous les liens qui unissent les citoyens entr'eux, qui subordonne tous les devoirs à l'intérêt personnel, encourage & justifie toutes les passions, met le crime à l'abri des remords, & l'endort dans une sécurité

perfide; une Doctrine, en un mot, qui, en attaquant les vérités fondamentales du Christianisme, ne craint pas d'ébranler jusqu'aux bases sacrées sur lesquelles reposent la probité, la bonne foi, le désintéressement, la subordination, la fidélité aux sermens, la pitié compatissante envers les malheureux, la sûreté dans le commerce, la concorde & l'union des familles, &c. N'est-il pas plus incroyable encore que cette secte de prétendus philosophes se soit accréditée, & que leurs vains sophismes, dans un siècle éclairé, aient pu séduire une foule de citoyens?

L'ouvrage que je vous annonce, Monsieur, offre le tableau de la Philosophie, mise en action, & à l'aide d'une ironie ingénieuse, l'auteur montre dans quels excès peuvent conduire les maximes de nos Socrates modernes. Tout l'ouvrage est divisé en douze lettres, qu'un jeune homme écrit au sage bienfaisant qui l'a converti à la Philosophie, & dans lesquelles il lui fait une confidence entière de toute l'histoire de sa vie. Ce jeune homme,

fils d'un père très-pieux, est d'abord placé chez un Négociant d'Amsterdam, pour apprendre le commerce. Devenu Philosophe, il a bientôt secoué tous les préjugés religieux, qu'il avoit puisés dans la maison paternelle. Il donne dans tous les excès, & se sauve en Angleterre, après avoir volé le Négociant chez lequel il demeuroit à Amsterdam. Ce vol lui fit naître d'abord quelque scrupule; mais il se rappella, dit-il, à ce sujet, certaines réflexions d'un Philosophe moderne sur *l'inégale & absurde distribution des biens*; sur le droit primitif qu'a chaque individu aux productions de la Nature; sur les maux qui résultent de l'inégalité de partage; sur la nécessité où l'homme se trouve souvent de ravir, ou par force ou par ruse, ce qui ne devoit pas lui être disputé, &c. Ces petites considérations firent bientôt évanouir ses remords.

Arrivé en Angleterre, il apprend, par une lettre qu'il reçoit de sa famille, que la nouvelle de son évasion & de son libertinage, avoit fait une telle impression sur son père, qu'ayant été

faiſi d'une fièvre violente, accompagnée de tranſports au cerveau, il étoit mort au bout de cinq jours. » Me le pardonnerez-vous, Monſieur? » écrit-il à ſon ami; au premier moment, je fus affecté de la mort de » mon père: je ne pus même me défendre d'un remord, en penſant » que j'en étois la cauſe. Mais ce remord fut bientôt étouffé, graces à » la Philoſophie! je crus l'entendre » me dire, qu'en me donnant la vie, » mon père avoit bien moins penſé à » moi qu'à lui-même; qu'il avoit eu » intention de ſe ſatisfaire; que, s'il » falloit lui tenir compte de ce prétendu bienfait, je lui devrois auſſi » des actions de graces pour les mets » délicats qu'il s'eſt fait ſervir pendant » ſa vie, pour le champagne qu'il a » bu, les menuets qu'il a danſés &c.; » qu'en m'élevant & me nourriſſant, » il m'avoit rendu ce que ſon père lui » avoit prêté, qu'il n'avoit fait qu'acquitter une dette, que la mort d'un » père eſt comme celle de tout autre » individu, une ſuite néceſſaire de » l'arrangement de l'Univers; qu'il

» eſt dans la nature & dans l'ordre
» qu'un père meure avant ſes enfans,
» & que chacun vive à ſon tour ; que
» j'étois dans un âge où l'on doit être
» livré à ſoi-même, & où, par conſé-
» quent, un père n'eſt plus bon à rien ;
» que je devois d'autant moins le pleu-
» rer, qu'il avoit empoiſonné dix bel-
» les années de ma vie, avec les prin-
» cipes mélancoliques de ſon Chriſtia-
» niſme &c. Quant à ce qui a occaſion-
» né la mort de mon père, il n'y a que
» des ſots qui puiſſent m'en faire des
» reproches. N'ai-je pas été le maître
» de me conduire au gré de mes de-
» ſirs, du moment que j'ai ſçu rai-
» ſonner ? N'a-t-on pas démontré, dans
» ce ſiècle de lumières, que ce n'eſt
» que par une ſuite de la foibleſſe &
» de l'ignorance où naiſſent les en-
» fans, qu'ils ſe trouvent naturelle-
» ment aſſujettis à leurs parens, pen-
» dant quelques années ? N'a-t-on pas
» démontré qu'ils ne doivent demeu-
» rer ſous la tutelle paternelle, que
» juſqu'à l'âge de raiſon, & qu'alors
» ils ſont hommes libres ?... D'ailleurs,
» mourir, parce qu'un fils a déſerté la

» maiſon ! oh ! vraiment, il y a bien
» là de quoi donner une fièvre ar-
» dente & des tranſports au cerveau !
» que dis-je, Monſieur, rien de plus
» heureux que ces tranſports ! mon
» père a échappé par-là aux noi-
» res penſées des approches de la
» mort, car le pauvre défunt n'étoit
» rien moins que Philoſophe. Il n'a
» pas eu à eſſuyer les jérémiades
» funéraires de ces malheureux Prê-
» tres, qui harcèlent encore, ſur les
» bords du tombeau, ces mêmes hom-
» mes dont ils ont rendu la vie triſte
» & miſérable. » Ces ſentimens de piété filiale ſont dignes de la Philoſophie qui les inſpire. Pères indiſcrets! qui ne craignez pas de remettre entre les mains de vos enfans les livres de nos ſages ; c'eſt dans ces écrits qu'ils apprendront un jour à ſe conſoler du regret de vous avoir perdu : inſtruits à penſer en Philoſophes ſur tous les évènemens de la vie, peut-être même rougiront-ils de verſer ſur votre tombe quelques-unes de ces larmes froides, qu'on accorde à la décence.

Notre avanturier Philoſophe ſe

trouvoit à Londres ſans reſſources, lorſqu'il fut favorablement accueilli par un honnête Négociant, nommé *Hebert*, qui le reçoit dans ſa maiſon, & lui accorde inſenſiblement toute ſa confiance. Cette maiſon retraçoit l'image de la vie domeſtique des Chrétiens, dans les premiers ſiècles de l'Egliſe ; elle étoit le ſéjour de la paix, de l'union, de la cordialité ; la prière, les lectures pieuſes s'y faiſoient en commun, & à des heures réglées. Notre Philoſophe, pour mieux ſéduire ſon hôte, eut la ſoupleſſe de ſe plier à ce nouveau genre de vie ; il joua la piété. M. *Hebert* étoit l'époux d'une femme charmante, âgée de vingt-deux ans ; c'étoit une *Vénus*, ſous l'ajuſtement ſimple & modeſte d'une dévote. Mais auſſi quels principes gothiques ! écrivoit le Philoſophe à ſon ami ; cette jeune femme ne s'étoit pas encore écartée, d'une ſyllabe, de cette abſurde lithurgie qu'on lui avoit lue à ſon mariage ; ſon ſoin capital étoit de maintenir l'ordre dans ſa maiſon, de veiller ſur le travail des domeſtiques, de les appeller aux actes de dévotion du

ſoir & du matin, d'avoir toujours ſon fils à ſes côtés, & de lui apprendre elle-même à lire, en un mot de s'occuper de tous ces détails minucieux, qui font périr d'ennui une femme bien élevée. Elle étoit encore d'une *cotterie*, où elle s'enſeveliſſoit toute vivante, deux fois par ſemaine, & qui étoit formée de trois ou quatre de ces êtres bien pieux, bien mauſſades, qui paſſent imbécillement leur vie à s'ennuyer avec leur vertu, & qui appellent cela *ſe reſpecter elles-mêmes*. Enfin, Madame *Hebert* avoit la ſottiſe de croire chrétiennement que Dieu ne l'avoit créée belle que pour ſon mari.

Notre Philoſophe devient amoureux de la femme de ſon hôte, & forme le projet de la corrompre. Cette perfidie, envers ſes bienfaiteurs, lui cauſe encore quelques ſcrupules; » mais je dois dire à ma » louange, ajoute-t-il, que la Philo» ſophie ne tardoit pas à diſſiper ces » ridicules remords. *On obéit toujours*, » me diſoit-elle, *à ſon intérêt. M. &* » *Madame Hébert ſe ſoulagent en te ſou-*

» *lageant, ils se font plaisir à eux-mêmes;*
» *ou bien c'est la vanité qui les fait agir,*
» *l'espoir de la reconnoissance, ou tel*
» *autre motif de ce genre, dont il seroit*
» *absurde de leur tenir aucun compte.*
» Mais ils t'appellent leur ami! La
» Philosophie répondoit aussi-tôt: *ai-*
» *mer, c'est avoir besoin. Parmi les hom-*
» *mes, les uns ont besoin de plaisir ou*
» *d'argent, les autres de crédit; ceux-*
» *ci de converser, ceux-là de confier leurs*
» *peines. Dans laquelle de ces classes que*
» *tu mettes M. & Madame Hébert, leur*
» *sçauras-tu quelque gré de ce qu'ayant*
» *un besoin, ils tâchent de le satisfaire?*
» Mais tu cherches à séduire la femme
» d'autrui, à lui faire perdre l'estime
» & la confiance de son époux! Ici
» la Philosophie me crioit encore:
» *Préjugés! préjugés! conventions*
» *arbitraires! entraves à la liberté*
» *naturelle! joug absurde & cruel sur*
» *les plaisirs!* &c ».

Madame *Hébert* étoit dans l'usage de lire tous les jours quelques chapitres de la *Bible;* le Philosophe hypocrite la prie de lui permettre de partager avec elle cette édifiante lec-

ture. C'eſt ici que toute l'adreſſe du ſéducteur ſe développe. Il paroît d'abord pénétré de la plus profonde vénération pour les livres ſaints. Enſuite, dans le cours de ſa lecture, il s'arrête, héſite, fronce le ſourcil ſur certains paſſages ; on lui en demande la cauſe, on le force de s'expliquer ; il expoſe ſes doutes, ſes inquiétudes ; bientôt ils ſe changent en difficultés réelles, inſolubles même, & dont Madame *Hébert* reſte la première étonnée. Le Philoſophe, qui s'apperçoit de l'impreſſion que ſes doutes ont faite ſur l'eſprit de ſa belle écolière, s'exprime avec plus de liberté, il mêle à ſes diſcours le ſarcaſme & la plaiſanterie, & attaque enfin ſucceſſivement tous les articles fondamentaux des Ecritures. Madame *Hébert* ne revient point de ſon étonnement, & n'entrevoit plus qu'incertitudes ſur tous les points qui avoient été juſqu'alors les objets de ſa foi ; elle oppoſe de temps en temps quelques foibles raiſonnemens, mais elle finit toujours par ſe rendre, & convient enfin qu'on ne peut regarder la Bible que comme un pieux

roman. Dès ce moment, ses exercices de piété devinrent moins fréquens & moins sérieux ; elle ne les fit plus que par habitude & par bienséance ; bientôt après, ils furent entièrement mis à l'écart. Non-seulement Madame *Hébert* n'assista plus au culte public ; mais son précepteur vint encore à bout, par ses railleries, de lui faire abandonner l'usage de prier Dieu. Elle afficha sa nouvelle façon de penser, & se permit même de plaisanter publiquement sur la Religion.

Quoique la docile écolière eût abjuré l'Evangile, elle n'en étoit encore qu'à la moitié de son instruction. Son maître crut qu'il étoit temps enfin de l'initier aux grands mystères de la Philosophie moderne, c'est-à-dire, de détruire le reste de ses préjugés sur ce qu'on appelle *devoir*, *honnêteté*, *fidélité conjugale*, *&c.* préjugés, qui gênoient encore ses penchans, lui donnoient des ridicules, & l'empêchoient d'être une femme accomplie. La conversion de Madame *Hébert* sur tous ces points ne coûta pas beaucoup au Philosophe : il lui prouva dans ce se-

cond cours de Philosophie, que *l'ame de l'homme est de la même pâte que celle des bêtes*; qu'*il n'y a point de liberté*; qu'*il n'y a, en soi, ni vice ni vertu*; que *l'intérêt personnel est le principe de toutes nos actions*; que *nous ne pouvons résister aux passions*; que *les remords sont le fruit des préjugés*; que *s'il y a un Dieu, il n'est rien par rapport à l'homme, puisqu'il ne se mêle point de ce qui se passe dans ce monde*; qu'*il n'y a ni peines, ni récompenses après la mort*, &c. Quoique M. *Vernes* fasse usage, dans ces Lettres, d'une ironie continuelle, ne craignez pas, Monsieur, qu'il laisse sans réponses les difficultés philosophiques qu'il rapporte; il a toujours l'adresse de laisser entrevoir le côté foible des raisonnemens du séducteur de Madame *Hébert*; quelquefois il les lui fait réfuter à lui-même. Je vais vous en produire un exemple. Le Philosophe fait observer à sa belle Néophite qu'il eût été à desirer que les Apôtres & leurs consors eussent été enfermés pour le reste de leurs jours, dans la première ville où ils parlèrent du Christ; combien

de maux, ſelon lui, cet empriſonnement eût épargnés au genre humain !
» Ici, écrit-il à ſon ami, prenant le
» ton de l'indignation, je lus un petit
» relevé de tous les hommes que la
» Religion Chrétienne a fait maſſa-
» crer, ſoit dans les ſéditions, ſoit
» dans les batailles, ſoit ſur les échaf-
» fauds, ſoit ſur les buchers, ſoit par
» de ſaints aſſaſſinats, ou prémédités
» ou ſoudainement inſpirés par le fa-
» natiſme...... Madame *Hébert* fut
» attérée, en apprenant qu'il y avoit
» eu neuf millions quatre cens ſoixante
» & huit mille huit cens trente-trois
» perſonnes ou égorgées, ou noyées,
» ou brûlées, ou rouées, ou pendues
» pour l'amour de Dieu. Elle ne vou-
» loit pas le croire, mais je lui prou-
» vai, en faiſant de nouveau l'addi-
» tion, qu'il n'y avoit pas un noyé,
» pas un pendu à rabattre. — *Mais*,
» *en ſuppoſant*, me dit-elle, *que votre*
» *calcul ſoit exact, ce ne ſera pas la*
» *faute de la Religion Chrétienne, ce*
» *ſera celle des abus.* — Cela ſeroit
» bon, Madame, s'il n'y avoit eu que
» peu d'abus; mais, s'il eſt évident

» que l'hiſtoire de l'Egliſe eſt une ſuite
» continue de querelles, d'impoſtures,
» de vexations, de fourberies, de ra-
» pines & de meurtres ; alors il eſt
» démontré que l'abus eſt dans la
» choſe même ; comme il eſt dé-
» montré qu'un loup a toujours été
» carnacier, & que ce n'eſt point par
» quelques abus paſſagers qu'il a ſuccé
» le ſang de nos moutons. — Ce loup
» me tira du détroit où j'aurois pu me
» trouver ſi Madame *Hébert* m'eût dit,
» que lors même que les abus ſeroient
» innombrables, il n'en reſteroit pas
» moins vrai, que l'Evangile recom-
» mande, à chaque page, la *charité*,
» la *douceur*, le *ſupport*, le *pardon*, la
» *miſéricorde*, & par conſéquent que
» les horreurs, dont j'avois fait un re-
» levé, ne devoient pas être miſes
» ſur ſon compte. — Je veux, con-
» tinue-t-il, réfléchir mûrement ſur
» cette terrible difficulté, & je ne
» déſeſpère pas de trouver un jour
» quelque réponſe ſatisfaiſante ».

Mde. *Hébert*, après avoir achevé ſon ſecond cours de Philoſophie, devint une femme ſublime aux yeux de ſon

inſtituteur. Il vit ſe dénouer, nœuds à nœuds, tous les liens qui l'attachoient à ce qu'elle avoit appellé *ſes devoirs*; elle les mépriſa, dès qu'elle ſentit que ces prétendus *devoirs* ne tenoient qu'à des conventions arbitraires, & que l'intérêt perſonnel devoit en être l'unique règle. Sa vie ne fut plus une langoureuſe végétation; le temps qu'elle donnoit mauſſadement à ſon fils & aux détails domeſtiques, fut conſacré à la toilette, au jeu, aux ſpectacles, aux petits ſoupés. Certaines beautés, que la Nature lui avoit prodiguées, furent peu-à peu moins dérobées aux regards; elle ſourit à ces propos que la bigoterie appelle indécens, & qui ne ſont que badins & gais; elle ſe permit ſans peine ces faveurs légères, qui en promettent toujours de plus grandes; la vertu ne fut plus pour elle que ce qu'elle doit être, un *mot*, dont il faut ſçavoir n'être point la dupe; elle en vint même au point de montrer un courageux mépris pour l'opinion publique, lorſqu'elle exige la réſiſtance aux penchans de la Nature; enfin, ce fut par

toutes ces gradations insensibles qu'arriva, pour l'amoureux Philosophe, l'heure si long-temps & si passionnément desirée... *Ah!* s'écrie-t-il, *quel jour de triomphe pour la Philosophie!*

Mde *Hébert* étoit devenue veuve, dans le cours de son instruction; elle propose à son cher Philosophe d'accepter le titre d'époux; mais celui-ci s'en défend, & répond que la liberté est le charme de l'amour, & que l'esclavage en est le poison; que l'on a fait un très-grand mal à l'humanité, en garottant les deux sexes de liens indissolubles; que c'est un véritable attentat contre la Nature; que le plaisir ne souffre pas de chaînes, & qu'on ne le goûte, dans toute sa pureté, que dans un commode concubinage, &c.

Le Philosophe, quelque temps après, s'apperçoit qu'il est supplanté par un rival heureux: cette découverte l'humilie, & il en fait des reproches très-vifs à Mde *Hébert*, qui lui avoue ingénuement qu'elle n'a pu résister à ce nouveau penchant. » Quant à vos re- » proches, ajoute-elle, ils m'étonnent » fort! ne vous souvient-il pas que

» dans une de vos leçons de Philosophie, vous m'apprîtes que dire à quelqu'un, *n'ayez pas telle ou telle passion*, c'est lui dire : *n'ayez pas la fièvre ?* l'expérience m'a enfin démontré, ce dont vous avez eu d'abord beaucoup de peine à me convaincre. » Le Philosophe n'eut rien à repliquer ; il crut même devoir faire à son écolière des excuses de son inconséquence. Celle-ci lui apprit en même temps qu'elle s'étoit apperçue depuis peu qu'elle portoit dans son sein un enfant dont il étoit le père, & que cette grossesse la mettoit dans le plus grand embarras. Le sage lui demanda si elle avoit employé certains remèdes, fort en usage parmi les gens du monde ? M^de^ *Hébert* lui répondit que, d'après ce que la Philosophie lui avoit appris sur *l'intérêt personnel*, elle avoit surmonté sa répugnance à se servir de ces remèdes, mais qu'ils n'avoient rien opéré. » Cela étant, reprend le Philosophe, je vous conseille de feindre un voyage en France, de vous retirer à quelques lieues de Londres, jusqu'à ce

» que vous ſoyez accouchée, & de » vous débarraſſer du nouveau-né, » en le faiſant expoſer, ou porter à » l'Hôpital des *Enfans-Trouvés.* » M[lle] *Hébert* ſuit ce conſeil, mais elle meurt des ſuites d'une fauſſe couche, après avoir fait l'aveu de ſes déſordres à un Eccléſiaſtique, qui écrit au ſéducteur, & lui fait les reproches les plus ſanglans. » Je me ſerois bien paſſé, » écrit celui-ci à ſon ami, de cette triſte » miſſive. La ſombre peinture qu'y » faiſoit cet Eccléſiaſtique, du pré- » tendu trouble que j'avois porté dans » la maiſon d'*Hébert*, & des ſuites fu- » neſtes de ce qu'il appelloit ma *ſé- » duction*, m'a donné du noir pendant » quelque temps. Ce n'eſt qu'à force » de me bien convaincre, que je n'ai » agi que *très-philoſophiquement* dans » toute cette affaire, que je ſuis venu » à bout d'étouffer, je ne ſçais quel » ſentiment importun, qui reſſembloit » à ce que le vulgaire appelle un *re- » mords.* »

Tel eſt, Monſieur, le canevas de cet ouvrage, & le cadre ingénieux dont l'auteur ſe ſert pour reproduire

les maximes de la morale Philoſophique, & pour les combattre en même temps, ſoit par des preuves directes, ſoit par les traits d'une ironie fine & délicate. Le langage qu'il prête à ſon Philoſophe, n'eſt ni fictif, ni exagéré: on reconnoît, dans tous les propos qu'il lui fait tenir, la doctrine, & ſouvent même, juſqu'aux expreſſions du livre de l'*Eſprit*, de l'*Eſſai ſur les préjugés*, des *Œuvres de la Métrie*, de l'*Examen important* de Mylord *Bolingbrock*, de *la Contagion Sacrée*, du *Syſtême de la Nature*, &c. Qu'on juge d'après ces extraits, de la morale pure & bienfaiſante qu'ont imaginée nos ſages. Quel citoyen ſe croiroit en ſûreté, en vivant avec des hommes qui adopteroient cette règle de mœurs, & ſe comporteroient d'après ces principes!

La Lettre onzième eſt encore une ironie continuelle ſur les petites ruſes auxquelles les Précepteurs des Nations ne dédaignent pas d'avoir recours pour accréditer leurs écrits, pour étendre & propager leur ſecte, & la mettre en état de porter des coups plus ter-

ribles au Chriſtianiſme. Le ſéducteur de feue Mde *Hébert*, en écrivant à ſon ami, lui propoſe quelques nouveaux ſtatuts qui pourroient tourner à l'avantage de la confédération philoſophique. Pour y maintenir l'ordre & l'harmonie & faire à l'avenir, dans la diſtribution des emplois, une juſte application des talens, il voudroit d'abord qu'on la diviſât en quatre claſſes. La première ſeroit celle des Philoſophes *rieurs*; la ſeconde, celle des *plaiſans*; la troiſième, celle des *queſtionneurs*; la quatrième, celle des *raiſonneurs*. On ne demanderoit de ceux qui formeroient la première claſſe, que de rire, ſourire ou ricaner, ſelon l'occaſion; & l'on exigeroit qu'ils ne fiſſent rien de plus. Quelque facile que paroiſſe la fonction de ces rieurs, ils pourroient cependant rendre des ſervices eſſentiels. S'il arrivoit, par exemple, qu'à table, dans un cercle ou dans un *Caffé*, un des Philoſophes *raiſonneurs*, dans une diſpute ſur la Religion, ſe trouvât embarraſſé, un des *Rieurs* chercheroit à déconcerter l'Avocat du Chriſtianiſme, par des éclats de

rire, plus ou moins forts, plus ou moins soutenus, selon l'exigence des cas. On a vu de merveilleux effets de cette ruse de guerre.

La classe des *Plaisans* seroit composée de ceux, qui, ayant fait une ample provision de pointes, de quolibets, de bons mots, d'anecdotes Ecclésiastiques un peu gaillardes, seroient chargés de les placer à propos, d'égayer la conversation ou de la détourner, lorsque devenant trop profonde ou trop sérieuse, elle paroîtroit ne devoir pas se terminer à l'avantage du parti.

Dans une sphère plus haute brilleroient les *Questionneurs*, dont l'office consisteroit à dérouter les champions de l'Evangile, en les accablant de questions, sans leur donner le temps d'y répondre. » Quelques jours avant » mon départ de Londres, dit le Phi» losophe, j'étois à table, dans une Au» berge, avec un jeune Officier, d'une » figure charmante. Il plaisantoit fort » joliment sur l'Evangile, lorsqu'il » fut interrompu par un Ecclésiastique, » assis à côté de lui. Revenu de l'es-

» pèce de confusion que lui causa d'a-
» bord l'air grave & sourcilleux de ce
» Prêtre, qui entamoit un raisonne-
» ment : *Monsieur*, lui dit-il, *dites-moi*,
» *je vous prie, ce que vous pensez d'A-*
» *dam & d'Eve ? N'est-il pas bien pi-*
» *quant que nous ayons tant à souffrir*
» *de leur gourmandise ? Avez-vous une*
» *foi robuste au péché originel ?* Le Doc-
» teur vouloit répondre, mais l'Offi-
» cier l'interrompant : *pourriez-vous*
» *nous dire*, continua-t-il, *dans quelle*
» *langue s'exprima l'âne ou l'ânesse de*
» *Balaam ? de quelle taille étoit précisé-*
» *ment la Baleine qui ne pût digérer le*
» *Prophète Jonas ? Docteur ! vous seriez-*
» *vous accommodé du régime, prescrit au*
» *Prophète Ezéchiel ?* Au moment où le
» Docteur ouvroit la bouche... *Par-*
» *don, Monsieur, dites-moi, s'il vous*
» *plaît en quelle espèce d'animal fut trans-*
» *formé Nabuchodonosor ? Ne seroit-ce*
» *point en Docteur de Sorbonne ? Je vou-*
» *drois bien sçavoir ce que vous pensez du*
» *Serpent qui séduisit, avec tant de finesse,*
» *la mère du sot genre humain ? N'étoit-*
» *ce point un serpent à sonnettes ?* .. Ici
» de grands éclats de rire déconcer-

» tèrent tellement M. le Docteur, » qu'il se leva de table, prit son cha» peau, & se retira. » D'après cet exemple, on doit juger de l'importance des *Questionneurs*.

Les Philosophes *raisonneurs*, qui formeroient la quatrième classe, seroient les *disputeurs* & *argumentateurs* en titre de la société. Il seroit trop long d'exposer toutes les règles qu'on prescrit à ceux-ci. On voudroit, surtout, qu'ils se gardassent bien de captiver leurs raisonnemens dans la forme syllogistique, trop sèche & trop ennuyeuse ; & on leur recommande, en général, de ne point s'asservir aux loix de la Logique, qui ne servent qu'à amortir ou à éteindre le feu du génie. On les prévient encore que s'il arrivoit qu'ils manquassent d'une réponse à quelque argument, ou d'une saillie qui pût y suppléer ; ils témoignassent par un air mystérieux, ou par un regard ironique, ou par un ris concentré, que, s'ils se taisent, c'est parce qu'ils le veulent bien ; qu'ils ont en réserve des armes dont ils ne jugent pas à propos de se servir ; qu'ils

qu'ils ont en réserve des armes dont ils ne jugent pas à propos de se servir; qu'ils sont las de disputer avec des gens qui ignorent les *Grands Principes*, & qui sont incapables de s'élever jusqu'aux vérités sublimes de la *Philosophie* : une telle retraite est une victoire aux yeux de certains Juges.

M. *Vernes*, dans cette même lettre, se sert encore d'une tournure très-adroite pour répondre à une foule de difficultés, proposées par les modernes Apôtres de la raison. Je me borne à quelques exemples, pour vous donner une idée de sa manière. Le Législateur de la confédération philosophique voudroit que les Chefs fussent chargés à l'avenir d'examiner les ouvrages des écrivains du parti, avant qu'ils fussent rendus publics. De-là résulteroient, dit-il, de grands avantages. Lorsqu'un auteur Philosophe, emporté par son zèle, établiroit des assertions qui donneroient trop de prise aux Apologistes du Christianisme, on l'en feroit appercevoir. Exemples : *propositions insoutenables*,

On auroit averti les auteurs du *Chrif-tianifme dévoilé*, & de *l'examen-important*, qu'ils alloient trop loin, en prétendant que *Moyfe n'a jamais exifté*; parce qu'il eft trop aifé de les confondre par les témoignages des écrivains Juifs, & fur-tout, par des paffages de *Diodore* de Sicile, de *Strabon* &c, dans lefquels il eft parlé de *Moyfe* comme du *Législateur des Hébreux*. Ces mêmes auteurs n'auroient pas avancé que la *Paleftine étoit un pays peu fertile*, parce qu'on leur auroit fait lire les paffages de *Tacite* & de *Suétone*, qui prouvent précifément le contraire, &c.

*Bévues trop lourdes*. On n'auroit pas laiffé dire à Mylord *Bolingbrock*, que *Jérémie avoit aidé Efdras dans la compofition du Pentateuque*; parce que *Jérémie* étoit mort près de 130 ans, avant l'arrivée d'*Efdras* à Jérufalem. — L'auteur du *Chriftianifme dévoilé* n'auroit pas écrit qu'*on peut oppofer aux miracles de Moyfe ceux que Mahomet opéra, aux yeux de tous les peuples de la Meque affemblés*; parce que *Mahomet*,

ſelon l'*Alcoran* même, ne fit point de miracles, &c.

*Contradictions trop frappantes.* On auroit fait remarquer à M. *Hume* qu'après avoir affirmé » qu'un témoignage » en faveur d'un miracle, non-ſeule- » ment ne peut jamais avoir force de » *preuve*, mais qu'il ne peut pas même » être amené à la *probabilité* ; » il ne falloit pas convenir » qu'il peut y » avoir des miracles, ou des viola- » tions du cours ordinaire de la Na- » ture, qui ſoient telles, qu'elles » puiſſent être *prouvées* par le témoi- » gnage humain. » &c, &c.

Je regrette, Monſieur, de ne pouvoir mettre ſous vos yeux un morceau ſur la nature de la *preuve des miracles*, employée par *Jeſus-Chriſt*, & ſur l'accuſation d'*impoſture*, intentée contre ſes Diſciples. Ce morceau eſt, ſans contredit, un des mieux écrits, des plus éloquens, & des plus ſolidement raiſonnés que je connoiſſe. Je ne dis rien de la dernière lettre, où l'auteur expoſe les heureux effets qui réſultent du Chriſtianiſme : je me

contente de prévenir mes lecteurs, que le Pasteur de Geneve s'y exprime quelquefois d'une manière conforme à la Doctrine & aux principes de l'Eglise protestante.

Cet ouvrage de M. *Vernes* est un de ceux que je regarde comme les plus propres à éclairer nos crédules citoyens sur les suites affreuses & les conséquences pratiques de la Doctrine de nos prétendus Philosophes ; il est écrit d'un style noble, élégant, facile, & l'auteur me paroît sur-tout avoir le talent rare de bien manier l'ironie.

Je suis &c.

# LETTRE V.

*Discours qui a remporté les deux prix d'Eloquence au jugement de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de Besançon, en l'année 1776, sur ce sujet : combien le respect pour les mœurs contribue au bonheur d'un Etat ; par M. l'Abbé de Moï, Chanoine Honoraire de Verdun, & Curé de Saint-Laurent. A Paris, chez le Jay, Libraire, rue Saint-Jacques, au Grand Corneille ; & chez Charmet, Libraire, Place Saint-Pierre, à Besançon.*

La morale est aujourd'hui, Monsieur, le champ le plus riche & le plus fécond qui soit ouvert à l'éloquence Françoise ; nos Orateurs peuvent se consoler de ne pouvoir plus, comme autrefois, traiter les grands intérêts politiques, & faire mouvoir

à leur gré les resſorts du Gouvernement; il leur reſte un emploi plus grand encore, & plus digne d'exercer leurs talens, celui d'inſtruire les hommes de leurs devoirs, & de leur inſpirer l'amour de la vertu. Quels objets plus capables d'échauffer le génie d'un Ecrivain honnête & d'un bon citoyen? Vous trouverez, Monſieur, dans le diſcours que je vous annonce, le développement d'une des vérités les plus importantes & les plus utiles à l'humanité : il s'agit de faire voir combien le reſpect pour les mœurs contribue au bonheur d'un Etat. Les ſujets de cette nature ſont communément très-difficiles à manier, parce qu'il eſt bien plus aiſé de diſcuter une queſtion problématique, quoique difficultueuſe, que de prouver une propoſition évidente & inconteſtable. Que le reſpect pour les mœurs contribue beaucoup au bonheur d'un Etat, tout le monde en convient, & la plupart des preuves qui confirment cette maxime ſont connues & ſe préſentent d'elles-mêmes. Si l'Orateur veut faire quelqu'impreſſion ſur les

esprits, il faut donc,
profondissant sa matière
des preuves nouvelles
pantes que celles qui s'c
mier coup d'œil: & c'e
consiste le génie de l'ir
bien il est nécessaire qu
preuves déja connues
force & de véhémence
persuasion, & c'est plus
ment l'effet de l'éloquer

L'Orateur, dans son e:
d'abord une définition
qui, selon lui, ne sont q
la pratique des choses
dépendantes de tous les
toutes les législations,
rent immédiatement le
la conscience & dirig
dans les occasions où l
les Loix se taisent égale
mine ensuite comment l
curent le bonheur d'u
trouve qu'elles lui pr
grands avantages, la t
dedans, & la considérati

Dans la première par
se propose de prouver

pect pour les mœurs écarte les trois fleaux les plus funestes pour un Etat, le luxe, la multiplicité des loix, la division entre les membres du corps politique. Il débute par un grand lieu commun sur le luxe; on a tant écrit sur cette matière qu'il seroit difficile de dire quelque chose de neuf sur un sujet si rebattu. Je vais, Monsieur, vous citer un endroit, dans lequel vous reconnoîtrez une imitation assez sensible d'un des morceaux les plus éloquens du discours de M. *Rousseau* de Genève, sur les Arts.

» O toi, le Peintre des graces & » l'interprête de la raison, Poëte des » Philosophes, tu déplorois, sous ce » règne d'*Auguste*, si vanté de nos » Rhéteurs, l'affreuse voracité du » luxe, qui déja ne laissoit plus d'es- » pace à la charrue pour tracer des » sillons; tu gémissois de voir le pla- » tane célibataire remplacer de toutes » parts le compagnon & l'appui de » la vigne, l'olivier fructueux dispa- » roître devant le myrthe qui n'est » qu'odorant: des bâtimens, aussi fas- » tueux qu'inutiles, pesent sur les

» champs qui nourrissoient autrefois
» les *Camille* & les *Curius*. Que dirois-
» tu, si, transporté tout à coup dans
» les alentours de nos villes princi-
» pales, tu te voyois contraint d'errer
» pendant plusieurs milles avant d'ap-
» percevoir les pas de l'agriculture
» imprimés sur le sol, si tu ne ren-
» controis *au lieu d'elle* que des vastes
» pièces d'eau, qui n'ont pas même le
» mérite d'imiter la nature ; d'im-
» menses tapis de gazon qu'on cesse
» de trouver beaux lorsqu'ils com-
» mencent à devenir utiles ; des bos-
» quets, dont la disposition & l'om-
» brage invitent bien moins le sage au
» recueillement & à la méditation,
» qu'ils ne favorisent les attentats du
» libertinage sur l'innocence & la pu-
» deur ; des parcs, dont l'étendue & la
» symmétrie ne sçauroient plaire à
» l'œil, sans porter à l'ame le triste
» sentiment d'un larcin fait à la cul-
» ture ? Plût aux Dieux, t'écrierois-
» tu, que les pères de ces proprié-
» taires somptueux eussent ressemblés
» à leurs efféminés descendans ! jamais
» le sang Romain n'eût abreuvé les

» Gaules & cimenté les fondations de » l'Empire François ». Après avoir montré les maux que le luxe traîne après lui, l'auteur expose les inconvéniens qui résultent de la multiplicité des loix. » Qu'est-ce que les loix ? » on les a nommées le supplément des » mœurs, c'est-à-dire, qu'elles font » faire par la force ce que les mœurs » ne font pas faire par la persuasion ; » c'est une barrière étendue devant la » société contre les fougues de la li» cence & de l'audace ..... ce sont » des roues ajoutées à la grande ma» chine de l'économie politique. Dès» lors elles ne servent qu'à gêner la » marche du Gouvernement ; plus » vous multipliez les ressorts, plus » aussi vous multipliez les frottemens, » les dangers ..... Toute loi impose » une obligation & une peine ; à me» sure que le nombre des premières » s'accroît, la liste des peines & des » obligations se grossit. Il faut des » Préteurs pour les faire connoître ; » il faut des Licteurs pour les faire » exécuter. Viennent ensuite les Sena» tus - Consulte, qui, sous prétexte

» de les éclaircir, ajoutent à la diffi-
» culté de les entendre, les commen-
» taires, qui concourent à les em-
» brouiller, la jurisprudence, qui
» achève de tout confondre. Il arrive
» un temps, où la nation se trouve
» divisée en deux grandes classes, dont
» l'une, armée, ce semble, par les loix
» & pour les loix, n'est occupée qu'à
» frapper ou effrayer l'autre; & celle-
» ci, incertaine & tremblante au mi-
» lieu de ce labyrinthe d'ordonnances
» & de réglemens, ne cesse de faire
» des chutes, dont elle est punie, ou
» n'ose faire un pas, dans la crainte
» de se heurter contre quelqu'une des
» bornes que le Gouvernement a po-
» sées autour d'elle. Quiconque cher-
» cheroit le bonheur au sein d'une
» pareille législation, ressembleroit à
» ce guerrier d'*Homère*, qui demandoit
» le jour quand *Jupiter* avoit couvert
» l'horison de ténèbres ».

On ne voit pas quel rapport il peut y avoir entre *Ajax*, qui prie *Jupiter* de dissiper la nuit, pour avoir du moins la gloire de périr au grand jour, & un citoyen qui cherche à se procurer

le bonheur dans un Gouvernement où les loix ſont trop multipliées. Les alluſions de cette eſpèce produiſent rarement un bon effet dans un diſcours; ce ſont des jeux d'eſprit qui ſentent la recherche & l'affectation, & qui ne conviennent point à la ſaine éloquence.

Pour montrer que les loix annoncent toujours la décadence des mœurs, l'Orateur cite l'exemple des Romains. » Et toi, cité ſuperbe, qui » d'une chaumière de pâtres & d'un » vil repaire de brigands, portas ton » front juſqu'aux nues, & devins la » *dominatrice* de l'univers, quel fut le » temps de ta félicité? Pluſieurs ſiècles » ont été les témoins de ta gloire; je » cherche les jours de ton bonheur. » Commencèrent-ils à cette procla- » mation ſolemnelle où un homme » ſans mœurs vint dire à tes habitans: » Juſqu'à préſent le cri de la conſcience » vous apprit vos devoirs, liſez-les » déſormais ſur ces douze tables que » je dépoſe entre une hache & des » verges. L'hiſtoire ne le dit que » trop, ces douze tables furent un ſi- » gnal permanent de vexations de la

» part des grands, de murmures & » de souffrances de la part du peuple. » On est forcé de remonter au-delà » de cette époque pour trouver l'âge » d'or des Romains. Le siècle des » *Mutius*, des *Coclès*, des *Clélies* & de » ce *Cincinnatus* que la simplicité, la » tempérance, la modération, les » mœurs, en un mot, semblent avoir » formé pour montrer à l'homme » quelle est l'école de la véritable » grandeur ».

Cet exemple est très mal choisi, & ne prouve nullement ce que l'auteur avance : ce ne fut point la dépravation des mœurs qui donna occasion à la création des Décemvirs & à la promulgation des douze tables, mais les querelles des Patriciens & des Plébéiens ; querelles aussi anciennes que la République. Ces douze tables ne furent pas le signal des vexations & des grandes souffrances du peuple. Ces désordres existoient long-temps auparavant : *Appius* proposa des loix du vivant de ce *Cincinnatus*, dont l'Orateur parle comme d'un citoyen du siècle précédent ; enfin, les *Camille*,

les *Curius*, les *Fabricius*, les *Regulus*, &c, &c. ſont poſtérieurs à l'établiſſement des douze tables, & l'on doit ſans doute étendre l'âge d'or des Romains juſqu'aux temps qui ont vu naître de ſi grands hommes. Tout ce morceau n'eſt donc qu'une pure déclamation, qui n'a aucun fondement ſolide.

L'Orateur fait voir enſuite que le reſpect pour les mœurs produit l'union entre tous les membres du corps politique, & lie chaque citoyen à la place qu'il occupe, à ſa famille & à ſon pays, au lieu que l'effet ordinaire des mauvaiſes mœurs eſt d'iſoler les hommes, de les concentrer en eux-mêmes & de les rendre indifférens pour les devoirs de leur profeſſion, pour leur famille & pour leur patrie.

» Faut-il demander d'où a pu naître » cet intérêt perſonnel, cet égoïſme, » qui iſole l'homme au milieu de ſes » ſemblables, le jette tout à coup *de* » *la circonférence au centre*, lui per» ſuade que la ſociété eſt pour l'indi» vidu, & non l'individu pour la ſo» ciété, ne le ramène à ſes concitoyens

» que lorſqu'ils lui ſont utiles, le rend » indifférent à la vertu comme au » crime, & lui feroit *égorger de ſang* » *froid la patrie*, s'il en eſpéroit une » jouiſſance de plus. Ce monſtre a pris » naiſſance parmi *les ruines & les dé-* » *combres des mœurs*. O mon pays ! » puiſſes-tu l'écarter de ton ſein ! » Vainement il te cache ſa difformité » ſous des lambeaux arrachés à la » Philoſophie. Que ce déguiſement ne » t'en impoſe pas ; il commence par » déſaſſembler toutes les pièces du » Gouvernement ; il finit par *le ren-* » *verſer. S'il n'eſt ta victime, tu devien-* » *dras ſa proie* ». Ces réflexions ſont juſtes & ſolides, mais elles pouvoient être énoncées d'un ſtyle plus pur & plus élégant. Je ne ſçais, Monſieur, ſi vous aimerez ces expreſſions, *être jetté de la circonférence au centre ; égorger la patrie ; les ruines & les décombres des mœurs*. Je ne crois pas qu'on puiſſe dire *renverſer un Gouvernement*, encore moins qu'un *monſtre eſt la victime d'un pays* : d'ailleurs cette dernière phraſe eſt d'une affectation puérile. Voici un autre morçeau, dont le fond eſt

très-intéressant, mais où l'on remarque trop de recherches dans l'expression. C'est la peinture des mœurs des habitans du haut Valais. » Sous de » paisibles demeures, dont l'innocence » n'est profanée ni au dehors, par le » faste de notre architecture, ni au » dedans, par nos ameublemens vo» luptueux, il verra la simplicité, la » propreté, la joie se rassemblant au» tour d'un modeste foyer, *l'union » couvrant de fleurs les épines du mé» nage*, *l'attachement mutuel plaçant la » guirlande du plaisir dans les mains du » devoir*, le respect & la confiance » amenant une famille nombreuse au» près d'un vieillard, écouté comme » un oracle, adoré comme un Dieu. » La tendresse rapprochant les deux » extrêmes de la vie, *l'enfance cachant » sous ses hochets les instrumens de la » décrépitude*, & recevant des leçons » immortelles de vertu en échange » des caresses qu'elle prodigue à la » caducité ; un seul & même esprit » gouvernant une multitude de vo» lontés, les mœurs enfin changeant » en une passion, aussi vive que déli-

» cieuse, cet amour des siens, qui est » à peine un sentiment pour nous ». L'auteur remarque, dans une note, que M. *Rousseau* a aussi donné une idée des mœurs de ce même peuple, & que cette idée est encore au-dessus du portrait qui en est tracé dans ce discours ; il eût pu ajouter que le citoyen de *Genève* a mis dans sa description beaucoup plus de graces & de naturel. Je sçais que la liberté du roman lui permettoit de s'étendre & d'employer des traits qui sont interdits à l'Orateur ; mais, en tout genre d'ouvrage, on s'éloignera du naturel & du bon goût, lorsqu'on dira : que *l'innocence d'une demeure est profanée par le faste de l'architecture.* C'est la sainteté & non l'innocence qui est profanée. En tout genre d'ouvrage, des phrases telles que celle-ci : *l'union couvrant de fleurs les épines du ménage : l'attachement mutuel plaçant la guirlande du plaisir dans les mains du devoir*, ressembleront beaucoup au phœbus & au galimathias. Que dites-vous, Monsieur, du tour obscur & précieux dont l'auteur

s'eſt ſervi pour nous repréſenter l'objet le plus gracieux, des enfans jouant avec des vieillards : *l'enfance cachant ſous ſes hochets les inſtrumens de la décrépitude*, &c. Ces défauts n'empêchent cependant pas que cette première partie ne ſoit appuyée ſur des raiſonnemens juſtes, ſolides, & quelquefois même profonds.

Dans la ſeconde, l'Orateur établit d'abord qu'un état ne peut ſe procurer de la conſidération au dehors, que par la bonne-foi dans le commerce, la fidélité dans les traités, la valeur dans la guerre: & il s'efforce de prouver qu'il n'y a que les mœurs qui puiſſent procurer ces avantages ; mais ſes raiſons ne ſont pas toujours aſſez lumineuſes ni aſſez convaincantes. Quant au commerce, il eſt certain que ſon effet ordinaire étant d'introduire le luxe, il peut ſubſiſter & même être floriſſant ſans le ſecours des mœurs. Cette bonne-foi, qui eſt la baſe du commerce, & que l'intérêt & les loix preſcrivent aux Négocians, eſt indépendante de la voix de la conſcience. Les exemples que l'auteur rapporte

prouvent contre lui ; de ſon aveu même, les Carthaginois, du temps de la ſeconde guerre punique, étoient au plus haut dégré de leur puiſſance. Jamais leur commerce n'avoit été plus floriſſant, & cependant, dans ce temps-là même, les Carthaginois, féroces, avares, orgueilleux, perfides, déteſtés de la plupart des peuples de l'Afrique, pourroient-ils être regardés comme des modéles de bonnes mœurs ? Lorſque Corinthe *dominoit ſur les mers & les voyoit courber leurs ondes ſous ſes nombreux vaiſſeaux, lorſque l'Aſie & l'Europe payoient un tribut à ſon induſtrie ;* Corinthe étoit le centre du luxe, des plaiſirs & de la molleſſe ; c'étoit alors que les *Laïs* y vendoient ſi cher un repentir. Ce que dit l'Orateur de la fidélité dans les traités n'eſt pas plus ſolide : cette fidélité dépend plutôt du caractère du Souverain, que de l'état actuel des mœurs. Les François, ſous *Louis XI*, n'étoient pas plus corrompus que ſous *Louis XII*, & cependant le premier de ces Princes violoit ſans ſcrupule les traités, & le ſecond les obſervoit

avec la plus grande exactitude. Pour ce qui regarde la valeur dans la guerre, on pourroit encore lui objecter que les Romains, sous les premiers Empereurs, & dans des siècles où la corruption étoit excessive, combattoient avec autant de courage & plus de succès que les Gaulois, les Germains, les Bretons, peuples dont les mœurs étoient très-pures. Toute cette seconde partie, est en général, foible de raisonnement, pleine de lieux communs & de déclamations vagues. Cependant on trouve des traits vraiment éloquens dans le morceau qui termine ce discours. » S'il » existoit un état où le véritable hon» neur fût prêt à s'éteindre, où les » généraux fussent plus avides de ri» chesses que de gloire, les Magistrats » plus jaloux de leurs prérogatives » que des intérêts de la justice, le » Financier, plus attentif à grossir ses » trésors que ceux du Souverain, tous » les ordres de citoyens, plus occupés » à disputer entr'eux de faste & de » distinction, qu'à remplir en silence &

» ſans appareil des devoirs que l'hon-
» neur ſeul, fondé ſur les mœurs, peut
» rendre chers. Si cet état exiſtoit,
» s'il avoit en même-temps l'avantage
» d'être gouverné par un Prince, aſſez
» éclairé pour chercher le vrai, aſſez
» généreux pour vouloir le bien, aſſez
» courageux pour l'entreprendre, aſſez
» jeune pour eſpérer d'y parvenir : car
» le bien ne ſe fait jamais mieux que
» lorſqu'il s'opère lentement. Je dirois
» au modérateur de cet état : c'eſt
» *Minerve* ſans doute qui a jetté dans
» votre ſein le deſir de rendre à votre
» Empire tout ſon éclat, mais pour
» cela ne conſultez pas trop les
» ombres illuſtres de ces Monarques,
» qui dorment ſous le trône où vous
» êtes aſſis. L'un vous perſuaderoit
» que pour être un grand Roi, il faut
» aller creuſer un vaſte tombeau à ſes
» ſujets dans les champs de ſes voiſins.
» Un autre placeroit l'art ſublime de
» régner, dans l'art odieux de diſſi-
» muler ; un troiſième borneroit la
» ſcience du gouvernement à des éta-
» bliſſemens ſages & à de bonnes loix ;

» comme s'il suffisoit *d'enchaîner les*
» *bras pour faire la félicité des cœurs.*
» Pour un autre encore, le premier
» mérite d'un Souverain seroit la pro-
» tection accordée aux arts & aux
» lettres, comme si les présens de
» *Flore*, étalés sur des fillons, pou-
» voient y suppléer les dons de *Cérès*.
» Non, grand Prince, ce n'est point
» tout cela qui fait la force des nations
» & la gloire de leurs conducteurs. Au
» milieu de ces cris de la fausse gran-
» deur, distinguez une voix modeste,
» mais perçante, qui s'élève & vous
» dit : je suis la vérité, fille de l'Eternel,
» & j'ai pour appui l'expérience, cette
» fille du temps, qui ne trompe jamais.
» il n'est qu'un moyen de rétablir le
» ressort de votre Empire, faites-y
» respecter les mœurs. Bientôt élevant
» sa tige mâle & vigoureuse, l'hon-
» neur couvrira de ses rameaux votre
» trône & vos peuples, &c. ».

Je ne vous ai rien dit encore, Monsieur, du style de ce discours; on y trouve, en plusieurs endroits, du nerf & de la vigueur; mais il n'est

ſouvent pas aſſez naturel, ni aſſez coulant ; on y remarque de l'enflure, de l'affectation, de l'obſcurité, & quelques-unes de ces tournures précieuſes & recherchées qui font le plus grand ornement du ſtyle moderne. Voici pluſieurs phraſes où ces défauts ſe rencontrent plus particulièrement. *Le luxe ne couvre les états de fleurs que pour les priver de fruits. Le luxe, né du vice & père des crimes, eût mérité d'être enfermé ſeul dans la boëte de Pandore, s'il ne traînoit après lui le déſeſpoir au lieu de l'eſpérance. La vertu ſe dévoue à l'état, l'honneur s'y livre, le luxe s'y vend. On n'émouſſe pas le poignard du remords avec la même facilité que le glaive de la Juſtice. En vain l'avidité ſe proſterne devant les autels de la fortune, ſi l'amour du travail ne préſente ſon encens, la fortune détourne ſes regards & n'en exauce point les vœux. Les tréſors de l'orient ne ſortirent des mains des Portugais que lorſque le reſpect pour les mœurs ſortit de leurs ames. Les mœurs ouvrirent à la Hollande les havres & les cœurs. Des bras robuſtes*

*répondoient à l'élaſticité des cœurs.*

Vous conviendrez, Monſieur, que ce n'eſt pas là le ton de la ſaine éloquence ; l'auteur devroit laiſſer aux Philoſophes modernes ces faux ornemens qui ne ſervent qu'à défigurer la vérité. Il ſe trompe, lorſqu'il dit dans ſa préface : » il faut auſſi qu'employant » les richeſſes de l'Egypte à décorer les » temples du vrai Dieu, ſes miniſtres » tâchent de répandre ſur les inſtruc- » tions religieuſes un charme égal à » celui que les partiſans de la fauſſe » Philoſophie impriment à l'objet de » leur culte. Parlez, écrivez, ſéduiſez » comme eux, &, comme eux, vous » aurez des diſciples ». Il faudroit dire, au contraire, aux défenſeurs de la vérité : ne parlez pas, n'écrivez pas comme la plupart des Philoſophes modernes, & vous ſéduirez plus qu'eux.

Je ſuis, &c.

LETTRE VI.

# LETTRE VI.

*Les Nôces Patriarchales*, Poëme en prose, en cinq Chants. A Paris, chez Quillau, Libraire, au Magazin littéraire, rue Christine; & chez la Veuve Tilliard, Libraire de S. A. R. l'Infant, Duc de Parme, rue de la Harpe, au coin de celle de Pierre-Sarrasin.*

DES récits historiques paraphrasés, & semés de quelques froids discours ou de quelques épisodes bisarres, voilà ce qu'on nomme aujourd'hui *des Poëmes en prose*; & tel est à peu-près l'ouvrage que je vous annonce. L'Ecriture Sainte en a fourni le sujet. Ce sont les noces d'*Isaac* & de *Rebbecca*, que l'auteur entreprend de chanter; mais pour transformer cette histoire en Poëme, il a fallu déranger un peu l'ordre des faits, & même en inventer quelques-uns. Les changemens que l'auteur a introduits dans le texte

ſacré, ne ſont pas plus heureux que les faits qui ſont de ſon invention.

Dans le premier Chant, il décrit tous les voyages entrepris par *Abraham*, pour trouver un peuple adorateur du vrai Dieu, & dans le commerce duquel il pût *repoſer ſon ame*, affligée de la vue des maux & des vices qui déſoloient la terre. Ce Patriarche ſe fixe enfin dans la terre de Canaan, où il s'occupe uniquement du culte de l'Être Suprême, & du ſoin de ſa famille. *Iſaac, dans ſon printemps, commence à étaler des fleurs..... Dans la fervente adoleſcence, près d'entrer dans la bouillante jeuneſſe, il commence à ſentir ſon cœur éclorre. Abraham, dans la complaiſance de ſon cœur*, ſonge à lui trouver une épouſe digne de lui. Il ne veut point former d'alliance avec les impies Cananéens: il députe ſon fidèle ſerviteur *Eliezer* vers le ſage *Bathuel* ſon parent, pour lui demander une de ſes filles. *Eliezer* obtient *Rebecca*, qu'il emmène dans la terre de Canaan; *Iſaac reſte immobile à la vue de cette beauté plus qu'humaine, dont le corps lui ſembloit léger comme*

*une vapeur, & formé d'une ſubſtance céleſte.* On célèbre par un feſtin champêtre l'arrivée de *Rebecca.* La fête eſt troublée par une éclipſe. Mais *Abraham ſourit de l'erreur du vulgaire*, & l'auteur lui fait expliquer à ce ſujet, tout le ſyſtême planétaire avec une intelligence merveilleuſe. Après le repas, chacun ſe retire dans ſa tente, pour ſe livrer au repos. *Abraham* employe le ſilence de la nuit à la contemplation des grandeurs de l'Être Suprême. Il eſt enlevé dans les Cieux par une puiſſance inviſible. C'eſt aſſez l'uſage de Poëtes de faire deſcendre leurs Héros aux enfers, ou de leur ouvrir les portes du Ciel. Mais vous ne devineriez pas, Monſieur, à quelle fin *Abraham* eſt tranſporté dans les ſublimes régions de l'air. C'eſt uniquement pour y aller contempler les aſtres de plus près, & perfectionner ſes connoiſſances aſtronomiques. » Le » père des Croyants voit d'abord la » lune, d'où il regarde notre terre qui » lui paroît, dans l'éloignement, un » globe balancé dans les Cieux, &

» semblable à la Mappemonde, où
» l'industrie humaine a dessiné les
» terres & les mers; ensuite il voit
» de près *Mercure* absorbé dans les
» rayons du soleil, *Vénus* étincelante
» par ses rochers, *Mars* enflammé par
» ses météores, *Jupiter* éclairé par
» ses quatre satellites, *Saturne* enfin,
» qu'environnent cinq lunes, avec un
» anneau qui forme un Arc-en-Ciel
» blanc & lumineux. Sorti bientôt du
» monde planétaire, *Abraham* voit
» notre soleil rentrer dans la classe des
» simples étoiles, faisant un point de
» lumière qui s'associe à quelque cons-
» tellation. Pour notre terre, il ne
» la voyoit déjà plus de *Saturne*; à
» mesure qu'il s'éloigne, notre soleil
» lui-même d'abord se confond avec
» d'autres étoiles, séparées cependant
» de lui par d'inconcevables espaces,
» & bientôt se perd entièrement avec
» elles. Enfin il apperçoit dans un éloi-
» gnement incompréhensible un rayon
» du séjour où réside le Très-Haut;
» rayon d'une lumière éblouissante qui
» le confondit, & qui, trop fort pour
» sa frêle nature, lui fit perdre l'usage

» de ſes ſens, & obligea l'Ange de le
» deſcendre ſur la terre. »

Vous conviendrez, Monſieur, que la deſcente d'*Enée* aux Enfers, & même le ſonge du grand *Henri*, ſont des épiſodes un peu plus intéreſſans que le voyage aſtronomique d'*Abraham*. Le ſecond chant eſt conſacré tout entier à rapporter le premier entretien ſecret qu'eurent *Iſaac* & *Rebecca*. Dans le cours de cet entretien, la jeune fille laiſſe échapper un mot ſur les fauſſes délices de la cour où elle avoit été élevée dans ſon enfance. Son amant la prie de lui raconter les merveilles de Babylone & les aventures de la Reine *Sémiramis*; ce qu'elle exécute en trente mortelles pages. Elle conjure *Iſaac de peindre à ſon tour les merveilles de Dieu même.* *Iſaac* ſe rend aux vœux de ſon amante, remonte au temps de la création, & trace en abrégé l'hiſtoire de la *Genèſe*. Mais il s'étend avec complaiſance ſur l'affreuſe cataſtrophe du déluge univerſel; il fait ici violence au texte ſacré, ſans néceſſité, ce me ſemble. Il ſuppoſe que *Noé*, ſa femme, ſes

trois enfans & leurs épouses étant entrés dans l'arche, le beau *Tubal*, fils de *Japhet*, apperçut *Elise* son amante, fille de *Sem*, entraînée sur *le plus haut des rochers*, par un infâme ravisseur. Il faut avouer que ce ravisseur prenoit bien mal son temps. Le généreux amant refuse d'entrer dans l'arche, s'élance dans les flots, gagne à la nage le rocher, va, le poignard à la main, pour arracher son amante des bras de ce brutal. Mais celui-ci avoit eu la précaution de se munir aussi d'un poignard; & il défendit vigoureusement sa proie. Heureusement, pour terminer le combat, la terre s'entrouvre sous les pieds du ravisseur & l'engloutit. *Tubal*, en possession de son amante, n'en est pas plus heureux, les flots sont prêts à les ensevelir. Cependant à *la lueur des éclairs, il apperçoit l'arche dans le lointain*; il s'élance encore une fois dans les flots, d'une main soutient *Elise*, & de l'autre fend les vagues. Celles-ci forçoient souvent les deux amans à se séparer; mais *Elise*, qui, sans doute, sçavoit aussi nager, rejoignoit toujours son amant. Enfin après avoir

couru mille dangers, *ils arrivent tout près de l'arche & crient au secours.* » Oh! » qu'ai-je entendu, s'écrie leur mère, » tandis que je prie Dieu de les sau» ver, *ne sont-ils pas là dehors à périr?* » Les cris redoublent. Ce sont eux, » s'écrie-t-elle, il faut leur ouvrir. » *Chanaan* ouvre, mais il ne voit rien. » l'onde entre à grands flots par l'é» troite ouverture; il est obligé de » refermer promptement & de dire: » *je n'ai rien vu* ». Quel coup de foudre pour *Tubal! Il lui semble*, dit l'auteur, *qu'on fait rouler sur sa tête une lourde montagne.* Mais excité par de nouveaux cris, *Noé* ouvre lui-même, & les deux amans sont reçus dans l'arche.

*Isaac* poursuivit ainsi l'histoire du genre humain jusqu'à l'heureuse époque de la vocation d'*Abraham.* Voilà, sans contredit, des amans d'une espèce nouvelle, qui, dans leur première entrevue, ne pensent qu'à raconter, l'un, les merveilles d'une Reine étrangère, l'autre, celles du créateur, & qui ne paroissent nullement s'occuper de leur amour & de leur

union prochaine. Est-il croyable, d'ailleurs, que cette *Elise*, malgré le bouleversement de la nature entière & l'agitation extraordinaire des flots, puisse échapper à leur fureur & ne soit pas engloutie ? Encore si l'auteur avoit eu l'adresse de faire sentir qu'elle étoit soutenue par la main du Tout-puissant ; mais il a cru peut-être qu'il seroit plus grand, plus merveilleux de faire triompher ce couple d'amans par leurs propres forces.

Dans le troisième Chant, l'auteur décrit la cérémonie des noces d'*Isaac* & de *Rebecca*, & le festin nuptial qui les suivit. Cette partie de l'ouvrage est celle qui approche le plus de cette *simplicité touchante si peu analogue à nos mœurs*, qui semble réservée aux *Gessner* & aux *Wiéland*, & que l'auteur des *noces patriarchales* s'étoit proposée d'imiter. Mais on est très-étonné de voir *Agar*, depuis long-temps chassée de la maison d'*Abraham*, venir troubler la joie de cette fête par le récit des maux sans nombre auxquels elle fut exposée, en quittant la demeure du Patriarche. C'étoit mal pren-

dre ſon temps pour faire ce récit, qui ne devoit être agréable, ni pour *Abraham* & *Sara*, qui étoient les auteurs des maux qu'elle avoit ſoufferts, ni pour les convives, qui ne devoient s'occuper qu'à célébrer par une gaîté pure & franche le bonheur des deux époux. Mais un contre-temps plus fâcheux encore les attendoit; après le repas, *Abraham* s'étoit un inſtant retiré à l'écart, un Ange lui apparoît, & lui ordonne de prendre ſon fils *Iſaac*, & d'aller l'immoler au Seigneur ſur la montagne de *Moria*. *Abraham* reſte immobile, proſterné par terre, incapable de ſentiment, *le tonnerre a frappé ſur ſon cœur*. Ayant repris ſes ſens, il ſe lève avec peine, ſe traîne juſqu'au bocage où ſe réjouiſſoit ſa famille. On formoit la dernière danſe, & *Agar* & *Sara* ſe préparoient à conduire les nouveaux époux au lit nuptial. La conſternation, l'abattement étoient peints ſur le viſage d'*Abraham*. Tout le monde s'en apperçoit, & l'allarme ſe communique à toute l'aſſemblée. » *Iſaac* reſtoit aux genoux du vieillard. » *Mon père, diſoit-il, cet*

» *accablement où je vous vois, est-il l'ef-*
» *fet de quelque douleur secrete, ou se-*
» *roit-ce quelque maladie qui viendroit as-*
» *saillir votre corps, affoibli par les ans?*
» *Infirmités cruelles, respectez cet homme*
» *vertueux. O, mon Dieu! prends mes*
» *jours, & daigne prolonger ceux de*
» *mon père.* Ces paroles sont un coup
» de poignard pour *Abraham. Il veut*
» *donner ses jours pour moi, se dit-il*
» *avec amertume, & c'est moi qui doit*
» *l'immoler.* A cette affreuse idée, il tend
» ses bras à son fils qui s'y jette, il le
» serre & s'évanouit dans cet embras-
» sement. » Cet évanouissement, au
reste, étoit moins un effet naturel de
la douleur, qu'un artifice d'un certain
esprit, nommé *Alaciel*, personnage
épisodique de l'invention de l'auteur,
& qui joue dans le reste du Poëme un
très-grand rôle. Cet *Alaciel*, étoit
suivant l'auteur, un Ange corrompu,
mais que la mollesse seule avoit en-
traîné dans le parti des Anges rebelles.
Naturellement bon, il ne pouvoit
voir des malheureux sans souffrir lui-
même. Dieu ne le confondit point
avec les autres Anges rebelles, il se

contenta de le reléguer dans le jardin d'*Eden*, dont il se fit une demeure telle qu'on nous représente celles des fées. » Aux deux extrémités de ce jardin su- » perbe, il avoit bâti deux Palais » symmétriques, également volup- » tueux. Habile à prendre vis-à-vis » des hommes toutes les formes qu'il » lui plaisoit, dans l'un de ces bâti- » mens, modèle de tous les serrails » de l'orient, il rassembloit de toutes » les parties du monde les beautés les » plus accomplies . . . dans l'autre » Palais, sous les traits d'un sexe » enchanteur, comme on nous peint » *Circé*, l'esprit malheureux attiroit, » par ses charmes, des hommes en- » flammés qui venoient perdre à ses » pieds le courage & la vertu, & de » Héros qu'ils eussent été, devenoient » de foibles femmes. » Envain, l'auteur nous prévient-il qu'il ne donne l'existence d'*Alaciel* que comme une tradition populaire. Le respect dû à l'histoire Sainte, devoit l'empêcher de défigurer la Majesté des divines Ecritures par des fables aussi absurdes, & sur-tout d'introduire dans son Poëme

un personnage qui ne peut figurer que dans un écrit tel que *la Pucelle*. Quoiqu'il en soit, *Alaciel* emploie toute son adresse pour empêcher *Abraham* d'exécuter l'ordre rigoureux qui vient de lui être donné par Dieu même, & c'est par humanité qu'il veut porter le Patriarche & son fils à se révolter contre la volonté du Tout-Puissant. Comme il connoît le courage & la résignation du Patriarche, il se borne à lui insinuer de différer ce cruel sacrifice. *Abraham* n'a pas la force d'annoncer à son fils l'ordre du Seigneur. Il lui ordonne seulement d'aller reposer dans la tente qu'il habitoit avant son mariage, & de ne pas approcher pendant la nuit de sa femme, parce qu'il faut se conserver pur, pour aller, dès la pointe du jour, sacrifier sur la montagne de *Moria*. *Isaac* obéit, & se retire dans une caverne, au lieu de se renfermer dans sa tente; il survient pendant la nuit un orage épouvantable, excité par *Alaciel* pour intimider le nouvel époux & l'obliger de fuir son père. Il reste cependant toute la nuit exposé à la pluye, à l'orage;

aussi *qu'alloit-il faire dans cette caverne?* Il revient au point du jour rejoindre son père. Ils partent : arrivés sur la montagne, *Abraham* veut être seul, *Alaciel* entraîne *Isaac* dans le jardin voluptueux d'*Eden*, où par mille enchantemens magiques, par la vue des objets les plus lascifs, il tâche de séduire le jeune homme ; mais *Abraham* le rappelle, & l'esprit impur reste confondu. *Isaac* retourne vers son père. *Alaciel* vole avertir *Sara* & *Rebecca* du danger qui menaçoit leur cher *Isaac* ; elles accourent & paroissent au moment où *Abraham* levoit le bras pour l'immoler ; elles suspendent ses coups, mais elles tombent évanouies. *Abraham* & *Isaac* profitent adroitement de ce moment pour consommer le sacrifice ; mais une voix d'enhaut vient de nouveau arrêter le bras d'*Abraham*, levé pour frapper son fils. L'Ange apparoît & dit à *Abraham* que Dieu est content de sa résignation. Le sacrificateur & la victime retournent alors rappeller à la vie *Sara* & *Rebecca*, qui, dès qu'elles entendirent l'heu-

reuse nouvelle de la délivrance d'*Isaac*, pensèrent une seconde fois expirer de joie.

Je vous ai fait remarquer en passant, Monsieur, les vices principaux du plan de ce prétendu Poëme. Je ne m'arrêterai point à vous détailler les autres; si vous lisez l'ouvrage, vous les appercevrez au premier coup-d'œil. Quant au style, on y retrouve quelquefois la naïveté & la simplicité du genre, mais jamais la correction & l'élégance, nécessaires à tout ouvrage. L'auteur n'est pas avare de comparaisons; mais, dans le grand nombre de celles qu'il emploie, à peine s'en trouve-t-il trois ou quatre qui soient exactes; les autres sont ou triviales ou ridicules. Le soleil & la lune, l'aurore & l'étoile du soir sont pour l'auteur une source intarissable de similitudes. Qel rapport trouveriez-vous, par exemple, Monsieur, entre *les réflexions d'un jeune & timide amant, & le feu souterrain, qui, faisant bouillonner l'eau d'un lac, l'empêche de jouir du calme & de*

*la sérénité des airs*. Croyez-vous encore que la tempête, suscitée par *Alaciel*, dont je vous ai parlé plus haut, pût faire *mugir le lac de Génésareth comme une armée de lions rugissans?* Pensez-vous aussi que *Sara*, *renfermée dans les coins les plus obscurs de sa maison*, faisant toujours le bien, contente des regards de l'Etre suprême & de ceux de son mari, ait quelque ressemblance avec *la lampe vénérable qui brûle nuit & jour devant l'autel du Dieu vivant*. La même, *Sara* dans *les dernières soirées de sa vie*, se sacrifiant sans cesse aux désirs d'*Abraham*, peut-elle être comparée *à un arbre antique, qui, dépouillé de son feuillage, brûle dans les foyers paternels, & réjouit encore par sa chaleur l'heureux mortel qu'il charmoit autrefois par la fraîcheur de son ombrage?* mais sur-tout quelle emphase de comparer le changement produit sur le visage d'*Abraham* par l'ordre qui lui est donné d'immoler son fils, de le comparer, dis-je, *à une terre féconde, qui, dans le sein de la paix & de la belle saison, étale, à l'aspect du Ciel, des villes superbes & des campagnes florissantes, &*

*qui, après les ravages de la guerre & de l'hiver, n'offre plus aux yeux que des monceaux de ruines, des débris fumans, des champs dévastés, semés de cadavres encore teints de sang.* Toutes ces comparaisons sont-elles autre chose qu'un galimathias inintelligible? On en trouvera cependant dans cet ouvrage un grand nombre, qui ne sont pas plus naturelles que celles que je viens de citer.

D'après les exemples nombreux d'incorrection que j'ai mis sous vos yeux, & que je pourrois multiplier, je pense que la crainte de l'auteur, qui *s'attend à peu de succès*, est très-fondée. Mais ce n'est point parce que le sujet est tiré de l'Ecriture sainte, que son Poëme sera dédaigné par la nation. Elle a favorablement accueilli la *Mort d'Abel*, & les *Muses Germaniques* n'ont point, quoi qu'en dise l'auteur, de privilège exclusif pour traiter ces sortes de sujets. Si, comme M. *Gessner*, l'auteur avoit sçu allier le respect dû aux divines Ecritures, avec la liberté des fictions poëtiques, répandre de l'intérêt dans son récit, écrire toujours avec cette simplicité

naïve & touchante qui doit caractériser les productions de ce genre, il auroit pu s'attendre à des succès aussi brillans que le Poëte Allemand.

*Lettre à Messieurs les Auteurs de l'Année Littéraire.*

PERMETTEZ-MOI, Messieurs, de vous remettre sous les yeux quelques détails littéraires que vous vous êtes dispensés d'éclaircir, dans le N°. 33 de vos Feuilles.

Lorsque vous avez rendu compte de l'*Almanach des Muses*, vous avez dit, en parlant de la petite pièce, intitulée: *le Vol décèlé à Madame la Comtesse de Beauharnois*, que c'est une imitation un peu forte des vers de *Boileau* sur *Homère*, dans lesquels *Apollon* se déclare l'auteur de l'*Iliade* & de l'*Odyssée*.

Je chantois, *Homère* écrivoit.

Quelques-uns de vos lecteurs pourroient croire, d'après cette remarque, que *Boileau* étoit l'auteur de cette ingénieuse pensée : mais vous vous rappellez qu'il l'a prise dans l'anthologie ;

& même que pour se préserver du reproche de plagiat, il fit imprimer le vers Grec à la tête de l'épigramme à laquelle il en avoit adapté la traduction, & qu'il y ajouta une version Latine de sa façon, avec une Note qui indiquoit le livre où il l'avoit trouvé.

Ἤειδον μὲν ἐγών· ἐχάρασσε δὲ θεῖος Ὅμηρος.
*Cantabam quidem ego : scribebat autem divus Homerus.*

Ce vers se trouve ainsi seul, & sans être amené par rien qui le précède.

Il faut, pour ce qui me reste à vous dire, Messieurs, que je copie ici l'épigramme de *Boileau.*

Quand, la dernière fois, dans le sacré vallon,
La troupe des neuf sœurs, par ordre d'*Apollon*,
Lut l'Iliade & l'Odyssée,
Chacune à les louer se montrant empressée,
Apprenez un secret qu'ignore l'Univers,
Leur dit alors le Dieu des vers.
Jadis avec *Homère*, aux rives du permesse,
Dans ce bois de lauriers, où seul il me suivoit,
Je les fis toutes deux; plein d'une douce ivresse
Je chantois, *Homère* écrivoit.

M. *Charpentier*, de l'Académie Françoise, avoit, avant *Boileau*, employé la même penſée, dans ces quatre vers :

Quand *Apollon* vit le volume
Qui, ſous le nom d'*Homère*, enchantoit l'Univers :
Je me ſouviens, dit-il, que j'ai dicté ces vers,
Et qu'*Homère* tenoit la plume.

*Broſſette* nous apprend que *Boileau*, en parlant de la pièce de M. *Charpenpentier*, la trouvoit conciſe, & aſſez bien tournée. » Mais, diſoit-il, le » *volume* eſt un mot fort bas, en cet » endroit, & je n'aime point ce mot » de palais : *tenoit la plume*. D'ailleurs, » ajoutoit-il, quel air M. *Charpentier* » donne-t-il à *Appollon*, qu'il ſuppoſe » liſant ces deux ouvrages dans ſon » cabinet, & ſe diſant à lui-même : » *c'eſt moi qui les ai dictés ?* Au lieu que » dans la mienne, *Appollon*, c'eſt-à-» dire, le *Génie* ſeul, eſt au milieu des » *Muſes*, à qui il déclare qu'elles ne » ſe trompent point dans l'admiration » qu'elles ont de ces deux grands » *chef-d'œuvres*, puiſque c'eſt lui qui

» les a composés dans une espèce d'en» thousiasme & d'yvresse, qui ne lui » permettoit pas d'écrire, & qu'*Homère* » les avoit recueillis. C'est donc le » mot d'*yvresse* qui sauve tout, & qui » fait voir pourquoi *Apollon* avoit » tant tardé à dire aux neuf Sœurs » qu'il étoit l'auteur de ces deux ou» vrages, se souvenant à peine de les » avoir faits ».

Ce que *Boileau* dit du fond de son Epigramme, en montre assez bien le mérite ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse souhaiter qu'il eût pris, pour les six premiers vers, un tour qui fût moins languissant.

Le grand *Rousseau* a fait usage de la même pensée, dans une pièce qu'il a intitulée : *Sonnet, imité d'une Epigramme de l'Anthologie.*

L'autre jour la cour du parnasse
Fit assembler tous ses bureaux,
Pour juger, au rapport d'*Horace*,
Du prix de certains vers nouveaux.

Après maint arrêt, toujours juste,
Contre mille ouvrages divers ;

Enfin le courtisan d'*Auguste*
Fit rapport de vos derniers vers.

Aussitôt le Dieu du permesse
Lui dit : je connois cette pièce ;
Je la fis en ce même endroit.

L'*Amour* avoit monté ma lyre ;
Sa mère écoutoit sans mot dire ;
Je chantois, *la Farre* écrivoit.

Je ne prendrai point sur moi de décider laquelle de ces deux pièces mérite la préférence. Je me contenterai de vous rappeller, Messieurs, le jugement que M. *de S. Marc* a porté de la dernière.

Ce Sçavant nous a donné une édition des œuvres de *Boileau*, peut-être un peu trop volumineuse, mais estimable à bien des égards. Il avoit une connoissance profonde des règles de la grammaire & de la versification Françoise. Il y étoit attaché jusqu'au fanatisme, & les observoit dans ses écrits, avec un tel scrupule, qu'il n'étoit rien qu'il ne leur sacrifiât.

Il avoit beaucoup vécu avec *Lamotte*

& s'étoit laissé aller, en faveur de cet écrivain, à une prévention aveugle, qu'il conserva jusqu'au tombeau. Il disoit & écrivoit que les ouvrages de *Lamotte* feroient les délices de la postérité ; & que ceux de *Rousseau* feroient bien-tôt oubliés.

C'est avec ces dispositions, que, dans une note sur la pièce de *Boileau*, il a parlé de celle de *Rousseau*. Il n'a pu cacher son humeur contre ce grand Poëte ; il lui reproche d'abord d'avoir pris plaisir à lutter contre ses maîtres ; mais il me semble que, quand on se présente avec tant d'avantages, on peut hardiment entrer dans l'arêne.

M. *de S. Marc* fait ensuite un crime à *Rousseau* d'avoir intitulé sa pièce, *Sonnet*. Il est vrai que ce sonnet n'est pas régulier, parceque les deux quatrains ne roulent pas sur deux rimes pareilles. Mais *Malherbe* a fait plusieurs ouvrages, dans lesquels il a négligé d'observer la loi qui prescrit la conformité de ces deux rimes ; & M. *de S. Marc*, qui nous a donné une édition de ce Poëte, ne trouve point

mauvais qu'il les ait décorés du nom de *Sonnet* ; il dit ſeulement que ce ſont des Sonnets irréguliers. On ſçait d'ailleurs que *Rouſſeau* ſçavoit, auſſi bien qu'un autre, obſerver les règles; il en a donné des preuves.

Voici une critique d'un autre genre ; » Dans l'épigramme de *Boileau*, dit » M. *de S. Marc*, *Homère* eſt ſeul avec » *Apollon*. Dans celle de M. *Rouſſeau*, » *Vénus* avoit été préſente à l'action, » qui cependant *étoit reſtée inconnue*. » Diſons le vrai ; *Vénus* n'écoute » *Apollon* que pour fournir un vers » qui rime avec *lyre* ». Eſt-ce donc pour la rime ſeulement que le Poëte a placé la *mère des Graces* dans un tableau où le Dieu des vers accompagne ſes chants avec une lyre montée par l'*Amour* ? Les talens ſuffiſent-ils, ſi les *Graces* ne les accompagnent ?

Aſſurément M. *de S. Marc* n'étoit pas, à beaucoup près, dépourvu de goût ; mais il fournit bien la preuve que la prévention dérobe bien des beautés & bien des traits de génie à

ceux dont elle a couvert les yeux de ſon voile.

M. le Comte *de Septm.....* n'a donc point fait un larcin à *Boileau* : il a travaillé ſur un fonds qui étoit commun, & ſur lequel nos plus grands maîtres n'ont pas dédaigné de s'exercer. Reſte à ſçavoir s'il eſt bien prudent de retoucher des matériaux qu'ils avoient mis en œuvre ; & ſi la tournure que le nouveau Poëte a priſe, garantit le lecteur de la ſatiété que peut lui cauſer la même penſée, tant de fois répétée.

Je ſuis, &c.

RICHER, *Avocat au Parlement.*

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE VII.

*Histoire de la décadence & de la chûte de l'Empire Romain, par M. Gibbon, ouvrage traduit de l'Anglois. Tome Ier, in-12 de plus de 600 pages. A Paris, chez les frères Debure, Libraires ; & Moutard, Libraire de la Reine, Quai des Augustins.*

La littérature Angloise, Monsieur, est tellement devenue à la mode aujourd'hui, qu'il ne paroît guères de bons livres à Londres, qu'ils ne soient presqu'aussitôt traduits dans notre Langue. Notre curiosité, ou plutôt notre impatience à cet égard est si avide de jouir, que souvent nous ne laissons pas même aux auteurs le temps d'achever & de perfectionner leurs ouvrages ; d'où il arrive que nous nuisons quelquefois à leur réputation,

en nous hâtant indiſcretement de les faire connoître. Je ne ſçais ſi M. *Gibbon* ne ſera point dans le cas de ſe plaindre d'avoir rencontré un de ces traducteurs empreſſés, qui ſongent plus à leur réputation, qu'à celle de l'auteur qu'ils traduiſent. Ce n'eſt pas que la verſion que je vous annonce, n'ait tout ce qu'il faut pour plaire, mais peut-elle couvrir les défauts qui doivent ſe rencontrer néceſſairement dans l'ouvrage Anglois, s'il eſt vrai que M. *Gibbon* parle ſincèrement, quand il dit qu'il l'a donné *avec trop de précipitation*, & qu'on le trouvera *à tous égards imparfait*? peut-être auſſi n'eſt-ce que le langage de la modeſtie, car l'approbation porte que ce livre a eu un ſuccès très-brillant en Angleterre. Le compte que je vais vous en rendre, Monſieur, pourra fixer l'idée que vous devez vous en former.

L'auteur, ayant à traiter une matière qui a déja exercé pluſieurs plumes ſçavantes, & à laquelle il n'a pu communiquer d'intérêt, qu'en la préſentant à ſes lecteurs ſous un point de vue nouveau, on devoit naturellement s'attendre qu'il expoſeroit ſon

plan particulier dans quelque préface ou discours préliminaire ; mais on ne trouve à la tête de son livre aucun éclaircissement à cet égard. Il se contente de prévenir ses lecteurs que les révolutions qu'a éprouvées l'Empire Romain, peuvent se diviser en trois périodes qu'il fixe, & dont il promet de donner la première partie, sans prendre aucun engagement pour les deux suivantes. Cette distribution de périodes peut bien nous marquer les limites dans lesquelles il a renfermé son travail, mais elle ne nous fait point connoître quelle en est le véritable objet. Son titre même ne présente rien de clair à cet égard ; il promet l'histoire de la décadence & de la ruine de l'Empire Romain : la chûte d'un Empire, étant un événement précis & déterminé, peut être *raconté*, & par conséquent faire le fonds d'une *histoire* ; ainsi par rapport à la chûte de l'Empire Romain, il suffiroit de raconter la prise de Constantinople par *Mahomet II*. Cette funeste révolution a été pour les Romains, ou du moins pour le peuple méprisable qui osoit se parer

de ce grand nom, ce qu'est pour un homme affoibli la dernière maladie, qui le conduit au tombeau. A l'égard de la *décadence*, nous ne voyons pas comment elle peut devenir la matière d'une *histoire* proprement dite. La décadence d'un Etat est un dépérissement insensible, qui s'opère à la longue & par degrés. On peut bien en indiquer les causes, comme a fait le célèbre Président *de Montesquieu*. Mais, non plus que lui, on ne doit point, ce me semble, l'appeller une Histoire. Cette tâche tient plutôt aux fonctions du Philosophe, qu'à celle de l'Historien.

M. *Gibbon* place le commencement de cette *décadence* dans le siècle des *Antonins*, c'est-à-dire, le second depuis l'établissement de l'Empire. C'est reprendre les choses de bien haut assurément, mais rien ne l'empêchoit de remonter jusques à *Auguste* lui-même. Le principal défaut de la constitution Romaine ne date-elle pas, en effet, du règne de ce Prince ? N'est-ce pas alors que la puissance militaire prit le dessus sur la puissance civile ? Il se forme à cette époque une Mo-

narchie d'une nouvelle espèce. Le fondateur n'oublie rien pour assurer son autorité, mais faute d'avoir établi des regles fondamentales touchant le droit d'hérédité, la plûpart de ses successeurs ne montent à sa place qu'après avoir versé des flots de sang ; le titre même d'Empereur, qui d'abord ne signifioit qu'un Général d'armée, sembloit avertir les soldats que c'étoit à eux à choisir leur maître : de-là la rivalité entre les différens Corps de troupes pour nommer un Souverain, & la fatale nécessité de décider par les armes des contestations qui étoient toujours au-dessus des loix. Ainsi puisque cet inconvénient, & , pour ainsi dire, ce vice d'organisation a attaqué l'empire dès son établissement, il falloit donc partir de ce point pour nous donner *l'histoire complette* de sa décadence. L'auteur rapporte les guerres civiles de *Sévère* avec *Albin* & *Niger* ; mais ces guerres ne sont pas d'une autre espèce que celles d'*Othon* avec *Vitellius* ; de *Vitellius* avec *Vespasien*. Les cruautés de *Caracalla*, les infamies d'*Heliogabale* n'ont pas plus contribué

à la ruine de l'Empire, que la tyrannie brutale de *Caligula*, & les débauches monstrueuses de *Néron*. Les vertus de *Marc-Aurèle*, de *Pertinax* & d'*Alexandre* ne me paroissent pas mieux liées à la ruine de la Monarchie Romaine, & le tableau qu'en trace l'auteur, quelqu'intéressant qu'il soit par lui-même, ne devoit pas naturellement faire partie d'un ouvrage, destiné à ne présenter que des revers, des désastres, & les causes qui les ont produits.

Au reste, la critique que je me suis permise du plan de M. *Gibbon*, ne m'empêche pas de rendre justice à ses talens. Ses réflexions sont justes, ses observations fines, ses vues profondes, sa marche libre & dégagée ; il se rend maître de la matière qu'il traite, il lui donne une forme qui est à lui, & d'un fonds qui paroît épuisé, il tire une infinité de choses neuves & piquantes. Il commence par faire connoître l'étendue & la force militaire de l'Empire Romain dans le siècle des *Antonins*. *Auguste* avoit abandonné le projet ambitieux de subjuguer l'Univers, & s'étoit contenté de conserver

les conquêtes, faites du temps de la République, & qui étoient le fruit *de la profonde sagesse du Sénat, de l'émulation active des Consuls, & de l'enthousiasme militaire du peuple*. Le desir de se faire un nom porta *Trajan* à s'éloigner de ces maximes. » Tant que le » genre humain continuera de mettre » ses destructeurs au premier rang, » & d'accorder à ses bienfaiteurs un » moindre tribut d'éloges, la soif de » la gloire militaire sera toujours le » défaut des caractères les plus élevés. » Les louanges d'*Alexandre*, chantées » par les Poëtes & les Historiens les » plus célèbres, avoient allumé dans » l'ame de *Trajan* une émulation dan» gereuse. » Il ajouta à l'Empire de nouvelles Provinces, qui furent rendues par son successeur. *Adrien* reprit le systême d'*Auguste*, ou par foiblesse, ou par jalousie. M. *Gibbon* prétend que ce qui rendoit invincibles les armées de la République, étoit le patriotisme, & que ce principe étant détruit sous les Empereurs, on y substitua la Religion & l'honneur. Ces sortes d'observations frappent d'abord,

parce qu'elles font tranchantes ; mais l'auteur prouveroit-il bien que fous les Confuls, la Religion & l'honneur étoient des motifs impuiffans pour animer le foldat, & qu'après *Augufte*, la vertu de patriotifme fut entièrement éteinte ?

L'Hiftorien entre dans un détail fort curieux fur les troupes Romaines, fur leurs armes, leur campement, leur marche, leur divifion en Infanterie, Cavalerie ; Troupes de terre & de mer, la diftribution des légions dans les différentes contrées de l'Empire &c., & il conclut que la fomme de toutes ces forces n'excédoit pas 450,000 hommes. Quelque formidable, ajoute-t-il, que paroiffe cette puiffance, le dernier fiècle a vu avec étonnement des forces femblables, entretenues par un Monarque, dont les Etats étoient renfermés dans une feule Province de l'Empire Romain. On apprend quel eft ce Monarque, par une Note où l'on dit : *il ne faut cependant pas oublier que la France fe reffent encore de cet effort extraordinaire.* Si la remarque eft jufte, il faut en conclure, que ce qui flatte le plus un Souverain &

donne à l'étranger une plus haute idée de sa puissance, n'est pas toujours ce qui fait le bonheur de ses Sujets. L'auteur passe ensuite à l'union & à la prospérité de l'Empire, sous les *Antonins*. Sur l'article de la Religion, l'auteur, né Protestant, s'exprime d'une manière que nous sommes très-éloignés d'approuver. Le traducteur prétend que la fidélité qu'il devoit à son original, ne lui a pas permis d'altérer le texte; que d'ailleurs la crainte de renverser son systême, en y changeant quelque chose, lui a fait traduire littéralement *même les passages où l'on pourroit reprocher à l'auteur de s'être exprimé avec trop de liberté.* Le traducteur, en conservant la sagesse & la modération convenables, ne pouvoit-il pas au moins mettre un correctif aux endroits qui en avoient besoin, afin d'écarter de ses lecteurs des traits, qui pour être, comme il le dit, *faciles à repousser*, ne laissent pas quelquefois de faire des blessures dangereuses.

Quoique cet ouvrage paroisse consacré à la politique, on y trouve des

discussions relatives à la littérature, ou plutôt la littérature elle-même y est rapportée à la politique ; on y voit que les Romains tâchoient d'introduire leurs mœurs, leurs loix, leur langue même dans tous les lieux où ils pouvoient pénétrer. Ils en vinrent à bout dans l'occident, mais l'orient se montra moins docile à l'égard du langage ; & il se fit dans l'Empire une espèce de partage, » au moyen duquel » le Grec & le Latin exercèrent en » même temps une Jurisdiction sé» parée, l'un comme l'idiôme natu» rel des Sciences, l'autre, comme le » dialecte légal de toutes les transac» tions publiques. Ces deux Langues » étoient également connues de ceux » qui, livrés aux affaires, cultivoient » les Muses ; & parmi les Romains » qui avoient reçu de l'éducation, il » n'y en avoit aucun qui ne possédât » au même degré la Langue Grecque » & celle des Latins. »

Les esclaves étoient en si grand nombre, que, de peur qu'ils ne s'en apperçussent eux-mêmes, on n'osa leur donner un habit qui les distin-

guât du reste des citoyens. Plusieurs Romains en possédoient jusqu'à dix & vingt mille. » Presque tous les Arts » libéraux & méchaniques étoient » exercés dans la maison des Sé» nateurs opulens : les bras, em» ployés aux objets de luxe & de » sensualité, étoient multipliés à un » point qui surpasse de beaucoup » notre magnificence moderne. Le » marchand ou le fabriquant trouvoit » plus d'avantage à acheter ses ou» vriers qu'à les louer. Dans les cam» pagnes, les esclaves étoient em» ployés comme les instrumens les » moins chers & les plus utiles de l'a» griculture. » L'auteur conclut d'un dénombrement, fait par l'Empereur *Claude*, que le nombre des citoyens Romains montoit à vingt millions, qu'il y avoit à peu-près deux fois autant de Provinciaux, & il croit que les esclaves étoient au moins égaux en nombre aux personnes libres. Le résultat de ce calcul seroit donc d'environ cent-vingt millions d'ames, *population qui excède peut-être celle de*

*l'Europe moderne* *, *& qui forme la société la plus nombreuse que l'on ait jamais vue réunie sous un seul Gouvernement.*

Je ne suivrai point M. *Gibbon* dans tout ce qu'il rapporte de curieux sur les monumens des Romains, les grandes routes, les postes, la navigation, le commerce ; j'observerai seulement que nous leur devons la plupart des fruits qui croissent dans nos jardins : la pêche, la cerise, l'abricot, le citron, l'orange sont les productions les plus précieuses qu'ils ayent rapportées des pays qu'ils subjuguèrent, puisqu'elles sont encore les délices de plusieurs des peuples, jadis soumis à leur empire. La conquête de l'Asie a procuré à nos contrées jusqu'à ces gazons artificiels, qui couvrent nos prairies, la luzerne, par exemple, qui tire son nom latin & son origine de la Médie.

M. *Gibbon* prétend qu'*une longue paix & un gouvernement uniforme*, in-

* D'après la supputation de M. *de Voltaire*, dans son Histoire Générale, il n'y a en Europe que 105 ou 107 millions d'hommes.

troduisirent un poison lent & secret dans toutes les parties de l'Empire, que le feu du génie disparut, & que les ames perdirent cette force, cette énergie, si capables de produire les grandes choses. Il seroit triste pour l'humanité que des causes si salutaires produisissent des effets aussi funestes; & l'on doit désirer qu'une pareille thèse ne puisse jamais être prouvée, comme, en effet, il m'a paru qu'elle ne l'étoit point dans le nouvel ouvrage Anglois.

Vous y trouverez, Monsieur, sur le gouvernement monarchique, des principes qui ne vous paroîtront pas plus sûrs que ceux qui concernent la Religion. Pour opposer une barrière à l'ambition des Princes, M. *Gibbon* veut *une noblesse belliqueuse & des Communes inflexibles, attachées à leur propriété, prêtes à la défendre les armes à la main, & réunies dans des assemblées regulières*. On reconnoît ici le langage & les maximes d'un Anglois, qui ne connoît point de plus belle constitution que celle de son pays. Nous ne lui disputerons point ses

opinions à cet égard. L'auteur nous paroît avoir bien défini le gouvernement impérial, établi par *Auguste*, en disant que c'étoit *une Monarchie absolue, revêtue de toute la forme d'une République*. Il n'a pas moins réussi à peindre *Auguste*, relativement à la politique. Quoique ce tableau ait déja été tracé par d'habiles mains, vous serez bien aise, sans doute, de voir la manière de M. *Gibbon*. » Les égards respectueux d'*Auguste* pour une constitution libre, qu'il avoit lui-même » renversée, ne peuvent être expliquées que par une connoissance approfondie du caractère de ce tyran » subtil. Une tête froide, un cœur » insensible, une ame timide, lui » firent prendre, à l'âge de dix-neuf » ans, le masque de l'hypocrisie qu'il » ne quitta jamais. Il signa de la même » main, & probablement dans le » même esprit, la mort de *Cicéron* & » le pardon de *Cinna*. Ses vertus, ses » vices même étoient artificiels ; son » intérêt seul le rendit d'abord l'ennemi de la République Romaine ; il » le porta dans la suite à en être le

» père. Lorsque ce Prince éleva le » systême ingénieux de l'administration impériale, ses allarmes lui dictèrent la modération qu'il affectoit; » il cherchoit à en imposer au peuple, » en lui présentant une ombre de » liberté, & à tromper les armées » par une image de gouvernement » civil ».

L'auteur passe rapidement sur les successeurs d'*Auguste* jusqu'aux *Antonins*, qu'il fait connoître un peu plus en détail. » Quel spectacle magnifique, » s'écrie-t-il, que cet état heureux & » florissant dont *la nature* a joui depuis » la mort de *Domitien* jusqu'à l'avénement de *Commode*! ce seroit en » vain que l'on chercheroit une autre » période semblable, dans les annales » du monde ».

Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent ne sont que des préliminaires, après lesquels l'auteur commence proprement son histoire. Elle comprend l'élévation des différens Princes à l'Empire jusqu'à *Philippe*, leur caractère, leur mort; on raconte celles de leurs actions qui ont rapport au plan

de l'auteur. Imaginez, Monſieur, un grand théâtre, ſans ceſſe occupé par des ſcènes intéreſſantes, quoique ſouvent atroces: voilà ce que M. *Gibbon* nous préſente. Sa manière eſt pleine de chaleur, & il attachera infailliblement ſes lecteurs, parce qu'il juge toujours les Empereurs dont il parle, avec autant de juſtice que de ſévérité.
» *Alexandre* connut bientôt les avan-
» tages de la vertu, le plaiſir de l'inſ-
» truction, & la néceſſité du travail.
» Une douceur & une modération na-
» turelles le mirent à l'abri des aſſauts
» dangereux des paſſions, & des at-
» traits ſéducteurs du vice ; il conſa-
» croit les premiers momens du jour
» à des devoirs de piété ; mais per-
» ſuadé que les ſervices rendus à ſes
» ſemblables ſont le culte le plus pur
» aux yeux de l'Etre ſuprême, il
» paſſoit la plus grande partie de la
» matinée dans ſon Conſeil. Il ne dé-
» daignoit pas le commerce des Muſes.
» Les ouvrages de *Virgile* & d'*Horace*,
» la République de *Platon*, & les
» écrits de l'Orateur Romain, for-
» moient ſon goût, éclairoient ſon

» esprit, & lui donnoient les idées les plus sublimes de l'homme & du gouvernement. Les exercices du corps succédoient à ceux de l'ame ; le Prince avoit peu d'égaux dans la gymnastique. Après le bain & un léger dîner, il se livroit avec une nouvelle ardeur aux affaires du jour, & jusqu'au souper, il travailloit avec ses Secrétaires, & répondoit à cette foule de lettres, de mémoires, de placets, qui devoient être nécessairement adressés au Maître du monde. La frugalité & la simplicité régnoient à sa table, dont étoient bannies ces danses, ces spectacles, & même ces combats de Gladiateurs, que l'on voyoit si souvent dans les maisons des riches citoyens. Simple & modeste dans ses habillemens, *Alexandre* avoit des manières douces & polies. Tous ses sujets pouvoient entrer dans son palais à de certaines heures de la journée ; mais on entendoit en même-temps la voix d'un hérault, qui prononçoit, comme dans les mystères d'*Eleusis*, cet avis salutaire : que personne ne pé-

» nètre dans l'enceinte de ces murs
» sacrés, à moins qu'il n'ait une con-
» science pure, & une ame sans
» tache ».

Je résiste avec peine, Monsieur, à l'envie que j'aurois de citer un plus grand nombre d'autres endroits qui contiennent des leçons ou des exemples aussi utiles à ceux qui sont chargés du gouvernement. À la fin du volume, l'auteur, parvenu au règne de *Philippe*, jette un coup d'œil sur les dix siècles pendant lesquels Rome avoit déja existé. Dans les quatre premiers, elle avoit acquis les vertus de la guerre & du gouvernement; dans le cours des trois suivans, elle avoit étendu son empire sur d'immenses contrées en Europe, en Asie, en Afrique. Pendant les trois cent dernières années, sous le voile d'une prospérité apparente, *la décadence attaqua* les principes de sa constitution. En voici la principale cause selon M. *Gibbon* :
» Les trente-cinq tribus du peuple
» Romain, composées de guerriers,
» de Magistrats, de Législateurs,
» avoient entièrement disparu dans

» la masse commune du genre humain.
» Elles étoient confondues avec des
» millions d'esclaves, habitans des pro-
» vinces, & qui avoient reçu le nom
» de Romain, sans adopter le génie
» de cette nation si célèbre ». Joignez à
cette principale cause une longue suite
de vexations, qui avoient découragé
l'industrie du peuple, l'ambition ou la
foiblesse des Empereurs, qui avoit cor-
rompu ou laissé relâcher la discipline mi-
litaire, & il ne sera pas difficile de rendre
raison du dépérissement de l'Empire.

Les morceaux que j'ai cités jusqu'ici,
en vous faisant connoître, Monsieur,
l'ouvrage de M. *Gibbon*, ont pu vous
mettre à portée de juger aussi du mé-
rite de son traducteur. Vous aurez,
sans doute, reconnu, dans ce dernier,
un style pur & élégant, de l'aisance &
de la noblesse. J'ai parcouru une grande
partie de l'original, & j'ose assurer
que l'historien Anglois n'aura point à
se plaindre d'avoir rien perdu, ni
pour la justesse des pensées, ni pour le
brillant de l'expression. Le talent du
traducteur paroîtra peut-être encore
plus singulier, quand on sçaura qu'il

n'a pas encore vingt ans, & qu'il travaille avec la plus grande facilité. L'ouvrage Anglois porte l'année 1776 pour date de son impression à Londres, & l'approbation de la traduction est du 4 Octobre de la même année ; ensorte qu'à peine l'interprète paroît-il avoir eu le temps de lire ce qu'il a rendu avec tant de succès. Nous allons cependant nous permettre quelques critiques qui ne prouveront que l'attention particulière que nous avons donnée à son ouvrage.

Les chapitres de la nouvelle histoire débutent ordinairement par des réflexions qui ont une certaine pompe; c'est, ou un caractère fortement dessiné, ou une dissertation importante. Je lis ces mots au commencement du quatrième. » *Marc-Aurèle*, élevé » dans l'école du Portique, *n'y avoit* » *pas puisé toute l'austérité* des Stoï» ciens. Une douceur naturelle, qui » rendoit cet aimable Prince *si cher à* » *ses peuples*, étoit, *peut-être*, le seul » défaut de son caractère. Doué de » *qualités* excellentes, *il ne pouvoit*

» *imaginer* qu'il se trompât, en se livrant aux mouvemens de son cœur. » Il étoit *sans cesse entouré* de ces hommes dangereux, *dont tout le mérite* » *consiste* à déguiser leurs passions, & » à étudier celles de leur Souverain, » & qui, paroissant devant lui revêtus » du manteau de la Philosophie, obte» noient des honneurs & des richesses, » en affectant de les mépriser ». Le traducteur, qui est communément exact, nous paroît ici avoir chargé son original, & même l'avoir un peu altéré. Le début a quelque chose de louche, parce qu'on a coupé sans nécessité la première phrase. Voici le texte : *The mildness of Marcus, which the rigid discipline of the Stoics was unable to eradicate, formed, at the same time, the most amiable, and the only defective part of his caracter.* C'est-à-dire ; » La douceur de *Marc-Aurèle*, » que la discipline sévère du Portique » ne fut pas capable d'arracher de son » cœur, fut tout à la fois la plus ai» mable qualité de ce Prince, & le » seul défaut de son caractère ». La seconde phrase nous paroît encore

plus gênée ; il n'y est pas question de *qualités* excellentes, en général, mais d'un jugement, ou plutôt, d'un esprit excellent, mis en opposition avec son cœur. *His excellent understanding was often deceived by the unsuspecting goodness of his heart.* C'est-à-dire » Son » esprit naturellement juste & solide, » fut souvent la dupe de son cœur, » trop bon pour former des soup- » çons ». *Marc-Aurèle* n'étoit pas *sans cesse entouré* de ces hommes dangereux qui, &c. Le texte dit simplement que ces hommes artificieux qui étudient les passions des Souverains, & qui déguisent les leurs, approchèrent de sa personne en se couvrant du masque de la Philosophie, & obtinrent, &c. *Artful men approached his person in the disguise of Philosophic sanctity.*

Dans un autre endroit, le traducteur dit : » La robe d'un Pontife cachoit » souvent un Athée ». Une robe ne *cache* point un homme, elle le *couvre* sans le *cacher*. Au reste, le texte Anglois n'est pas plus exact : *They concealed the sentiments of an atheist under the Sacerdotal robes.* A la dernière page du

livre, on trouve ces mots : » La dif-
» cipline militaire, qui, feule, après
» l'extinction de toute *autre* vertu,
» *auroit été capable* de foutenir l'Em-
» pire ». Nous croyons qu'ici le fens
eft changé par le traducteur. Il y a
dans le texte : *The difcipline of the legions, which alone; after the extinction of every other vertues, had popped the greatneff of the ftate.* C'eft-à-dire ; la difcipline militaire, qui, feule, après l'extinction de toute autre vertu, *avoit* fouteenu la grandeur de l'Empire. Il eft évident que *had popped* n'eft point un conditionel, mais un affirmatif : De plus, c'eft le fyftême de l'auteur, qui penfe que réellement les vertus avoient difparu avec la République. Dans la même page, je lis : » la force
» des frontières, qui avoit toujours
» confifté dans les armes plutôt que
» dans les fortifications, *s'écrouloit*
» infenfiblement ». Une force qui *s'écroule* eft une fort mauvaife méta-
» phore. L'expreffion Angloife, *the ftrength was infenfibly undermined* eft un peu moins irrégulière.

Vous verrez avec plaifir, Monfieur, la manière avantageufe dont M. *Gib-*

*bon* parle, dans ſon ouvrage, de pluſieurs écrivains François, & en particulier de M. *le Beau*, qui a raſſemblé dans une ſuite de Mémoires très-curieux, tout ce qui regarde la légion Romaine. Louer des Etrangers qui ont du mérite, n'eſt après tout, qu'un acte de juſtice; mais la jalouſie littéraire eſt aujourd'hui devenue ſi commune, qu'on doit toujours ſçavoir gré aux écrivains qui ſe montrent ſupérieurs à cette vile paſſion. L'auteur a joint à ſon ouvrage un grand nombre de Notes: j'ai été ſurpris qu'en citant des vers de M. l'Abbé *de Lille*, il ait dit *notre Langue*. Eſt-ce que M. *Gibbon* regarderoit la Langue Françoiſe comme la ſienne? Il pourroit en avoir le droit, s'il eſt vrai, comme on l'aſſure, qu'il a publié en François un livre parfaitement bien écrit: nous ne connoiſſons point cet ouvrage, intitulé *Eſſai ſur l'étude de la littérature*; mais nous croyons qu'il eſt honorable pour notre Langue d'être cultivée par un Etranger qui écrit dans la ſienne, de manière à mériter le ſuffrage de tous ſes compatriotes.

Je ſuis, &c.

# LETTRE VIII.

*Histoire véritable des temps fabuleux. Première partie, qui contient les temps fabuleux de l'Histoire d'Egypte, dévoilés par l'Histoire Sainte ; par M. l'Abbé Guérin du Rocher, 3 vol. in-8°. d'environ 600 pages. A Paris, chez Charles-Pierre Berton, Libraire, rue Saint-Victor, vis-à-vis le Séminaire Saint-Nicolas, au Soleil levant.*

S'il est quelquefois permis, Monsieur, d'augurer des destinées futures d'un ouvrage, au moment où il sort de dessous la presse, je ne crains pas d'annoncer que celui dont je vais vous entretenir, doit essuyer les plus vives contradictions : il est, en effet, de nature à diviser tous les sçavans de l'Europe. Vous n'ignorez pas que l'Histoire de l'Egypte, ses antiquités, ses monumens, ses merveilles, son immense population, & les conquêtes plus

étonnantes encore de quelques-uns de ses Rois, ont exercé la sagacité de tous les Héros de l'érudition. Les récits d'*Hérodote* & les fragmens de cette ancienne Histoire, qui nous ont été transmis par *Eratosthène* & *Manéthon*, ont donné lieu à une foule de conjectures, transformées bientôt en autant de systêmes, établis & soutenus dans une infinité de volumes. M. l'Abbé *Guérin* vient enfin, & annonce à la République des Lettres que tous ces Sçavans se sont trompés, & qu'ils n'ont pu bâtir que des hypothèses frivoles, en leur donnant pour base les traditions Egyptiennes, dont ils ont méconnu la véritable source. Il nous apprend, en un mot, que l'Histoire de cet ancien peuple n'est qu'un extrait altéré de la partie de l'Histoire Sainte, qui regarde l'Egypte. Il prétend que les Prêtres Egyptiens ayant eu connoissance des livres Hébreux, & que s'étant apperçus qu'ils contenoient des détails sur leur patrie qu'ils ne retrouvoient point ailleurs, ils s'en sont servi pour se fabriquer des Annales; mais que n'entendant la langue de ces livres qu'imparfaitement, ils

ont commis, en les interprêtant, une infinité de bévues, qui ont donné lieu à toutes leurs fables. L'auteur, en indiquant les mots Hébreux qui ont occasionné ces méprises, rétablit les faits dans leur intégrité primitive, & retrouve, dans tout le cours de ces Annales, la trace de l'Historien sacré. La découverte de M. l'Abbé *Guérin* ne porte pas sur quelques rapports vagues & isolés, sur quelques traits de ressemblance détachés, mais sur toute la suite de l'Histoire de l'Egypte, rapprochée de celle des Hébreux : » C'est, » dit-il, sur le rapport constant & » suivi des traits de part & d'autre, » & sur leur ressemblance si sensible & » si marquée (aux altérations près » d'où sont nées les fables) qu'on ne » peut la regarder comme fortuite, » par la même raison qu'on ne regar» dera jamais comme telle, la ressem» blance bien marquée de deux mor» ceaux considérables d'histoire, d'é» loquence ou de Poësie. »

L'auteur commence par les siècles fabuleux des Egyptiens, depuis *Ménès*, leur premier Roi, jusqu'au temps où

l'Egypte, soumise aux Perses, devint une province de leur Empire, & il prouve, par un rapprochement soutenu de toute la suite des règnes, & des faits particuliers de chaque règne, que cette Histoire répond exactement à l'Histoire Sainte, depuis *Noé*, jusqu'à la fin de la captivité des Juifs à Babylone.
» On verra, ajoute-t-il, que ce n'est » même qu'un extrait suivi, quoique » défiguré, de ce que l'Ecriture elle-» même nous apprend de l'Egypte » dans cet intervalle; en un mot, » que tout ce qu'*Hérodote*, *Manéthon*, » *Eratosthène*, & *Diodore* de Sicile nous » racontent de l'Egypte jusqu'à cette » époque, n'est qu'une traduction, à » la vérité, pleine d'erreurs & de » fautes grossières, que les Egyptiens » s'étoient faite ou procurée des en-» droits de l'Ecriture qui les regar-» dent. »

Dans l'impatience où je suis, Monsieur, de vous fournir les preuves de l'étonnante assertion de M. l'Abbé *Guérin*, je ne m'arrêterai pas à son *Discours préliminaire*, qui contient d'excellentes observations. Je vais choisir & vous mettre sous les yeux quelques

uns de ses rapprochemens historiques, que je serai néanmoins forcé d'abréger; ce n'est que dans l'ouvrage même qu'on peut les lire avec tous leurs développemens.

*Ménès*, au rapport de tous les Historiens, est le premier Roi qui ait tenu le sceptre de l'Egypte : il fut, selon les Egyptiens, *le premier homme qui régna sur eux.* M. l'Abbé *Guérin* retrouve ce Prince dans *Noé*, dont le nom en Hébreu s'écrit *nê*, & signifie *repos :* il a pour dérivé *minée*, qui signifie la même chose, & d'où s'est formé le nom de *Ménès*. *Noë*, père commun de tous les peuples, est, dans l'Ecriture, le premier homme qui règne, en quelque sorte, après le déluge, puisqu'il se trouve le chef de tout le genre humain, réduit à sa famille.

Passons aux autres traits particuliers de ressemblance. *Hérodote* dit que, du temps de *Ménès*, toute l'Egypte n'étoit qu'un marais, à l'exception du seul canton de *Thèbes ;* c'est-à-dire, qu'elle étoit entièrement inondée, submergée, couverte d'eau, & qu'il

n'y avoit d'exception que pour *Thèbes* & ses dépendances.

Du temps de *Noé*, la terre fut également inondée & submergée par le déluge, & il n'y eût que l'Arche, appellée en Hébreux *Thbe*, ou, comme on prononce, *Thébah*, qui fut exceptée de la submersion. Les *Thébains*, suivant *Diodore*, se donnoient pour les plus anciens des hommes. Cette prétention des habitans de *Thèbes* est une nouvelle preuve que, sur la ressemblance des noms, ils avoient pris pour leur ville de *Thèbes* ce qui convient à la *Thbe*, ou Arche de *Noé*, laquelle porta, en effet, dans son sein les pères de tous les hommes, & par conséquent les plus anciens, au moins à dater du déluge, qui fut une espèce de renouvellement du genre humain.

Les Egyptiens, suivant le même auteur, prétendoient encore que les premiers animaux s'étoient formés dans leur pays, & la preuve qu'ils en rapportoient étoit prise des environs de *Thèbes*. » On y voyoit encore » disoient-ils, se former en certains » temps, de si gros rats & en si grande » quantité, que ceux qui les voyoient

» en étoient étonnés, &c. Il est clair que cette fable est un extrait altéré de l'Ecriture, qui rapporte que tous les animaux sortirent de la *Thbe* ou de l'Arche. Les Egyptiens auront encore pris *Thbe* pour leur canton de *Thèbes*.

Les Egyptiens font eux-mêmes mention d'un immense navire, construit à *Thèbes*, & qui avoit à peu-près les mêmes dimensions que l'Arche de *Noé*. » On construisit, dit *Diodore* » de Sicile, un grand navire de bois » de cèdre, de deux cents quatre» vingt coudées de long, doré en de» hors & argenté en-dedans, & qui » fut consacré au Dieu le plus honoré » à *Thèbes*. » La *Thbe*, ou l'Arche de *Noé*, avoit trois cents coudées en longueur, mesure bien rapprochée de celle du navire Egyptien. Celui-ci, suivant *Diodore*, étoit de bois de cèdre ; l'Arche, suivant le texte Hébreu, étoit de bois de *gopher*, espèce de cèdre. Le navire étoit encore doré en-dehors, & argenté en-dedans. L'Arche fut aussi, selon l'Ecriture, enduite en-dedans & en-dehors : ce n'étoit, à la vérité, que de poix &

de bitume; mais comme les Egyptiens ne montroient pas leur navire à *Diodore*, il leur étoit permis de l'embellir dans leurs récits. *Hérodote* ajoute que » *deux* colombes s'étoient envolées » de la ville de *Thèbes* en différentes » contrées. » Il est aisé de reconnoître la colombe que *Noé*, à *deux* différentes reprises, fit envoler de sa *Thba*, ou de son Arche, pour s'assurer, avant d'en sortir lui-même, si la terre étoit desséchée.

L'Histoire Egyptienne rapporte encore : 1°. que *Ménès* apprit le premier au peuple à offrir des sacrifices aux Dieux. On sçait que *Noé* donna cet exemple à ses fils, en élevant un Autel & en sacrifiant au Seigneur, au sortir de l'Arche.

2°. Que *Ménès* fut le premier législateur des Egyptiens. *Noé* reçut du Seigneur, après le déluge, un certain nombre de préceptes, qu'il laissa à ses enfans, & qui sont connus sous le titre de *préceptes des Noachides*.

3°. Que *Ménès* fut le premier qui introduisit le luxe de la table. *Noé* fut le premier qui connut l'usage des viandes & du vin.

4°. Que *Ménès* fut souillé par un *hippopotame*. L'*hippopotame*, suivant *Plutarque*, étoit chez les Egyptiens, le symbole de l'impudence. Il désignoit en particulier, suivant *Horus*, un fils ingrat & dénaturé qui outrage son père, & donne atteinte à son honneur. » Il est aisé de voir, dit M. » l'Abbé *Guérin*, quel est le fils » impudent que les Egyptiens dési» gnoient par l'*hippopotame* qui avoit » souillé *Ménès*. C'est *Cham*, fils de » *Noé*, qui l'ayant trouvé découvert » dans sa tente, ne rougit point de » vouloir l'exposer à la risée de ses » frères. »

*Diodore* compte cinquante-deux successeurs de *Ménès* jusqu'à *Busiris*. M. l'Abbé *Guérin* fait voir que ces cinquante-deux Rois ne sont que les trois fils de *Noé*, & que ce nombre *cinquante-deux* est pris de l'interprétation fautive des noms mêmes de *Cham*, *Sem* & *Japhet*, en Hébreux, *ém*, *xm*, *iphth*. Or *ém xm* ressemble fort au mot *éxim*, qui signifie *cinquante*; & *iphth* se rapproche du mot *phth*, qui signifie fragment, division; les

Egyptiens l'auront entendu d'une division en *deux*, &, en conséquence auront pris *Cham*, *Sem* & *Japhet*, fils de *Noé*, pour cinquante-deux descendans de *Ménès*. *Manéthon* réduit à sept les descendans du premier Roi d'Egypte, & dans la liste qu'il donne de ces Souverains, on reconnoît encore la trace des noms des fils de *Noé*. L'avant-dernier de ces Rois est *Sememphis*, nom qui renferme celui de *Sem*; & le dernier est *Biénachès*, nom formé des deux mots *bni né*, ou, comme on prononce, *bené-noach*, qui signifient *fils de Noé*.

Vous conviendrez, Monsieur, que ces rapprochemens de toute l'histoire de *Ménès* & de *Noé* sont très-frappans. L'auteur suit la même marche pour tous les autres Souverains de l'Egypte, qu'il rapproche de quelque personnage connu de l'Ecriture, & entre lesquels il découvre les mêmes rapports d'identité. *Abraham*, par exemple, qui fit un voyage en Egypte, s'y retrouve sous le nom du Roi *Binothris*, qui, en Hébreu, est *Bn Thrḥ*, ou, comme on prononce, *Ben Therah*, c'est-à-dire, *fils de Tharé*. On sçait que

*Tharé* fut père d'*Abraham*. Les Egyptiens rapportent que » sous ce règne, » il fut décidé que les femmes auroient » les honneurs de la royauté. » C'est une allusion à ce que Dieu, dans l'Ecriture, dit à *Abraham* : *vous n'appellerez plus votre épouse Saraï, mais Sara*. Or, *Sara* signifie *Reine* ou *Princesse*, & il n'en a pas fallu davantage aux Egyptiens, pour trouver les droits de la royauté, établis en faveur des femmes, sous le Roi *Binothris*.

Jusqu'ici, Monsieur, vous avez regardé le grand *Sésostris* comme un Roi puissant, un conquérant fameux, un destructeur des Nations, qui a fait retentir tout l'Orient du bruit de ses victoires; nos Philosophes, nos Poëtes, nos Orateurs citent ses exploits comme ceux d'*Alexandre* & de *Charles XII*. Eh! bien, Monsieur, ce *Sesostris*, selon M. l'Abbé *Guérin*, n'est que *Jacob*, un simple père de famille, qui passa presque toute sa vie à faire paître des troupeaux. » Je n'aurois ja» mais pensé, dit-il, à avancer un pa» radoxe si étrange aux yeux des sça» vans, si toute la suite de l'Histoire

» d'Egypte, & tous les traits de *Sé-*
» *sostris*, en particulier, rapprochés
» de ceux de *Jacob*, ne m'y avoient
» amené comme malgré moi. Peut-
» être, après avoir envisagé toute la
» suite des faits, sera-t-on aussi étonné
» d'avoir été si long-temps sans recon-
» noître l'identité de *Sésostris* & de
» *Jacob*, qu'on est d'abord surpris de
» l'entendre proposer. » Cet article est
un des plus étendus & des plus déve-
loppés de tout l'ouvrage. Je me borne
à en détacher quelques traits; mais
on sent assez, sans que j'en prévienne,
que leur réunion seule peut mettre
dans tout leur jour les preuves de
l'auteur, sur la ressemblance de ces
deux personnages. . .

D'abord le nom même de *Sésostris*, comme *Diodore* l'appelle, indique *Jacob* & ses enfans. *Sos* dans la langue vulgaire des Egyptiens, signifioit *Pasteur*, au singulier & au pluriel. *Se* étoit un article en Egyptien. Ainsi *se sos* signifioit également *le Pasteur* & *les Pasteurs*. Le nom de *Sésoosis* fut donné à *Jacob* & à ses enfans, établis en Egypte, parce qu'ils étoient Pasteurs de profession, & le Roi, auquel

ils le déclarèrent, leur donna *Ramessès*, dans la terre de *Gosen* ou *Gessen*, le canton de l'Egypte le plus propre à nourrir des troupeaux. Aussi la Dynastie, où se trouve *Sésostris*, commence-t-elle, selon *Manéthon*, par le Roi *Geson Gosès*, nom altéré, & formé des mots *se sos Gosen*, *les Pasteurs de Gosen*. Mais laissons les étymologies pour passer au rapport des faits qui établissent l'identité de *Jacob* & de *Sésostris*.

*Sésostris* fut élevé avec les enfans, nés le même jour que lui. — *Jacob* naquit en même temps qu'*Esaü*, son frère, & fut élevé avec lui. Le nom d'*Esaü*, en Hébreu *âxu*, ressemble au mot *âux*, qui signifie *assembler*, *réunir*, lequel a pour dérivé *âx*, qui signifie *assemblage*, *réunion*. Les Egyptiens auront pris *Esaü*, né & élevé avec *Jacob*, pour une multitude d'enfans, nés le même jour que leur *Sésostris*, & élevés avec lui.

*Sésostris* fut animé par une femme à ses grandes entreprises. — *Jacob* fut encouragé par *Rébecca* à enlever les droits d'aînesse.

*Sésostris* alla d'abord en Ethiopie.

—*Jacob* se rendit d'abord à Haran. L'un & l'autre de ces deux endroits signifient *brûlant*.

*Sésostris* exigea des Ethiopiens des tributs d'ébène.—*Jacob*, en chemin, prit des pierres pour lui servir de chevet. Le mot Hébreu *abnin*, *pierre*, ressemble au mot *ebnim*, qui se prononce *abnim*, & qui veut dire ébène.

*Sésostris* équippa une flotte de longs vaisseaux.—*Jacob* voit, en songe, une longue échelle, que les interprêtes Egyptiens n'ont pas dû comprendre. Trompés par la ressemblance des mots Hébreux, ils auront pris les Anges, qui montoient & descendoient sur cette échelle mystérieuse, pour autant de matelots qui montent & descendent le long des cordages. *Malach* signifie *Ange*; *Mallach* signifie *Matelot*. C'est par une bévue semblable, qu'ils font conquérir à *Sésostris* une Nation de barbares, qui n'est autre chose que le *plat de lentilles*, qu'*Esaü* mangea si avidement à un retour de chasse.

*Sésostris* fut arrêté dans des passages dangéreux au sortir de la mer rouge; c'est le détroit de *Babel-Mandel*, nommé par les Arabes *Bab-al-mandab*,

ou *la porte du deuil.*—*Jacob*, à son réveil, s'écria, tout effrayé : » que » ce lieu est terrible, c'est ici la porte » du Ciel. » Le mot Hébreu *xmim*, *ciel*, ressemble au mot *xmm*, qui signifie *désolant*, ou qui cause *le deuil.*

*Sésostris* prit le parti de s'en revenir — *Jacob* fit aussi des vœux pour son retour. *Sésostris* fut poursuivi par les Scytes & son bagage fut pillé. — *Jacob* fut poursuivi par *Laban* l'Araméen ou Scythe, qui renversa & visita son bagage.

*Sésostris* avoit soin d'élever par-tout des monumens de ses conquêtes. — *Jacob* avoit aussi un soin particulier d'en élever par-tout où il recevoit des graces spéciales du Seigneur. *Sésostris*, distinguoit, dans ses monumens, les peuples qui avoient combattu comme des hommes, & ceux qui avoient cédé lâchement comme des femmes. — *Jacob* donna différens noms à ses monumens, comme *Béthel*, *Phanuel* &c. *Bethel* ressemble au mot *Bthl*, qui signifie *vierge* ou *fille*. Mais il donna le nom de *Phanuel* à l'endroit où il avoit lutté & combattu toute la nuit contre l'Ange du Seigneur. On voit d'où sont

tirées les distinctions qui différencioient les monumens du conquérant Egyptien.

*Sésostris*, manquant de vivres, fut obligé de retourner en Egypte.—*Jacob* fut aussi forcé, par la disette, à y avoir recours.

*Sésostris*, à son retour, se voyant près de périr par l'artifice de son frère, exposa un tiers de ses enfans pour sauver les autres. *Jacob*, à son retour, redoutant son frère *Esaü*, avoit aussi partagé sa famille, en trois bandes, afin d'en sauver au moins une partie.

*Sésostris* fut délivré par le Dieu Vulcain, que la fable représente boiteux. —*Jacob* fut délivré par le Seigneur, & il resta boiteux.

*Sésostris*, devenu aveugle, mourut d'une mort volontaire — *Jacob*, qui ne voyoit plus, mourut, pleinement résigné à la volonté du Seigneur.

Le fameux oiseau *Phénix* parut pour la première fois, sous le règne de *Sésostris* — *Joseph*, surnommé en Egyptien *Saphenath-Phahaneach* ou *Psontomphanech*, d'où vient le nom de *Phénix*, parut avec éclat du vivant de son père *Jacob*.

Le *Phénix*, ſelon la fable, embaume ſon père & le porte à la ſépulture. — *Joſeph* fit auſſi embaumer ſon père & le conduiſit à ſa ſépulture.

La ſépulture du père d'un *Phénix* étoit l'autel du ſoleil. — Celle où *Joſeph* conduiſit le corps de ſon père fut l'aire d'*Atad*, mot qui a été pris pour *Adad*, un des noms du ſoleil, &c, &c.

Tout ce que je viens d'expoſer, Monſieur, n'eſt, pour ainſi dire, qu'un ſimple ſommaire des preuves que produit M. l'Abbé *Guérin* pour établir la reſſemblance & l'identité de *Séſoſtris* & de *Jacob* : je recommande encore de recourir à l'ouvrage même pour en lire les développemens. L'auteur, qui a retrouvé, dans l'Ecriture, tous les Souverains qui précédèrent *Séſoſtris*, y découvre encore tous ceux que les Annales Egyptiennes lui donnent pour ſucceſſeurs. On voit paroître immédiatement après ce conquérant, une dynaſtie de douze Rois, qui ne ſont, ſelon M. l'Abbé *Guérin*, que les douze fils de *Jacob* ; deux autres enſuite, de ſoixante Rois & plus, formées des ſoixante & quelques perſonnes qui compoſoient la famille de

ce Patriarche ; une autre encore, dont tous les Rois se retrouvent dans les noms & les titres honorables qui furent données à *Joseph*, dans le temps où il tenoit, en Egypte, les rênes de l'administration. Une des bévues les plus fréquentes que M. l'Abbé *Guérin* reproche aux interprètes Egyptiens, est d'avoir transformé en noms de Rois les faits mêmes qu'ils ont puisés dans les livres Saints. Par exemple, les noms des Rois *Cheops* & *Chabryis* désignent l'oppression des Hébreux ; *chab* signifie *douleur*, *affliction* ; *abri* est le nom même des Hébreux. Or, ces deux Rois sont précisément placés, dans les Annales Egyptiennes, à l'époque où les Hébreux furent opprimés & surchargés de travaux. Le nom du Roi *Tuthmosis* vient de *Athuth Moseh*, ou *signes miraculeux de Moïse*. Le Monarque qui gouvernoit l'Egypte, lors de la sortie des Israëlites, est appellé, par les Historiens, *Misphragmuthosis*. Or, on trouve dans ce nom le mot *mi*, qui signifie *eaux* ; *suph* & par abbréviation *sph*, qui est le nom Hébreu de la mer rouge ; *rgâ* qui signifie *fente*, ouverture violente & sou-

daine; *mohx* qui signifie *extirpé*, *détruit*. On voit donc que le nom même de ce Prince est l'indication de l'événement miraculeux des eaux de la mer de *Suph*, ou de la mer rouge, subitement entr'ouvertes, pour détruire les Egyptiens. Les circonstances de ce grand événement ont encore fourni plusieurs autres Souverains à l'Egypte, comme *Nitocris*, dont le nom signifie *submersion*, *Méthusuphis* qui veut dire *mort dans la mer de Suph*, ou mer rouge, &c. Tous les premiers-nés des Egyptiens furent frappés de mort, la nuit même où les Israëlites sortirent de l'Egypte; cet événement fit donner au Roi, qu'on supposoit régner alors, le nom de *Bocchoris*, qui signifie *premier-né*. On rapporte que sous le règne de ce Monarque un agneau parla. C'est, selon M. l'Abbé *Guérin*, l'agneau de la Pâque, que les Hébreux venoient de manger, à l'entrée de cette nuit terrible. Les interprêtes Egyptiens auront pris le mot *pàhé*, qui signifie *Pâques*, pour le mot *phrtfé*, qui signifie *élever la voix*. Les mêmes Historiens ajoutent que cet agneau avoit tous les membres doubles, c'est-à-dire, deux

têtes, huit pieds, deux queues & quatre cornes. C'est encore, selon l'auteur, une bévue des interprêtes. *Vous prendrez*, dit le texte Hébreu, *un agneau sans tache, un mâle, né dans l'année*. Le mot *thmim*, *sans tache*, est le même que le mot *thmim*, qui signifie *jumeaux*. Le mot *xne*, *année* signifie également *double*. Les interprêtes, en conséquence, auront pris l'agneau *sans tache, né dans l'année* pour un agneau qui en valoit deux, & dont tous les membres étoient doubles.

Je ne finirois, pas, Monsieur, si je voulois rapporter tous les traits de ressemblance que l'auteur découvre entre l'Histoire des Egyptiens & celle des Hébreux. Je vous invite sur-tout à lire les articles de *Joseph*, de *Moïse*, de *Salomon*, du *schisme des douze Tribus*, de *Nabuchodonosor*, & du *testament de Jacob*; c'est dans celui-ci que M. l'Abbé *Guérin* retrouve toute la suite de la fameuse anecdote de l'Architecte du Roi *Rampsinite*.

Une observation qui m'a sur-tout frappé, dans lecture de cet ouvrage, c'est que l'Histoire Egyptienne, très-féconde en faits, depuis l'entrée de *Jacob*

en Egypte, jusqu'à sa sortie des Israëlites, sous la conduite de *Moïse*, offre tout-à coup un vuide de quatre à cinq siècles, intervale pendant lequel les livres Saints se taisent précisément sur l'Egypte ; & que cette même Histoire se renoue ensuite, & reprend un cours marqué sous *Salomon* & ses premiers successeurs, temps auquel les Hébreux commencèrent à avoir de nouvelles relations avec les Egyptiens ; on remarque encore ailleurs une autre lacune de deux siècles, qui paroît également occasionnée par le silence de l'Ecriture Sainte sur l'Egypte.

On demandera peut-être dans quel temps les Egyptiens ont pu fabriquer leurs Annales, en compilant les faits des livres Saints ? l'Auteur prétend que ce fut après leur dispersion dans les Etats des Rois de Babylone. » C'est » du temps des Perses, dit-il, qu'ils » ont écrit l'Histoire qui nous reste. » Ils s'étoient trouvés dispersés avec » les Juifs dans l'Empire de *Nabucho-* » *donosor* & des Rois de Babylone, » ses successeurs. Il est naturel qu'a- » près leur rétablissement, jaloux de » recueillir leurs Antiquités, ils aient

» eu recours aux livres des Hébreux, » avec lesquels ils avoient eu des rap» ports qu'ils ne devoient point avoir » oubliés. L'extrait qui les regarde » aura pu avoir été fait d'abord par » un homme instruit; mais le peuple » Juif, après son retour de la Chaldée, » n'entendant plus lui-même qu'im» parfaitement l'ancien Hébreu, les » Egyptiens auront encore moins com» pris les extraits qui leur servoient » de mémoires. Leurs prétendus sça» vans les auront interprêtés chacun » à sa manière, & les Grecs, en les » traduisant, les auront encore tra» vestis davantage.» L'auteur montre, par quelques exemples, combien il est facile à un interprête de s'égarer, lorsqu'il entreprend d'expliquer une Langue étangère, qu'il n'entend qu'imparfaitement; il rappelle, entr'autres, la bévue plaisante d'un Historien Polonois, qui, en citant un passage François, le prit pour du Grec. Un des sçavans les plus célèbres de ce siècle, le P. *Hardouin* crut à son tour retrouver un vers Grec dans quatre mots Russes, mis pour inscription au bas d'un tableau de la *Sainte Face*, dans

l'Eglise des Religieuses de Montreuil. On peut voir son vers & l'explication qu'il en donne, à la fin de ses *Œuvres choisies*, imprimées en Hollande.

Ces trois premiers volumes ne forment encore que la première partie de l'ouvrage de M. l'Abbé *Guérin* : la seconde renfermera l'Histoire des Assyriens, des Babyloniens, des Lydiens, & les commencemens de celle des Mèdes & des Perses, qui, par une multitude de traits, tiennent encore aux temps fabuleux. L'auteur, dans sa troisième partie, se propose de débrouiller le cahos immense des Mythologies, telles que celles des Egyptiens, des Phéniciens, des Grecs, & de quelques autres peuples ; il soumettra même de nouveau à l'examen les premiers temps historiques de la Grèce & de Rome, qu'il regarde encore comme altérés par quantité de fables. Enfin, il terminera son travail par des éclaircissemens, & même, comme il l'annonce, par des *découvertes intéressantes* sur les origines & les commencemens de plusieurs Nations. L'ouvrage entier formera une suite de dix à douze volumes.

Je n'ai été, Monsieur, que le simple Historien de la découverte de M. l'Abbé *Guérin*, & je ne prétends nullement prononcer sur la force & la légitimité des preuves qu'il emploie. Je sens que cet ouvrage est plus du domaine de l'érudition que de la littérature, & que pour en juger sainement, il faut avoir pâli long-temps sur les livres Hébreux & posséder, comme l'auteur, la plûpart des Langues anciennes de l'Orient.

Je suis, &c.

---

## LETTRE IX.

*Observations sur l'article premier du N°. 3 du Journal François.*

On diroit, en vérité, Monsieur, que MM. *Clément* & *Palissot* se sont moins proposés pour objet l'examen des livres nouveaux, que la critique de l'*Année Littéraire*. Ces *Aristarques*, d'abord si vantés, ne semblent en effet, monter tous les quinze jours sur leur Tribunal, que pour juger & condamner les différents extraits qui composent ce Journal. Le public qui s'attendoit

tendoit à trouver dans leurs Feuilles des réflexions profondes sur la littérature & des oracles sur le goût, témoigne sa surprise de n'y voir qu'un retour périodique d'injures contre d'autres Journalistes ; une telle animosité, j'ose le dire, leur fait plus de tort qu'à ceux même qu'ils attaquent : la jalousie décèle toujours la foiblesse, & d'après leurs hostilités, tout lecteur sensé doit soupçonner que l'*Année Littéraire* est pour eux une rivale terriblement incommode, qu'ils voudroient pouvoir écarter. Il est un moyen plus noble de terrasser cet adversaire qui leur paroît si redoutable : qu'ils fassent mieux que lui. Le public est juste, & son suffrage sera pour ceux qui auront mieux réussi à l'amuser ou à l'instruire. Mais que ces Messieurs ne s'imaginent pas qu'un certain nom acquis dans la littérature, puisse leur tenir lieu du travail, qu'exige la fonction de critique : qu'ils examinent mûrement les ouvrages dont ils rendent compte, sans s'occuper à examiner les extraits de l'*Année Littéraire*. Ils trouvent sans doute qu'il est bien plus court & plus aisé pour un Journaliste,

de relever les jugemens de ses confrères, que d'en donner un soi-même qui soit exact & motivé ; voilà sans doute pourquoi, lorsqu'ils ont voulu parler de la traduction de l'*Iliade*, ils se sont assez peu embarrassé de ce qu'ils en diroient, & n'ont cherché qu'à critiquer ce qu'on en avoit dit : l'examen d'un ouvrage, tel que celui-ci, entraîne le Censeur dans de longues & ennuyeuses discussions ; il faut conférer le texte avec la traduction, travail pénible, & qui exige des connoissances assez rares chez nos littérateurs, il faut réfléchir sur le génie des deux langues, il faut comparer les ressources du traducteur avec les difficultés à vaincre & juger, quand il reste au-dessous de son modèle, si c'est le talent où la langue qui lui a manqué. Les auteurs du Journal François ont senti qu'il feroient très-prudemment de ne point compromettre par de pareilles recherches, l'honneur de leur érudition ; pour abréger leur besogne, ils ont ouvert l'*Année Littéraire*, & ils se sont mis à fabriquer une critique de l'extrait qu'ils y ont trouvé, persuadés qu'ils s'en tireroient avec plus d'avantage que de l'examen d'une

traduction de l'Iliade. Ils commencent par attaquer le jugement, porté sur le prétendu manuscrit Grec, imprimé à la tête de cette traduction; ils trouvent mauvais qu'on ait dit qu'il régnoit dans cette pièce une affectation » & une recherche pénible des tour» nures Grecques. » *Nous sommes très-loin*, disent-ils, *d'en penser ainsi* : je n'examine point si sur cette matière, ils peuvent même avoir un avis; l'objet de cette discussion est si peu familier à la plûpart des lecteurs, que nos Censeurs ne doivent pas craindre d'être forcés à motiver leur opinion; il seroit même impossible de donner des preuves d'une chose plus faite, pour être sentie que pour être démontrée. Tenons-nous-en donc aux probabilités : un François qui écrit en Grec, est obligé de lutter sans cesse contre le génie de sa langue qui lui suggère des gallicismes; il n'écrit pas une phrase, qu'il ne s'efforce de lui donner un tour propre à la langue Grecque; de-là, cette affectation d'élégance qui le fait reconnoître pour moderne, comme autrefois l'affectation d'atticisme fit reconnoître *Théophraste* pour étranger,

Qu'on ouvre les auteurs modernes qui ont écrit en Latin, on y trouvera le même défaut : de-là vient que les jeunes gens qui n'ont encore qu'une médiocre connoiſſance du Latin, trouvent leur ſtyle plus élégant que celui même des anciens. Nos Critiques nous reprochent auſſi d'avoir regardé l'extrême clarté de cette pièce, comme un préjugé contre ſon antiquité ; & là-deſſus, ils nous citent doctement les exemples d'*Iſocrate*, de *Xenophon*, d'*Hérodote* qui ſont clairs & anciens en même temps. Nous ſerions pleinement réfutés, ſi nous avions avancé que l'obſcurité fût une qualité eſſentielle du ſtyle des anciens ; mais il a plu à ces Meſſieurs, de ſuppoſer eux-mêmes cette abſurdité pour ſe donner le plaiſir de la combattre & d'en triompher. Il faut leur expliquer notre penſée. Quelque clarté que l'on trouve dans les auteurs cités, ils parlent ſouvent de choſes qui ne ſont pas auſſi claires pour nous que leurs expreſſions ; d'ailleurs, la différence de Religion, d'éducation, de mœurs, d'uſages, de gouvernement, de genre de vie, donne à leurs idées un tour ſi particulier & ſi étranger

pour nous, qu'elles ne se placent pas aussi promptement & aussi facilement dans notre esprit, que celles d'un François qui sont en tout conformes aux nôtres ; mais dans le manuscrit dont il s'agit, le style, si l'on veut, a beaucoup de ressemblance avec celui des anciens ; mais, les idées, les raisonnemens sont modernes, & c'est leur conformité avec la manière actuelle de penser & de raisonner, qui produit cette *extrême clarté*, bien différente de celle de *Xenophon* & d'*Hérodote*. Cette réponse peut aussi servir à faire voir combien est mal fondé le reproche de contradiction que ces Journalistes nous font, en disant que l'affectation d'élégance n'est guères compatible avec l'extrême clarté du style : du moins est-il constant que cette affectation se trouve dans la plûpart des écrivains qui ont fait usage des langues mortes, & qu'ils sont tous beaucoup plus clairs que les anciens. Nous pourrions avec bien plus de raison, accuser nos Censeurs eux-mêmes de se contredire. En effet, après avoir annoncé ce manuscrit Grec, qu'on prétend avoir été trouvé

ſous les débris d'une mazure, dans le lieu où fut autrefois *Athènes*, ils ajoutent : » on ſe doute bien que cette dé» couverte n'eſt qu'une fiction, mais il » ſeroit très-difficile de le prouver : » puis, une page plus bas, ils ſoutiennent qu'on rencontre dans ce manuſcrit des idées & des vues ſur les Gouvernemens, en général, & ſur la Monarchie en particulier, qui leur paroiſſent » décèler *évidemment* un écri» vain de nos jours. » Si ce manuſcrit préſente des idées qui prouvent *évidemment* qu'il eſt l'ouvrage d'un moderne, il n'eſt donc pas ſi difficile de prouver que la découverte de ce manuſcrit n'eſt qu'une fiction.

Paſſons maintenant à une accuſation plus grave, & qui a pour objet le ſtyle du traducteur : nous avons rendu juſtice à la préciſion, à la force, à la rapidité qui en font le principal mérite ; mais nous aurions déſiré qu'à l'exemple d'*Homère*, il eût varié davantage ſa manière d'écrire ; nous lui avons reproché d'avoir toujours le même ton, la même harmonie, & de ne pas proportionner ſon ſtyle au genre des différens morceaux qu'il traduit. Nous avons remarqué » que dans

» un poëme aussi long, il faut, pour » soutenir & fixer l'attention, une har- » monie très-variée, quelque chose de » doux, de facile & de moelleux dans » le style, qui attache & qui intéresse » le lecteur, sans jamais le lasser. » Jusque là, nos Critiques sont à peu-près de notre avis. » A l'égard, disent- » ils, de ces deux dernières qualités » (l'énergie & la précision) « nous ne » dissimulerons pas qu'on lui reproche » de les avoir un peu *trop* outrées. » *Homère* a véritablement une certaine » mollesse, un charme de naïveté qu'il » sçait allier au sublime, & dont peut- » être on ne retrouveroit d'exemple » que dans *la Fontaine*; nous avouons » que cette partie du mérite d'*Homère* » échappe quelquefois dans la nouvelle » traduction. » Mais pour rendre notre pensée plus sensible, nous nous sommes malheureusement avisés d'ajouter qu'une traduction d'*Homère* devroit être écrite dans le goût de *Télémaque*; & voilà aussitôt les auteurs du Journal François, qui pour réfuter cette ligne, composent six mortelles pages: il falloit, en vérité, qu'ils se trouvassent alors dans une bien grande disette

d'observations solides & instructives ; pour s'amuser à remplir leur feuille de pareilles futilités. Il ne faut pas, au reste, s'étonner de les voir battre la campagne, & s'égarer dans des raisonnemens sans fin. Ils protestent eux-mêmes qu'ils ne comprennent pas trop ce que nous avons voulu dire : représentez-vous, Monsieur, des gens qui combattent une opinion qu'ils n'entendent pas, qui répondent toujours à leurs pensées, croyant répondre à celle de leurs adversaires, qui suent & se tourmentent pour réfuter un sentiment que personne ne soutient, & portent de grands coups qui ne frappent que l'air : rien de plus plaisant, sans doute, que le galimathias qui doit résulter nécessairement d'une dispute de cette nature. Je vais vous en donner un échantillon, auquel je prendrai la liberté de joindre mes réflexions.
» Nous avons relu *Télémaque* pour leur » répondre, & nous y avons trouvé » bien des styles différens. » Nous sommes fâchés d'avoir donné à ces Messieurs la peine de relire *Télémaque*, mais, par compensation, nous les avons dispensés de lire *Homère*, dont la lecture eût été pour eux bien au-

trement pénible & embarrassante. Quant aux styles différens que présente *Télémaque*, c'est assurément un très-grand mérite, & nous aurions bien désiré le trouver dans la traduction de l'Iliade. » De la mollesse & de » la langueur, quand l'auteur décrit l'isle » de Calypso, celle de Chypre, &c. » Un style lié, enchaîné, quand il » raisonne, un style coupé quand il » faut peindre, lorsqu'il décrit des » combats, par exemple, ou lorsqu'il » donne des conseils, & qu'il exprime » les regrets & la douleur : » voilà précisément ce qui manque à la nouvelle traduction. On y voudroit de la mollesse & de la langueur dans le morceau voluptueux d'*Hélene* & de *Pâris*, dans la description de la toilette de *Junon*, de la ceinture de *Vénus*, dans l'épisode du sommeil, dans la scène du mont Ida, &c. Un style lié, enchaîné, dans les discours du genre grave & tranquille, qui sont en si grand nombre dans l'Iliade. Un style coupé, quand il faut décrire des combats, exprimer les regrets & la douleur, &c, » le» quel de ces styles, demandent nos » Aristarques, eût-il été convena» ble d'emprunter, en traduisant

» *Homère?* » La demande eſt inconcevable : il faut les employer tous, & un plus grand nombre encore, en un mot, il en faut employer autant qu'il y a d'objets différens préſentés dans l'Iliade. Lorſque nous avons dit qu'une traduction d'*Homère* devoit être écrite dans le goût du *Télémaque*, nous avons entendu qu'on devroit y trouver cette variété de ſtyle qui prévient l'ennui & le dégoût, & notre penſée étoit aſſez expliquée par les réflexions qui la précédoient ; mais nos Cenſeurs n'ont pas voulu la comprendre ; ils n'auroient eu rien à réfuter, & la matière de leur extrait leur eût manqué, parce que nous avons repris dans le traducteur un ſtyle haché, bruſque & ſautillant ; ils en ont conclu que nous blâmions le ſtyle coupé, & que nous prétendions que le ſtyle du *Télémaque* n'étoit pas un ſtyle coupé. D'après une concluſion ſi juſte, ils nous ont reproché de n'être pas aſſez familiariſés avec la lecture de *Télémaque*, & pour nous faire voir qu'ils connoiſſoient bien mieux cet ouvrage, & que le ſtyle en eſt coupé ; ils rempliſſent deux pages de citations de *Télémaque*, avantage qu'ils

n'ont pas cru devoir négliger : ce qu'il y a de vraîment risible, c'est qu'ils s'imaginent nous avoir terrassés, & qu'ils s'écrient d'un air triomphant : » on a la fureur des comparaisons, » on ne remarque pas que presque » toutes sont ou déplacées, ou injus- » tes, ou même ridicules. » On n'a prétendu faire aucune comparaison entre l'auteur de *Télémaque*, & le traducteur de l'Iliade ; on n'a voulu que donner un exemple de la manière de varier son style. Les expressions dont nous nous sommes servis pour désigner les défauts qui défigurent le style du traducteur, leur paroissent des formules de critique parasites ; que faut-il donc penser de ces formules d'éloges, non moins parasites qu'ils employent à » son style nous a paru noble, éner- » gique, rapide, plein de feu. » Nous avons reconnu les mêmes qualités dans cette traduction, mais nous avons eu soin d'en marquer aussi les défauts ; nos Censeurs même n'ont pu les dissimuler. » Ce n'est pas, disent-ils, que » nous la jugions exempte de défauts ; » nous l'avons déja dit, on y regrette » de temps en temps la naïveté d'*Ho-*

» *mère*. L'extrême précision peut aussi » ressembler quelquefois à la séche» resse ; il échappe à l'auteur des tour» nures peu naturelles, & peut être » trop poëtiques pour de la prose ; » en général, on auroit lieu de lui » reprocher trop de goût pour les in» versions, &c. » Mais en adoptant ces critiques, déja faites dans l'*Année Littéraire*, pourquoi en font-ils un crime à ses auteurs ? » nous abandon» nons, disent-ils, aux Critiques vul» gaires ces observations minutieuses » dont ils semblent s'être formé un » protocole qui ne varie jamais : nous » ne citerons pas en caractères itali» ques une trentaine de mots pris çà » & là dans trois volumes, pour dé» courager par des remarques puériles, » un talent fait pour honorer la Na» tion. » Un Critique qui connoît ses devoirs, peut-il regarder comme minutieuses & puériles, des observations & des remarques sur les défauts du style, dans un siècle sur-tout, où des écrivains ambitieux, pour se donner un air original, tourmentent la langue, dénaturent ses expressions, & se forment un jargon barbare qu'eux seuls peuvent entendre ? N'est-il pas d'une

extrême importance de relever scrupuleusement tout ce qui est contraire à la clarté & à l'élégance, tout ce qui peut altérer la pureté de la langue; c'est toujours par le style que la corruption s'introduit dans la littérature. C'est moins par les idées, que par la manière de les énoncer, que les bons écrivains se distinguent des mauvais. Un Journaliste qui a du zèle pour le bon goût, ne sçauroit donc être trop sévère sur le style; & ne se trouva-t-il dans un ouvrage de trois volumes, que trente mots repréhensibles, il faut qu'il les cite, non pas pour décourager le talent, cette critique légère ne peut jamais produire un pareil effet, mais pour empêcher que de jeunes auteurs n'aillent précisément choisir ces endroits pour objets de leur imitation. Ces observations *minutieuses* & ces *remarques puériles* annoncent du moins un Critique qui lit attentivement les ouvrages dont il rend compte, & qui s'efforce de les faire connoître au lecteur: c'est tout ce que peut faire un Critique *vulgaire*; mais nos Censeurs qui sont des Critiques rares & d'un ordre supérieur, suivent une autre méthode. Ayant à rendre compte au public

d'un ouvrage aussi important que la traduction de l'Iliade, ils ne l'examinent point, ils ne font aucune réflexion sur ce style, ni sur la manière dont les beautés de l'original sont rendues en François, & cependant ils jugent. Leur jugement est au fond le même que celui de l'*Année Littéraire*, mêmes éloges, mêmes critiques ; & cependant ils affectent de se déchaîner contre les auteurs de ce Journal, sans doute afin qu'on ne soupçonne pas le secours qu'ils en ont tirés ; ils s'amusent à réfuter ce qu'ils n'entendent pas, ils bâtissent des systêmes absurdes pour les combattre, ils prodiguent des citations de *Télémaque*, mais ils épargnent celle de l'Iliade : cependant les pages se remplissent, la feuille s'enfle, mais tout ce fatras ne suffit pas encore pour la rendre complette. Alors ces grands Critiques s'avisent de compiler les sommaires des livres d'*Homère* ; ils remplissent six pages de titres, & cet insipide catalogue également inutile à ceux qui connoissent *Homère*, & à ceux qui ne le connoissent pas, est, selon eux, très-propre à familiariser avec les beautés du Poëte Grec, ceux qui n'entendent pas sa langue ; mais en

effet, il n'est propre qu'à suppléer au défaut de remarques utiles, & de réflexions solides qu'on s'attendoit à trouver dans un extrait de ce genre. Ils ont cependant essayé de sauver par quelques observations critiques, la sécheresse de cette énumération; mais leurs efforts n'ont pas été heureux: quel littérateur ne seroit pas choqué de la confiance avec laquelle ils osent décider que les jeux funèbres célébrés autour du bûcher de *Patrocle*, ont été très-foiblement imités par *Virgile* dans le cinquième livre de l'*Eneide*, tandis que les Critiques les plus éclairés conviennent que *Virgile*, dans la description de ces jeux, a jetté plus de variété, plus d'intérêt & de poësie qu'*Homère* lui-même?

Telles sont les précieuses critiques dont ils ont enrichi ce prolixe abrégé des différens livres de l'Iliade. Enfin, ils terminent leur extrait par une prétendue comparaison du style du traducteur avec celui de Mde *Dacier*, & d'un Poëte couronné l'année dernière à l'Académie: ce qu'ils appellent comparer, c'est transcrire de suite le morceau de Mde *Dacier*, la pièce de vers de M. *Murville*, & les endroits de la nouvelle traduction qu'on leur oppose, sans que le copiste ajoute rien qui lui appartienne. Cette manière de comparer est très-commode, il ne faut pour y exceller, que sçavoir lire & écrire: cependant après avoir entassé dans un article, deux fois plus long que celui de l'*Année Littéraire*,

cette foule d'inutilités ; ils espèrent, disent-ils, que le Public leur pardonnera l'étendue qu'ils ont donnée à leur extrait ; l'excuse qu'ils apportent, est qu'ils n'ont pas toujours des sujets aussi riches à présenter à sa curiosité. Sans doute le sujet étoit riche, mais rien de plus pauvre que la manière dont ils l'ont traité.

*Post scriptum.* Je viens de recevoir le N°. 4 du Journal soi-disant François, qui contient encore une sanglante diatribe contre les Auteurs de l'*Année Littéraire*. M. *Palissot* s'y plaint vivement des *efforts que nous faisons*, dit-il, *pour l'exciter à parler de nous.* Nos réponses lui paroissent une *prière detournée, dont voici le sens.*

O Renommée, ô puissante Déesse,
Par charité, parlez un peu de nous.

D'abord je prie M. *Palissot* de croire que la Renommée & lui, ne sont pas encore une seule & même chose. Ensuite, est-ce donc moi qui ai excité M. *Palissot* à outrager la mémoire de son ancien ami, de son bienfaiteur ? Est-ce moi qui l'ai prié de faire, à l'occasion de la vie de mon père, une sortie indécente contre moi ? Plus M *Palissot* m'est supérieur par son grand âge, & par sa petite réputation, moins il lui convenoit de débuter par m'attaquer, moi qui ne songeois pas même à lui, moi qui le croyois encore à *Argenteuil*, uniquement occupé à *fouler l'herbette avec sa lisette.* * Est-ce encore moi qui l'ai excité à tomber avec lourde roideur sur l'*Année Littéraire* dans chacun des extraits dont il assomme le Public ?

* L'auteur *impartial & décent* de la Dunciade, s'exprime ainsi :

Jardins charmans, gazons toujours fleuris,
Que maintenant je foule avec *Lisette*,
Par qui mes jours désormais embellis,
Coulent en paix au sein de la retraite.

Cependant, plus humilié que contrit, M. *Palissot* proteste *qu'il ne nous adressera plus la parole*, mais qu'il se réserve *l'amusement de relever* nos prétendues *bévues*. C'est-à-dire que nous l'avons corrigé de la manie de répondre, mais qu'il ne peut résister au plaisir de nous harceler encore de temps en temps, semblable à ces pandours qui se contentent d'aller faire le coup de pistolet par derrière ; mais qui s'enfuient à toute bride, dès que l'ennemi se retourne vers eux.

M. *Palissot* allume ses *foudres infidèles*, pour écraser M. l'Abbé *Grosier* ; mais elles tombent aussitôt éteintes à ses pieds. Après avoir fait l'humble confession, qu'il est l'auteur de la lourde & platte apologie de M. l'Abbé de *Mably*, il déclare qu'il est trop prudent pour essayer de réfuter nos raisonnemens, *que ce seroit trahir la cause de M. l'Abbé de Mably*. Il suffit donc de mettre un *errata* à cet article, & de lire par-tout *Palissot*, au lieu de *Clément*. Encore cet *errata* même est-il bien nécessaire ? Ne seroit-il pas possible que M. *Palissot* eut dit à M. *Clément* : » Cher compagnon de malheur, » ton apologie de M. *Mably*, n'a pas mieux » réussi que mon *procès-verbal anatomique* ; » charge-toi du ridicule de cette dernière pièce, » & je prends sur moi celui de ton apologie, » nous aurons du moins le plaisir de donner un » démenti à nos adversaires, & puisque nous » n'avons rien de mieux à répondre, conser- » vons du moins ce petit avantage sur l'*Année* » *Littéraire*. » Quoiqu'il en soit, après avoir glissé rapidement sur l'article de M. l'Abbé *de Mably*, M. *Palissot* s'appésantit sur ce qui me concerne. Il n'a point osé nier les services que

mon père a eu le bonheur de lui rendre; ses lettres, celles de sa respectable mère, & mille autres témoignages * se seroient élevés contre lui; mais il se dédommage adroitement, en disant qu'il pourroit répéter *quelque* petite *chose* de la succession de mon père. Je le somme de produire ses titres, je rougirois d'être son débiteur. Il veut que de la liste des lettres qui l'importunent, j'efface celle qui commence par ces mots : *vous faites en France l'office de la Renommée*, &c. » Eh ! qui ne voit pas, dit-il, que c'é» toit *la raillerie la plus amère* de l'importance » *ridicule* avec laquelle le *bon* M. *Fréron* se per» mettoit d'annoncer le baume de vie du sieur » le *Lièvre*. » Oh ! pour le coup, voici qui est très plaisant. Vous avez donc oublié, M. *Palissot*, que j'ai dix lettres, où vous demandez instamment à mon père de ce baume précieux. *Je ne t'importunerois pas si souvent, mon cher Fréron, si je n'étois importuné par mon estomac; envoie-moi encore deux bouteilles du divin Baume.* Vous avez donc oublié que ces paroles, *vous faites en France l'office de la Renommée* &c. sont le préambule d'une lettre imprimée dans l'*Année littéraire*; lettre où vous conjurez mon père d'annoncer au Public les effets miraculeux du *divin Baume* qui vous a rappellé à la vie, vous & votre parent *le petit Poin*... après les éloges que j'ai cités, après une lamentation sur la décadence de la littérature, après avoir prouvé qu'un Journaliste au défaut d'ouvrages solides, devoit révéler les découvertes utiles à l'humanité, vous poursuiviez ainsi : » vous avez déja » annoncé un de ces Remèdes connu sous le

* Je ne parle pas du témoignage de sa conscience. On sçait pourquoi.

» nom de Baume de vie. Je m'en suis servi » avec le plus grand succès contre des foiblesses d'estomac auxquelles je n'avois depuis » long-temps apporté que des soins inutiles. Je » saisis avec reconnoissance pour l'auteur de » cè Baume, l'occasion de lui donner une at- » testation publique »..vous rapportez ensuite l'espèce de miracle opéré par ce Baume salutaire à l'égard de M. *Poinsinet*, puis vous continuez : » voilà ce que la vérité & l'intérêt » des citoyens nous obligent de répandre, & » ce que tout lecteur ami du genre humain, » doit préférer à l'extrait d'un ouvrage frivole.»

Eh ! bien, M. *Palissot*, vous m'appellez *petit ingrat*. Ne pourrois-je pas vous dire avec bien plus de raison, grand ingrat ! vous persifflez aujourd'hui le Baume de le *Lièvre*, & vous lui devez la vie ! vous persifflez les annonces de ce Baume insérées dans l'*Année Littéraire*, & c'est vous, vous-même qui les faisiez. Vous accabliez, dites-vous, mon père *des railleries les plus amères*, & vous avouez qu'alors même, il étoit votre meilleur ami. L'heureux naturel! la jolie petite ame! le bon ami que ce M. *Palissot*! Mais en vérité, je commence à croire qu'il mérite des égards. En effet, si les contradictions sont la preuve la plus certaine de la déraison, n'ai-je pas lieu de craindre qu'il ne soit *infecté de la dissémination de ces miasmes pestilentiels qui donnent le transport au cerveau*, & qu'il ne faille lui préparer une de ces *loges*, *que la charité de M. Clément veut établir pour la guérison des soi-disans philosophes*. *

* Expressions du requisitoire & *procès verbal anatomique*. M. *Palissot*, associé de M. *Clément*, déclare, sans aucun intérêt & par le seul amour de la vérité, que dans cette pièce curieuse, une *raison profonde* est *reco-*

M. *Palissot* m'accuse d'une double PERFIDIE, parce que j'ai imprimé quelques extraits de ses lettres, & parce que j'en ai fabriqué une sous le nom de M. *le Brun*. Si les lambeaux que j'ai cités contiennent quelque chose qui puisse faire rougir un homme honnête, & si quelqu'un a pu être dupe de ma fiction, & croire que la lettre attribuée à M. *le Brun*, étoit autre chose qu'un cadre nouveau pour varier le ton de la critique, M. *Palissot* a raison; mais sans cela, il doit convenir qu'il commence à m'envisager avec cette lorgnette infidèle de la *Dunciade*, qui lui a représenté comme les êtres les plus méprisables, comme les héros de la sotise. MM. *Rousseau*, *Pompignan*, *Diderot*, *Marmontel*, *Duclos*, *Colardeau*, *Dorat*, *d'Arnaud*, *Beaumarchais*, *Saurin*, *Morelaix*, *le Mierre*, *Fréron*, &c, &c, &c. Il prétend *qu'il seroit aisé d'insérer dans le Journal François sous mon nom, une lettre encore plus sotte que celle que j'attribue à M. le Brun.* Je le crois: il n'y auroit, par exemple, qu'à m'en attribuer une dans le goût de sa réponse, & je serois confondu, vilipendé pour jamais.

M. *Palissot* dit encore en vingt endroits, avec cette légèreté & cette politesse qui n'est qu'à lui, qu'il faudroit *m'infliger une correction bien conditionnée*, pour m'être servi à l'égard de M. *de Voltaire* des termes de *bassesse*, d'*atrocité*, de *grossièreté*, d'*infamie*. Mais dans son N°. 1er. il a lui-même imprimé » que M. *de* » *Voltaire* avoit osé décrier mon père jusques » dans ses mœurs, qu'il avoit porté la licence

*lée* sous le voile de l'ironie la plus fine; mais si bien *recelée*, qu'eux seuls ont pu entrevoir & cette *raison*, & sur-tout cette finesse mystérieuse.

» jusqu'à le diffamer en plein théâtre, qu'il s'é-
» toit permis de le peindre *sous* des couleurs
» odieuses qui n'avoient pas même de réalité
» aux yeux de la vengeance. Il a de plus imprimé *que la calomnie est* ABOMINABLE (& le calomniateur aussi) *que la plus grande réputation, quand elle s'est abbaissée à cet indigne moyen, reste* FLÉTRIE *dans la mémoire des hommes justes.* Homme injuste & cruel! vous voulez me faire punir pour une faute où votre exemple seul m'a entraîné! ne voyez-vous pas que vous devriez le premier craindre le *fouet* dont vous armez la main de mon *Précepteur*? enfin, M. *Palissot* étale son érudition littéraire, pour justifier les plus légères des fautes que j'avois reprochées à M. *le Brun*. Tout ce faste de citations étoit inutile, si ce n'est pour remplir la feuille ou pour en imposer aux sots. L'autorité de M. *Palissot* suffisoit, oui, l'on dira désormais un écueil *glissant*, des foudres *infidèles*, le *trident* des François, &c.

Car *Palissot* l'a dit, croyons en ce grand homme.

Non; ces vers,

Ministres, qui lanciez des *foudres infidèles*,
Aigles, dont le tonnerre a consumé les ailes,

Ne sont point boursoufflés & emphatiques dans un morceau simple, froid, glacial même; car dans une ode pleine de chaleur & d'enthousiasme, le Prince *Eugêne* est comparé à *l'aigle Ministre de la foudre*. L'épithète *de glissant est la première qui se présente, quand il s'agit de peindre un écueil.* Personne ne l'a jamais employée. Mais tous ceux qui se sont obstinés à rejetter cette épithète qui se présentoit la première sous leur plume, sont des gens sans goût. M. *le Brun* seul a sçu saisir la nature;

M. *Palissot* seul sçait la reconnoître. D'ailleurs, on trouve dans M. *de Voltaire* un *trône glissant*, & dans nos meilleurs poëtes un *sommet glissant*. N'allez pas objecter qu'on peut tomber du sommet d'une montagne & du trône, que par conséquent l'expréssion de *sommet glissant* est très-bonne, celle de *trône glissant* supportable; mais que les écueils sont redoutables, non parce qu'ils sont *glissants*, mais parce qu'on va heurter contre, & s'y briser. Encore une fois, c'est une observation ridicule. Il est également clair, que puisque *Montesquieu* a dit qu'on apprenoit à vaincre par *les défaites*, on pourra dire qu'un Ministre quelconque disgracié est *grand par son exil*, c'est-à-dire par cela seul qu'il est exilé. Ce sont là des arrêts sans appels du juge Suprême de la littérature. Cependant il ne m'est pas possible de céder à son autorité, sur ce qui regarde ce vers.

De vous-même en secret, rassemblez les débris.

J'ai dit & je soutiens que vous étant au pluriel, *même* y devoit être aussi, & par conséquent qu'il falloit écrire *mêmes*. Toutes les Grammaires du monde & le Dictionnaire de l'Académie, s'il l'a lu, auroient dû apprendre au Docteur d'*Argenteuil*, la distinction qu'il faut faire entre *même* adjectif & *même* adverbe. *Même* adverbe s'écrivoit anciennement avec un *S*. C'est pourquoi *Racine* a dit:

Jusqu'ici la fortune, & la victoire mêmes.

» Je suis persuadé, dit M. d'*Olivet* * que » *mêmes* est ici adverbe, comme s'il y avoit » & *même la victoire*. *Racine* a écrit *mêmes*, » parce que la rime le demandoit, & que

* Voyez *remarques sur Racine, par M.* d'Olivet, pag. 89, & suivantes, chez *Barbou*, édition de 1771.

» l'ortographe de son temps ne s'y opposoit » pas. Autrement, ce seroit un SOLÉCISME » dont il n'étoit pas capable. » Mais lorsque *même* est adjectif, il est inséparable, disent *Restaut* & le supplément à la Grammaire de Port Royal, il est inséparable des pronoms auxquels il est joint, & par conséquent se décline avec eux, *lui-même, eux-mêmes*. Cependant *Racine* a dit :

Va, mais nous-même allons, précipitons ses pas.

Oui, mais c'est que *nous* peut être là pris au singulier, comme on dit : *nous soussigné, nous Maréchal*, &c. » Où il faut, dit l'Abbé » d'*Olivet*, recourir à ce subterfuge, où il faut » reconnoître que l'auteur S'EST BIEN MÉPRIS » quand il a dit *nous-même*, au lieu de NOUS-MÊMES. J'invite M. *Palissot* à venir avec moi *recommencer sa troisième*, & sur-tout à relire ses Grammaires, dont le séjour d'*Argenteuil* lui a fait oublier les règles, ainsi que celles de la politesse Françoise. Son insolence doit bien plus révolter, à présent qu'on voit qu'elle est jointe à l'ignorance des premiers principes de la Grammaire. C'est envain qu'il nous cite sçavamment deux exemples où M. *de Voltaire* employe *même* au pluriel sans *S*. En suivant une pareille méthode, il n'est point de fautes qu'on ne pût justifier. M. *Clément*, d'ailleurs, a dû apprendre à son compagnon satyrique, que M. *de Voltaire* n'est pas toujours en matière de style une autorité décisive, & que personne n'est moins scrupuleux sur la Grammaire, quand la nécessité de la rime le force de secouer le joug des règles.

Une réflexion bien naturelle se présente à ce sujet. M. *Clément* a toujours critiqué M. *de Vol-*

*taire* avec beaucoup de sévérité. M. *Palissot*, au contraire, qui a de bonnes raisons pour craindre la plume satyrique de l'auteur du *pauvre Diable*, a toujours eu la prudence de le flatter. Comment donc le panégyriste enthousiaste de ce grand homme, a-t-il pu entrer en société avec son détracteur? ce qui m'embarrasse, sur-tout, c'est de sçavoir comment on pourra concilier, dans le même ouvrage, des sentimens aussi opposés; sans doute une moitié du *Journal François* sera remplie d'un encens grossier, brûlé en l'honneur de M. *de Voltaire*, qui dans l'autre moitié, sera inondé du fiel de la satyre. Ainsi l'on verra le Patriarche de Ferney, idole & victime tour-à-tour, tantôt encensé & tantôt égorgé sur le même Autel. *

M. *Palissot* termine sa réponse par une exclamation pleine de sel & d'urbanité. *Pauvre Année Littéraire!... Dieu vous bénisse!* je ne répons point à de pareilles gentillesses, je prie seulement mes lecteurs, de confronter sur-tout l'extrait du *Prince de Bretagne* dans le N°. 33 de l'*Année Littéraire*, & l'extrait du même ouvrage dans le N°. 4 du *Journal François*: on sera étonné de voir que ces MM. ont pris nos éloges, nos critiques, nos réflexions, notre analyse, très-souvent même nos expressions: on verra qu'ils n'ont pas même pris la peine de déguiser leur larcin. Après cela, je demande quels sentimens on doit avoir pour des gens qui ne rougissent pas de piller le tronc des *pauvres*?

* Cette petite contradiction se fait déja remarquer. Dans l'extrait de l'Almanach des Muses inséré dans le N°. IV du Journal soi-disant François, & dont M. *Clément* est l'auteur, M. *de Voltaire* est tourné en ridicule, & dans tous les extraits que M. *Palissot* avoue, M. *de Voltaire* est loué à toute outrance.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE X.

*Précis des Loix du Goût, ou Rhétorique raisonnée, 1 vol. in 12 de 300 pages. A Paris, chez la Porte, Libraire, rue des Noyers.*

S'il est des ouvrages, Monsieur, qu'on doive analyser avec soin, & juger avec rigueur, ce sont, sans contredit, les ouvrages didactiques. Dans tout autre genre, les erreurs d'un écrivain lui sont personnelles, & ne font tort, pour ainsi dire, qu'à lui-même ; il peut oublier les règles, ou même les violer, mais il ne les détruit pas. On est en droit d'être plus sévère à l'égard de celui qui donne

des élémens, & qui prefcrit aux autres les règles qu'ils doivent fuivre. Il n'y a prefque point d'erreur légère pour un légiflateur : pour peu que les principes qu'il pofe, manquent de jufteffe, pour peu que fes décifions foient hazardées, il peut faire beaucoup de mal, parce qu'il égarera ceux qui le prendront pour guide. La critique doit donc redoubler d'attention & de vigilance, pour prévenir toute innovation, en n'admettant ces nouveaux codes qu'après les avoir foumis à l'examen le plus réfléchi.

Le titre de cet ouvrage n'annonce pas clairement fon objet : on promet un *Précis des Loix du Goût* ; mais le goût juge plutôt fi les *Loix* font obfervées, qu'il n'en donne lui-même. D'ailleurs, tous les beaux arts font également de fon reffort, au lieu qu'il ne s'agit ici que de littérature : ainfi l'auteur annonce plus qu'il n'a intention de donner. Il ajoute, par forme d'éclairciffement, que c'eft une *Rhétorique raifonnée* ; mais il n'indique alors qu'une partie de ce qu'il donnera réellement, puifqu'il ne fe

propose pas moins d'établir des préceptes pour la poésie que pour l'éloquence. L'auteur déclare dans un avant-propos qu'il *citera peu d'exemples* : cependant, puisqu'il écrivoit pour de *jeunes littérateurs*, il semble qu'il ne devoit pas craindre de leur en proposer un trop grand nombre. Il faut des exemples, non-seulement pour appuyer, mais même pour faire comprendre les préceptes ; & c'est ce qui fait le vrai mérite des bons ouvrages que nous avons sur cette matière, du *Traité des études* de *Rollin*, des *Principes de littérature* de M. le *Batteux*, &c. On peut tomber dans l'excès en parlant des *figures*, lorsqu'on en fait pésamment une longue énumération ; mais que l'auteur d'une *Rhétorique* n'ait pas osé en faire mention dans son ouvrage, dans la crainte de le *défigurer*, c'est une fausse délicatesse, & une affectation puérile qu'on ne peut que condamner. *On ne sçauroit*, dit-il, *en parler trop briève-ment* ; mais encore faut-il les faire connoître, quand on traite la matière *ex professo*. L'auteur nous paroît fort éloi-

gné d'avoir satisfait à une juste curiosité sur cet article, par le chétif abrégé qu'il a rejetté à la fin de son livre ; quelque court qu'il soit, on y trouve encore des choses inutiles, ne fut-ce que cet exemple qu'il donne d'une gradation.

Aspice quid pejus ? Tigris. Quid Tigride ? dæmon.
Dæmone quid ? Mulier. Quid Muliere ? nihil.

Un homme, qui croit qu'un bon code de littérature devroit être moins long que le sien, pouvoit faire grace aux *jeunes littérateurs* d'une pareille citation, que les dames nous dispenseront de traduire.

L'auteur traite de la littérature en général, & des différens genres de littérature en particulier ; telle est la division de son ouvrage. Ce qu'il dit sur le premier point, se réduit à quatre préceptes : il faut sçavoir choisir ses sujets, les développer, en distribuer les parties, & en exprimer les idées. Quoique les instructions qu'il donne sur tous ces chefs, soient la plupart très-sages, nous croyons cependant qu'elles seront d'une médiocre utilité, parce qu'elles sont ordinairement

trop vagues. Il faut, dit-il, choisir un sujet *heureux*. Assurément, c'est bien l'intention de tout écrivain ; il n'étoit pas nécessaire de le lui recommander, ni de lui citer les éloges & les récompenses que le Roi a accordées à l'auteur du *siége de Calais*. Pour développer ce sujet, il faut le méditer attentivement ; suit une longue exhortation à l'étude & au travail, dans laquelle, afin de flatter les jeunes gens, on leur dit que *la bonté des organes fait SEULE la bonté des esprits*, & que *la plus grande partie des hommes étant bien organisée, ils pourroient être PRESQUE TOUS DES GÉNIES*. Pourquoi donc, dira-t-on, les génies sont-ils si rares ? c'est, répond l'auteur, que *le travail de l'application est pénible*. On pourroit lui répliquer que le courage à soutenir le travail & l'application, étant lui-même une bonne qualité de l'esprit, il doit dépendre des organes, & que la plûpart des hommes étant bien organisés, presque tous devroient s'appliquer également, & par conséquent devenir des *génies*. Quoi qu'il en soit, que faut-il faire pour dévelop-

per ſon ſujet ? le voici : » ne vous » reſſerrez pas dans un cercle trop » étroit... ne vous étendez pas trop » non plus... n'admettez rien d'inu» tile, mais n'omettez rien de néceſ» ſaire ... on doit toujours remplir » ſon ſujet, mais on n'en doit jamais » ſortir ; il ne faut pas non plus l'é» puiſer... ſoyez court, ſans ceſſer d'ê» tre clair ; ſoyez précis, ſans être » aride » &c. On ne riſque rien en donnant de pareils préceptes ; ces règles générales ſont excellentes, mais l'embarras eſt de les réduire en pratique. Il en eſt à peu-près de même de ce que l'auteur dit ſur la pureté, la variété du ſtyle, & ſur beaucoup d'autres matières ; par-tout nous avons cru entendre un homme qui crioit à ſes lecteurs : éloignez-vous de *Carybde*, mais ne tombez pas dans *Scylla*. Puiſſent les jeunes navigateurs appliquer à propos dans la pratique une théorie ſi inconteſtable !

Cette attention à ſe tenir dans des généralités, n'empêche cependant pas l'auteur du *Précis*, de tomber dans quelques contradictions. A propos de l'ambition littéraire, qui anime cer-

tains esprits universellement superficiels, il recommande avec raison de se borner à un genre, parce qu'il est bien difficile de réussir dans plusieurs; un peu plus bas, il ajoute : qu'il ne faut cependant en mépriser aucun; cela est juste. A la page suivante, non-seulement il approuve qu'on lise les différens auteurs, mais il pense qu'*on peut essayer quelquefois de les imiter*; & si vous allez jusqu'au bout de l'article, vous y trouverez une permission absolue de *cultiver tous les genres*. Vous voyez, Monsieur, que l'auteur ne dit pas d'abord son dernier mot. Mais il est inexorable sur un point, c'est que si l'on fait des vers sans vocation, & simplement par goût, on ne doit jamais les montrer au public. Ce précepte est sage. Cependant l'auteur n'est-il pas trop indulgent lui-même, quand il dit que le poëme du *Bonheur* ne laisse pas d'être estimé, *parce que* l'auteur philosophe ne voulut jamais le publier; il nous semble que la modestie d'un Poëte, quelque grande qu'elle soit, ne rend pas sa poësie meilleure, & qu'elle peut bien

faire estimer l'écrivain, mais non pas l'ouvrage.

Ne peut-on pas mettre encore au nombre des contradictions, ce que l'auteur dit de *Sénèque*, qu'il est *presque toujours brillant & faux*, & dans un autre endroit, qu'il est *excellent à citer?* Quelle autorité peut donc avoir le témoignage d'un homme qui est presque toujours menteur? au reste, nous n'adoptons point cette critique de *Sénèque*; son style est plutôt fin & ingénieux que *brillant*, & quoiqu'il soit trop souvent affecté, on ne peut pas lui reprocher qu'il soit *presque toujours faux*. Il n'est pas plus aisé de concilier l'estime que l'auteur témoigne pour l'Opéra, les odes anacréontiques &c. & la nécessité qu'il impose à tout écrivain de ne dire que des vérités, & même des vérités utiles. L'auteur seroit fort embarrassé, sans doute, si on le prioit d'énoncer les vérités utiles que *Quinault* & *Chaulieu*, par exemple, ont apprises au genre humain. Il dit encore : *dans un écrit sérieux* MULTIPLIEZ *les raisons*, & ailleurs : *dans un discours, ne vaudroit-il pas mieux*

*déployer* UNE *excellente* RAISON, *que d'en indiquer plusieurs?* De pareilles assertions se détruisent réciproquement, & annoncent un écrivain plus occupé de sa thèse actuelle que de l'ensemble de son ouvrage.

Voyons, Monsieur, ce que dit l'auteur sur la manière de distribuer un sujet. Pour se donner quelquefois un air d'importance, il suppose que les matières dont il parle sont très obscures, qu'on les a mal développées avant lui; & là-dessus, d'un ton d'oracle, il prescrit des règles très-communes, où il pose des définitions très-incertaines. Jugez-en, Monsieur, par ces exemples: » on a donné bien des règles sur » les exordes, sur les préfaces, sur la » proposition des poëmes épiques, » sur la manière de faire connoître le » sujet & les acteurs dès les premières » scènes d'une pièce de théâtre; tou» tes ces règles difficiles & compli» quées peuvent se réduire à une » seule. » Quelle sera donc cette règle nouvelle qui remplacera si heureusement toutes les autres? La voici: *que le début soit simple.* En vérité, il

n'a pas fallu rêver long-temps pour la trouver, elle est dans tous les livres qui traitent de l'art d'écrire, depuis la poëtique d'*Horace*, jusqu'à celle de *Boileau* inclusivement.

Que le début soit simple, & n'ait rien d'affecté.

Dans un autre endroit, l'auteur dit, en parlant de la poësie : » nous avons » d'excellentes poëtiques, mais peut-» être n'avons-nous pas encore une » véritable idée de la poësie, on nous » en a donné plutôt l'histoire que la » définition ; on en fait des éloges ma-» gnifiques, on nous en laisse igno-» rer les principes. » Vous ne concevrez pas trop, Monsieur, comment nous pouvons avoir d'*excellentes poëtiques*, & cependant ne pas avoir encore une véritable idée de la poësie. Que diroit l'auteur, si en convenant que sa rhétorique est *excellente*, on y ajoutoit qu'elle laisse ignorer jusqu'aux principes de l'art ? voyons donc cette nouvelle définition de la poësie qu'on annonce avec tant d'emphase. *C'est*

dit-on, *l'art d'embellir la vérité par les couleurs de l'imagination*. Au lieu de la *vérité*, je mettrois la *nature*, & je croirois être plus exact. Mais comment l'auteur a-t-il cru avoir fait ici une découverte? Pourquoi cette affectation de se donner pour inventeur, lorsqu'il n'est qu'un dernier écho, qui répète ce qui l'a déja été mille fois?

A l'occasion du début, le Législateur retombe dans ses incertitudes ordinaires. » Il ne faut presque point de prélimi» minaires, cependant il ne faut pas » entrer brusquement en matière... » l'insinuation vaut mieux que l'au» dace... il ne faut pas braver ses lec» teurs ou ses auditeurs... il ne faut » pas trembler devant eux..., soyez » modeste, & non pas timide &c. » Tous ces avis qui se croisent, qui se restreignent mutuellement, ne feront qu'embarrasser le jeune littérateur, par la difficulté de trouver le juste milieu entre tant de défauts opposés.

L'auteur, pour prouver la nécessité de cette confiance qu'il recommande, dit: » Monsieur *de Turenne*

» montra peu de confiance à *Marien-*
» *dal*, & son armée n'osa combattre.
» *Cicéron* parla timidement lorsqu'il
» commença son plaidoyer pour *Mi-*
» *lon*, & il perdit sa cause. » A l'égard de M. *de Turenne*, tout le monde sçait que s'il fut battu à *Mariendal*, c'est que, contre son ordinaire, il négligea de prendre les précautions que lui dictoit la prudence. Il n'est pas étonnant dès-lors, qu'il n'ait pas compté sur la victoire, qu'une plus grande *confiance* ne lui auroit certainement pas procurée. Quant à *Cicéron*, ce qu'on en dit ici manque de justesse. On croiroit qu'il ne perdit sa cause, que pour avoir débité d'une manière timide le commencement de son plaidoyer. Mais il est de fait qu'effrayé à la vue des soldats qui remplissoient l'assemblée, non-seulement il parla *timidement*, mais qu'il ne dit même qu'une partie de ce qu'il s'étoit proposé, tant il se trouva déconcerté. C'étoit une foiblesse, sans doute, mais celui qui en éprouveroit une pareille, n'apprendra point à la surmonter, en étudiant un traité de rhétorique; & quoi-

que *Cicéron* ait tremblé en parlant, cela ne prouve nullement que ſon exorde ait été défectueux. L'auteur trouve une autre raiſon du peu de ſuccès du défenſeur de *Milon*, c'eſt la longueur de ſon diſcours: » il ne put, » dit-il, vaincre *Pompée*, malgré la » richeſſe de ſon magnifique & *inter-* » *minable* plaidoyer. Il déſarma *Céſar*, » par la *féconde* rapidité de ſon diſ- » cours pour *Ligarius*. » Il eſt étonnant que l'auteur ne ſache pas que le diſcours que nous avons pour *Milon*, n'eſt pas celui qui a été réellement prononcé; ainſi ſon plus ou moins de longueur n'a point été cauſe que *Cicéron* ait ſuccombé. Il eſt encore plus étonnant qu'en prenant ce diſcours tel qu'il eſt, notre légiſlateur n'ait pas ſenti avec combien de raiſon on le regarde à peu-près comme le chef-d'œuvre de l'orateur Romain. *Milon* lui-même en jugeoit plus favorablement. Quand on le lui eût apporté à Marſeille, où il étoit en exil, il ne l'eût pas plutôt lu, qu'il témoigna hautement que ſa juſtification n'auroit pas été douteuſe, ſi cette apologie

avoit été prononcée devant ses Juges. Et voilà ce que l'auteur met au-dessous du discours pour *Ligarius*. Celui-ci a son mérite, sans doute, mais qu'il nous soit permis de le dire, une pareille préférence n'annonce pas, dans l'auteur un goût sûr & éclairé. Le critique désapprouve jusqu'à la méthode qu'a suivie *Cicéron* dans la *Milonnienne* : *il ne devoit peut être pas*, dit-il, *commencer par la réfutation*. Eh! par où falloit-il donc que l'orateur débutât? sur la seule idée que *Milon* s'avoue l'auteur du meurtre, on refuse d'entendre son avocat, on ne veut pas permettre à celui-ci de parler pour un homicide. Cette réfutation devenoit donc absolument nécessaire dès l'exorde, puisque sans elle, on n'eût pas écouté le reste du discours; elle étoit parfaitement *inutile* à la fin, puisque si *Milon* a eu raison de tuer *Clodius*, on n'en aura point de lui imputer ce meurtre comme un crime.

L'auteur, dans la quatrième sous-division de son livre, relativement à la littérature en général, traite de l'expression. Il veut qu'elle soit pure, harmonieuse, simple & variée. Ses

assertions sur plusieurs de ces points, exigeroient de longues discussions. Par exemple, il avance qu'une langue *riche* est toujours moins claire qu'une langue *simple*. . . parceque *la multitude des termes multiplie les équivoques*. Je pense que si l'on établissoit l'inverse de cette proposition, on s'exprimeroit avec plus de justesse & de vérité. Il est aisé de s'en convaincre par ce raisonnement qui est fort simple : le nombre de nos idées surpasse infiniment celui des mots par lesquels nous tâchons de les exprimer ; donc, toutes choses égales, les langues qui seront plus riches en mots, nous fourniront plus de moyens d'éviter les équivoques, qui viennent souvent de la disette des termes. Mais, ajoute-t-on ; *dans la Chine même, on ne sçait pas le Chinois*. Si on ne le sçait pas à la Chine, où faudra-t-il donc aller pour l'apprendre ? Mais enfin, pourquoi ce peuple ne sçait-il pas sa propre langue ? *C'est qu'elle est surchargée d'une quantité prodigieuse de termes synonimes*. L'au-

teur confond ici la langue *parlée* de ce peuple avec sa langue *écrite*. Les Chinois entendent parfaitement la langue qu'ils parlent, comme chaque peuple entend la sienne. Mais si tous indistinctement ne sont pas en état de lire ce qui est écrit en leur langue, cette incapacité ne résulte pas de la multitude des termes synonimes, mais du systême de leur écriture, qui n'a point d'alphabet, systême ingénieux à certains égards, mais qui est bien inférieur au systême dans lequel on employe les lettres. Effaçons donc la conclusion de l'auteur, qu'*une langue trop abondante devient obscure*. D'ailleurs, il n'y a point de langue *trop abondante*; puisqu'il n'y en a point qui le soit assez.

L'auteur m'a paru rarement exact dans les principes qu'il établit sur la simplicité de style. Deux choses, sur-tout lui paroissent indispensables, *la brieveté*, & *la simplicité*; c'est un axiome qu'il répète dans tout son livre. Afin d'être court, il ne veut point de préface, presque point d'exorde, un seul moyen, un seul principe; pour la conclusion,

tant mieux quand on peut s'en passer. Mais s'il y a des discours qu'il craigne de trouver longs, ce sont sur-tout les sermons ; il les lui faut précisément de la mesure de ceux qui composent le petit carême de *Massillon*. C'est bien pis, quand il parle de la simplicité. Rien ne lui paroît beau que ce qui est simple ; il exige de la simplicité par-tout, depuis l'Eglogue jusqu'à l'Epopée, depuis le Madrigal jusqu'à l'ode héroïque, tout doit être simple ; quel est le plus beau plaidoyer de *Cicéron*? c'est le plus simple ; mais direz-vous, Monsieur, est-ce qu'outre le style simple, il n'y a pas le style tempéré, le style sublime? non, Monsieur, l'auteur n'admet point cette distinction si ancienne & si vraie. Au reste, il se sert d'argumens admirables pour prouver sa thèse. Par exemple, l'expression doit être juste : or elle ne sçauroit être juste sans être simple, donc, &c. L'expression du sublime doit être courte, donc elle doit être simple &c. Il seroit difficile de le forcer dans son retranchement, parce que ce qui n'est pas simple, est

ſelon lui, exagéré, ridicule, extravagant. En ſe faiſant ainſi un Dictionnaire nouveau, on eſt ſûr d'avoir toujours raiſon. Il prétend que les plus grands écrivains ſont les plus ſimples. Vous ſentez, Monſieur, combien ſont ſimples, les odes de *Rouſſeau*, *Athalie*, le ſecond livre de l'*Eneïde*, &c.

L'auteur du *Précis*, en recommandant à l'orateur *d'aimer plus la vérité que la gloire*, vouloit d'abord qu'il la peignît avec des traits de feu, des expreſſions vives & paſſionnées, des tours animés & hardis. Cependant, toutes réflexions faites, il finit par conſeiller de renoncer à ces vains ornemens, à tous ces moyens artificiels. Il vaut mieux, ſelon lui, inſtruire le peuple que lui plaire ; il faut tâcher en conſéquence de le réduire à l'éloquence *philoſophique*, c'eſt celle du génie, les plus grands hommes n'en ont pas connu d'autre ; & afin qu'on ſache préciſément à quoi s'en tenir, il nous montre cette éloquence *philoſophique* dans *Phocion*, *parlant froidement au peuple, qui l'écoutoit froidement*. De bonne foi, Monſieur, étoit-

ce la peine de faire un traité de *Rhétorique*, pour apprendre aux jeunes littérateurs à parler froidement ? N'avons-nous pas déja un assez grand nombre de *Phocions* ? l'auteur, qui a cité *M. de Turenne* à propos de l'exorde d'un discours, propose les aphorismes d'*Hyppocrate*, à raison de leur précision, comme autant de modèles de pensées philosophiques. Je m'étonne qu'il ne se soit pas rappellé d'autres pensées bien plus simples encore & infiniment plus courtes, ce sont les sentences des sept Sages de la Grèce. La plus longue n'a que quatre mots, la plûpart n'en ont que deux. Certainement elles doivent être pour l'auteur le *non plus ultra* de la bonne éloquence, de l'éloquence vraîment *philosophique*.

Avec cette sévérité glaciale, vous ne croiriez pas, Monsieur, jusqu'à quel point l'auteur aime la gaîeté : il ne *lit pas volontiers les lettres politiques de Cicéron, parce qu'elles respirent la tristesse*. Ces lettres sont cependant infiniment intéressantes. Elles contiennent des anecdotes & des détails

d'autant plus précieux, qu'ils appartiennent à une époque importante. *Cicéron*, dont la vue étoit aussi perçante que ses intentions étoient droites, nous y découvre les intrigues, les prétentions, les guerres qui ont divisé les plus grands personnages de l'ancienne Rome, les *Pompée* & les *César*; il est vrai qu'il y déplore les malheurs de la république; mais quel est le lecteur qui n'entre pas volontiers dans une correspondance si intime, si variée, si piquante? Quel est le lecteur qui n'éprouve pas un certain plaisir à mêler quelquefois ses larmes avec celles d'un homme qui, à la vérité, n'avoit pas la morgue philosophique des *Brutus* & des *Caton* d'*Utique*, mais qui n'étoit pas moins bon citoyen qu'eux, & dont le commerce étoit bien plus aimable. Tout cela ne touche point l'auteur du *Précis*; ces lettres lui déplaisent, il les lit peu, parce qu'elles sont tristes. Cependant il lit volontiers le sermon de *Massillon* sur la mort du Juste & du Pécheur, celui de *Bourdaloue* sur l'Enfer, discours assurément plus tristes

que les *Epîtres* de *Cicéron* ; d'où proviennent des goûts aussi disparates, & comment les concilier ? D'un autre côté, il ne lit point le *Lutrin*, parce que c'est un poëme frivole. Vous avouerez, Monsieur, qu'un lecteur de cette trempe est difficile à contenter.

Dans la seconde partie de son ouvrage, l'auteur traite des différens genres de littérature; de l'histoire, de l'éloquence, de la poësie, du style philosophique. Je ne puis, Monsieur, le suivre dans tous ces détails, la matière est immense. Je me borne à quelques observations. L'auteur, toujours partisan de la simplicité, ne veut pas absolument que le style d'un Historien soit *aussi magnifique que celui de Tite-Live*, & cependant il aime infiniment *Florus* ; comme si *Florus* n'avoit pas dans son genre une *magnificence* qui va jusqu'à la poësie. Il ne daigne parler *ni de l'Abbé de Vertot, ni de la foule des Historiens Rhéteurs*. La proscription paroîtra, sans doute, bien générale, combien d'écrivains il fait

rentrer dans le néant d'un ſeul trait de plume ! nous en avons cependant pluſieurs qui ont travaillé, & qui travaillent encore dans ce genre avec ſuccès. Il nous ſemble que l'auteur du *Précis* devoit s'exprimer moins ſéchement, & avec plus de diſcrétion.

Une obſervation qui doit nous faire tenir en garde contre les déciſions de l'auteur, c'eſt qu'il ne paroît pas avoir lu quelques-uns des ouvrages qu'il condamne, & qui jouiſſent néanmoins d'une certaine célébrité. Par exemple, *quelle pitié*, dit-il, *de voir Iſocrate employer autant d'années à finir le panégyrique de la beauté, que les Grecs en avoient employées à la priſe de Troye*. Il confond ici deux ouvrages d'*Iſocrate*, le diſcours qui porte le titre de *panégyrique*, lequel roule ſur la politique, & contient les plus beaux traits de l'hiſtoire des Athéniens, & *l'éloge d'Hélène*, dans lequel l'orateur Grec entreprend de louer cette beauté célèbre. Il ſe trompe, en ce qu'il attribue à ce dernier diſcours, ce que la tradition nous a conſervé au ſujet du premier. On

prétend, il eſt vrai, qu'*Iſocrate* fut dix ans ou même davantage à compoſer ſon *Panégyrique*, mais on n'a jamais rien dit de ſemblable à l'occaſion de ſon *éloge d'Hélène*; l'auteur aura trouvé que ſon antithèſe ſeroit plus jolie en oppoſant le *Panégyriſte d'Hélène*, aux guerriers qui avoient perdu dix ans à combattre pour elle.

Je n'ai pas cru, Monſieur, devoir m'arrêter ſur la partie ſaine des préceptes, contenus dans cet ouvrage. Comme toutes ces règles ſont aſſez généralement connues, je ne vous aurois rien dit de bien intéreſſant, ſi j'avois ſuivi l'auteur quand il n'a fait lui-même que ſuivre les autres. J'ai penſé que je ſerois plus utile, & que je répondrois mieux à ce que vous attendez de moi, ſi j'indiquois aux jeunes littérateurs les aſſertions ſuſpectes, qui ſont échappées à l'auteur de ce *Précis*.

Je ſuis &c.

## LETTRE XI.

*Voyage littéraire de la Grèce ; ou Lettres sur les Grecs anciens & modernes, avec un parallèle de leurs mœurs. Par M. Guys, Secrétaire du Roi, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille. Nouvelle édition, revue, corrigée, & considérablement augmentée. On y a joint un voyage de Sophie à Constantinople, un voyage d'Italie, & quelques opuscules du même Auteur. 2 volumes in-8°. de 550 pages. A Paris, chez la Veuve Duchesne, Libraire, rue Saint-Jacques, au Temple du Goût.*

LA Grèce, qui fut si long-temps la patrie des arts, de la poësie & de l'éloquence, a conservé des droits pour intéresser tout homme de lettres. Cette Contrée, autrefois couverte des Cités opulentes

opulentes d'*Athènes*, de *Troye*, de *Corinthe*, de *Thèbes* & de *Mycènes*, n'offre plus aujourd'hui que des traces de dépopulation & de vastes amas de ruines ; des Chaumières ont remplacé les Palais des *Priam* & des *Agamemnon*, & le voyageur curieux cherche péniblement, à travers les ronces, quelques vestiges des Temples, des Cirques & des Théâtres, qu'embellissoient les chef-d'œuvres des *Praxitèles* & des *Phidias*. En un mot, les Grecs ne conservent plus que le triste souvenir de ce qu'ils ont été. Dans les isles de l'Archipel, c'est un vil peuple, livré à la misère, à l'ignorance & à la servitude ; dans les villes, ce sont des esclaves riches & orgueilleux. A Athènes, dit M. *Guys*, un Papas ignorant harangue aujourd'hui ce peuple, qui a eu des *Eschines* & des *Démosthènes* pour orateurs.

Cependant les Grecs, jusques dans cet état de dégradation, offrent encore des traits de caractère qui annoncent leur origine, & auxquels il est aisé de les reconnoître. M. *Guys*, qui les a observés long-temps, assure qu'il les

a retrouvés tels que les Historiens peignent leurs ancêtres, c'est-à-dire, artificieux, vains, souples, inconstans, adulateurs, avides de gain, amateurs de la nouveauté, peu scrupuleux sur les sermens. Leurs usages sont encore à peu-près les mêmes que ceux qui s'observoient du temps d'*Homère* & de *Periclès*; ils s'y montrent attachés, & les regardent comme la seule propriété qui leur reste. Ces traits de ressemblance entre les Grecs modernes & les anciens étoient échappés à la plûpart des voyageurs, qui, en parcourant les isles de l'Archipel, ont plus observé les lieux que les hommes. M. *Guys* a cru que la réunion de ces rapports pouvoit intéresser, & il en a fait la matière de son ouvrage. Je vais, Monsieur, vous fournir quelques exemples de cette conformité de mœurs & d'usages que l'auteur a remarquée.

Chez les anciens, une femme qui avoit nourri une jeune personne, ne la quittoit plus, même après son mariage; elle devenoit sa gouvernante, sa confidente & son conseil. De-là

vent que dans les anciennes Tragédies Grecques, une Princesse ne paroît presque jamais sur la scène, sans être accompagnée de sa nourrice. Le même usage s'observe encore aujourd'hui en Grèce, où, dans toutes les bonnes maisons, la nourrice du Maître ou de la Maîtresse, fait partie de la famille. Cette nourrice s'appelle *Paramana*, nom expressif qui signifie *seconde Mère*. Les Dames Grecques ont encore, comme autrefois, un grand nombre de filles esclaves, qui les suivent lorsqu'elles sortent du logis. On sçait que cet usage est très-ancien parmi les Grecs. *Plutarque*, au sujet des suivantes, rapporte que les Athéniens s'étant un jour assemblés au Théâtre pour voir jouer quelque Tragédie nouvelle, un des principaux Acteurs, près de venir sur la scène, demanda un masque de Reine, parce qu'il devoit jouer un rôle de Princesse, & un grand nombre de suivantes, parées magnifiquement. Comme *Melanthius*, qui faisoit les frais du chœur, ne les fournissoit point, l'acteur s'emportoit & faisoit attendre les

ſpectateurs, ne voulant point abſolument paroître ſans tout ce cortège. *Mélanthius*, laſſé des difficultés qu'il faiſoit, le pouſſa par force au milieu du Théâtre, en lui criant : *tu vois la femme de Phocion, qui paroît en public avec une ſeule ſervante, & tu viens faire ici le glorieux, pour corrompre les mœurs de nos femmes ?* Ce mot, qui fut dit aſſez haut, ayant été entendu, tout le Théâtre le reçut avec de grands applaudiſſemens. *Zaleucus*, légiſlateur de Locres, en Italie, pour réprimer le faſte des cortéges, défendit qu'aucune femme libre ſe fît accompagner par plus d'une ſuivante, *à moins qu'elle ne ſe fût enivrée.*

Les jeunes filles, en Grèce, ont entr'elles un jeu qui conſiſte à ſe donner des baiſers ſur les yeux, en ſe prenant par les oreilles. Ce témoignage d'amitié eſt très ancien. » Je » n'aime point *Alcipe*, dit un berger » de *Théocrite*, parce que quand je » lui ai fait préſent d'un beau pigeon, » il ne m'a pas baiſé, en me prenant » par les oreilles. »

L'évantail qui ſert de paraſol aux Dames Grecques, eſt exactement le

même que celui dont les anciens faisoient usage. Cet éventail est fort grand, arondi, composé de plumes de Paon, & garni d'un manche d'ivoire. Il porte au centre un petit miroir. Les Dames s'en servent à la campagne, & quand, fatiguées de la chaleur, elles se reposent sur un sopha, une esclave prend l'éventail, & en agite l'air autour de sa Maîtresse pour la rafraîchir. *Athénée* a peint ce même éventail, en citant des vers d'Anacréon, où ce Poëte fait le portrait d'un certain *Artemon*, homme voluptueux & efféminé, *portant*, dit-il, *un éventail rond, à manche d'ivoire, qui lui sert de parasol, comme aux femmes.*

C'est sur-tout dans la conversation que se déploie le caractère national des Grecs. On y reconnoît ce feu, cette imagination ardente, cette énergie, cette abondance, cette facilité d'expression, qui règnent dans les écrits des anciens. Lorsqu'on les voit s'entretenir entr'eux, on diroit, à leurs gestes, à leurs mouvemens, au ton animé dont ils parlent, qu'ils dispu-

tent vivement. On se tromperoit : c'est leur vivacité naturelle qui échauffe un simple récit, qui les porte à s'interrompre, à prodiguer les exclamations, à faire parler & rendre présens les Acteurs des faits qu'ils racontent. Les jeunes filles, sur-tout, aiment à exagérer ce qu'elles ont vu; les tropes, les images, les comparaisons, les figures leur sont très-familières, & les sermens viennent toujours à l'appui de ce qu'elles avancent. Une d'elle arrive-t-elle à la campagne, où l'on se rassemble dans la belle saison ? voici les propos qu'elle tiendra à sa compagne. » Quoi ! *Lucia*, vous dor» mez, & l'on danse dans la prairie.
» Nous avons des instrumens : *Stamati*
» joue de la lyre, *Zoé* mène le branle;
» & toutes les mères, assises sous
» le grand peuplier, sont enchantées
» de la voir. Venez donc, & que la
» fière *Zoé* ne dise pas : *j'ai eu l'hon-*
» *neur de la danse, j'ai mené seule le*
» *branle, seule j'ai été applaudie, j'ai*
» *brillé à la tête de mes compagnes.* Elle
» le diroit, j'en jure par vos yeux, sans
» ajouter : *parce que Lucia n'y étoit pas.*

» Vîte donc, que je vous aide à mettre cette robe rose, qui vous sied si bien, » ce bouquet de lilas sur votre tête. » Doublons le pas; j'entens la lyre; » ah! courons, courons, *Lucia*; & » qu'en vous voyant, *Zoé*, à qui la » danse a donné le rouge & l'éclat » des plus belles couleurs, pâlisse & » sèche de dépit. » M. *Guys* assure qu'il ne fait que traduire ce que lui-même a entendu.

On connoît l'ancienne crédulité des Grecs pour les présages: leurs descendans ne sont pas moins superstitieux à cet égard; ils ajoutent surtout beaucoup de foi à l'art d'interpréter les songes. Leur règle générale est d'en prendre toujours le contrepied: ainsi les plus sinistres sont interprétés en bonne part; mais on passe tristement & en tremblant la journée qui suit un songe riant & agréable. Les Grecs, suivant l'usage de leurs ancêtres, emploient même jusqu'au jeûne, pour se procurer des songes heureux. Par exemple, une jeune fille qui se sent pressée du desir de trouver

un époux, ne mange en ſe couchant qu'un gâteau fort ſalé, & s'abſtient de boire. Elle met enſuite ſous ſon chevet trois pelotons de fil, un blanc, un noir, & un rouge. Ces préparatifs étant faits, l'homme qu'elle voit en ſonge & qui lui apporte à boire, eſt celui qu'elle doit épouſer. Dès qu'elle s'éveille, elle prend un peloton au haſard : le noir déſigne un veuf, le blanc un vieux, le rouge un mari jeune & riche, telle qu'elle le deſire, &c.

Les romans, les contes, les apologues tirent leur origine de l'orient. Les Grecs modernes ont hérité du goût de leurs ancêtres pour ces ſortes de récits. Parmi eux, les vieilles femmes aiment toujours à conter, & les jeunes ſe piquent de répéter à l'envi les contes qu'elles ont appris, ou qu'elles ſçavent imaginer elles-mêmes. » J'ai ſuivi leurs converſations, dit » M. *Guys*, pour en faire choix. Je » vais laiſſer parler les Grecques, & » traduire librement une ſcène de leurs » entretiens, où vous verrez les filles » de *Minée*, en travaillant à leurs

» broderies, raconter, chacune à son
» tour, les historiettes qu'elles sça-
» vent, pour s'amuser. »

LUCIA.

Cette rose que je brode, & que j'acheverai sûrement aujourd'hui, me rappelle un joli conte qu'on m'a fait du berger *Dimitry*, de *Pyrgos*. Il poursuivoit la jeune *Fanou*, qui nous apportoit tous les matins de la crême & des fraises, lorsque nous étions au village, & il lui disoit un jour : *ô joie de mon cœur ! ma lumière, mon ame ! écoute-moi & ne fuis point ; écoute la vérité que je veux t'apprendre : je suis pauvre, je gagne peu, & ne desire rien pour moi. Mais je voudrois être le maître de ce nombreux troupeau que je mène, pour te le donner ; je voudrois être le Roi de ce Village, pour te couronner. Ecoute encore....* la jeune *Fanou* rougit, & courut comme si elle se sauvoit : mais en courant, elle laissa tomber une rose. Le berger la ramasse avec précipitation, & l'attachant sur sa tête, il dit : *me voilà à présent plus content que le Maî-*

*tre de mon troupeau, & que le Roi de mon Village.*

ZOÉ.

Je n'oublirai jamais ce que j'ai entendu moi-même l'été dernier. J'ai passé l'été dans l'isle de *Calki* avec ma mère. Notre batelier disoit un jour à *Rhoda* qu'il aime : *ma chère Rhoda, hier j'étois perdu ; oui, sur mon ame ; mon sang s'est glacé. J'ai vu les flots courroucés s'élancer sur moi comme des serpens affreux, les gouffres de la mer prêts à m'engloutir & à se fermer sur moi. Une tempête horrible, un ciel noir & lugubre annonçoient la mort. Mon bateau, que je ne gouvernois plus, alloit se briser sur les écueils de Kouzlu. Tu frémis? ah! c'est ta seule colère qui m'a fait voir tout cela, ta colère, plus redoutable que la tempête & que le naufrage. Je t'ai appaisée, tu as souri, j'ai revu le ciel serein & la mer tranquille. J'ai été sauvé.*

LUCIA.

J'aime bien une fable turque qu'*Hassan Effendi* avoit donnée à mon frère

pour la traduire. Elle montre combien on a tort de ne pas nous instruire comme les hommes, qui nous font accroire tout ce qu'ils veulent. Le grand *Salomon*, dit l'apologue, après avoir fait bâtir le magnifique temple qui portoit son nom, fit construire un superbe Palais. Il y avoit rassemblé toutes sortes d'oiseaux, & leur avoit donné à tous le don de la parole. Dans l'immense volière où ils étoient rassemblés, un vieux moineau étoit toujours en querelle avec sa jeune compagne. *Salomon* prenoit plaisir à les entendre ; car les grands s'amusent souvent, comme nous, des plus petites choses. Un jour l'oiseau grondeur, plus fâché qu'à l'ordinaire, se mit en fureur & dit : *méchante femme, crains ma colère, tu me pousseras à bout, & alors je renverserai ce Palais, & je te laisserai ensevelie sous ses débris : tu ne connois pas mes forces.* La pauvre & simple femelle, bien effrayée, le crut & ne repliqua pas. Mais *Salomon*, qui avoit tout entendu, appella l'oiseau colère sur le bout de son doigt, & lui dit : *puissant moineau, c'est moi qui ne*

*connois pas vos forces: Apprenez-moi donc comment vous pouvez détruire ce vaste Palais où je réside.* Le moineau, bien humilié, répondit: *grand Roi, tu m'as entendu, & j'en suis dans la confusion. Je sçais bien que je suis petit & foible; mais laisse moi, je t'en conjure, faire le fort avec ma femme* &c.

Dans cette multitude d'usages que les Grecs modernes ont retenus de leurs ancêtres, on peut encore distinguer les suivans: les libations ont continué d'être une des cérémonies des festins Grecs, qu'on n'achève pas sans répandre du vin, en formant des vœux pour le maître de la maison & pour les convives. M. *de Peyssonel*, Consul de France à Smyrne, écrivoit à M. *Guys* qu'il avoit observé le même usage dans une autre circonstance: » Je me suis souvenu de vous & de » votre ouvrage, lui dit-il, en voyant » de mes fenêtres un bateau Grec qu'on » lançoit à l'eau. Avant de mettre la » main à l'œuvre pour commencer » l'opération, le constructeur a fait » venir du vin, &, tenant la coupe, » il en a arrosé la pouppe du bâtiment,

» en faiſant des vœux pour la proſpé-
» rité du voyage & du propriétaire ;
» il a bu enſuite & fait boire tous les
» aſſiſtans. J'ai vu enfin une libation
» dans toutes les formes. » Ce conſtructeur Grec ne retrace-t-il pas bien, en effet, l'image d'*Enée*, qui, avant de quitter Alceſte & la Sicile, ſe tient de bout ſur la proue de ſon vaiſſeau, avec une coupe à la main, jette dans la mer les entrailles des victimes, & fait une libation du vin qu'il répand ?

Les anciens Grecs à la fin du jour, lorſqu'on apportoit de la lumière dans les appartemens, ſe ſouhaitoient mutuellement le bon ſoir ; on n'y manque pas encore aujourd'hui, & cet uſage eſt regardé comme une coutume religieuſe.

Il s'obſerve dans l'iſle de *Métélin*, qui eſt l'ancienne *Lesbos*, un uſage bien extraordinaire : toutes les propriétés & tous les immeubles, appartiennent aux filles, & à la fille aînée ; diſpoſition qui entraîne l'exhérédation des garçons, qui conſentent volontiers à tout céder à leurs ſœurs, pour

leur procurer de meilleurs établissemens. Ils pourroient, s'ils le vouloient, réclamer la loi Turque, qui admet tous les enfans au partage égal des biens paternels ou maternels ; mais ceux qui auroient recours à ce moyen pour se soustraire à la loi du pays, seroient déshonorés. M. *Guys* prétend découvrir dans l'histoire Grecque l'origine de cet usage. Les Lesbiens, après une suite de guerres & de révolutions, ayant été exterminés par les Athéniens, les femmes, qui furent seules épargnées, auront pu s'attribuer la propriété des biens, dans le dessein de les assurer dans leur famille : convention, qui aura pu dans la suite dégénérer en loi.

Il étoit naturel que l'auteur, en parlant des Grecs, fît aussi mention de l'état actuel des arts parmi eux ; ils ne sont plus à cet égard ce qu'ils étoient autrefois. Ils cultivent encore avec succès la poësie & la musique ; mais on ne retrouve chez eux ni peintres, ni sculpteurs, parce que les Turcs n'en souffrent point dans leur

Empire. Le talent le plus décidé n'ose reprendre le pinceau pour peindre la figure, ou, s'il le fait, il faut qu'il se dérobe aux regards du public. C'est ainsi que le fils de *Soliman*, Capitan Pacha, devenu depuis grand Amiral, s'amusoit secretement, dans le cours de ses croisieres, à peindre les plus belles femmes des isles de l'Archipel. Il avoit fait présent de quelques-uns de ses tableaux à feu M. le Comte *Desalleurs*, alors Ambassadeur de France à la Porte. Les Grecs ont cependant encore aujourd'hui tout ce qu'ils ont pu conserver de la Grèce ancienne : tandis que les hommes sont appliqués au commerce, à la navigation, à l'agriculture, & à différentes fabriques d'étoffes, les femmes dessinent, brodent & nuent parfaitement les fleurs, les fruits, les feuillages, & l'on ne peut se lasser, dit-on, d'admirer le travail de leurs broderies. Ce n'est pas que les Grecs modernes n'aient encore un goût très-vif pour tous les arts qui tiennent aux luxe ; mais le Gouvernement leur impose une con-

traînte qui les découragе. Tout luxe extérieur leur est interdit ; mais ils sçavent s'en dédommager au-dedans de leurs maisons. On remarque chez les riches le goût, la propreté & la magnificence des anciennes maisons d'*Athènes*, dont l'architecture, au-dehors, avoit toujours peu d'apparence & d'éclat, mais qui, dans l'intérieur, étoient recherchées & voluptueuses. Les Grecs, à l'exemple des anciens, ne tapissent point leurs appartemens ; comme eux, ils font peindre sur les murs, non des figures, mais des vases de fleurs, artistement dessinés. Ils ont aussi des lambris dorés d'une belle sculpture, & des plafonds richement incrustés. Lorsqu'ils se croient autorisés à bâtir plus somptueusement, & à étaler leur goût & leur magnificence, ils se livrent sans mesure à leur faste. La crainte même des évènemens & des disgraces auxquelles le luxe les expose, n'est pas un motif suffisant pour les arrêter. M. *Guys* rapporte, à ce sujet, qu'on voyoit, il a quelques années, à Cons-

tantinople, ſur le canal de la mer noire, une magnifique maiſon, qui appartenoit à un Grec, nommé *Stavraky*, devenu favori du Grand-Seigneur. Mais le Sultan, après l'avoir condamné à mort, fit détruire ce bel édifice, ſur le terrein duquel un autre Grec n'a pas craint depuis de faire élever un Palais, plus ſuperbe encore.

Le dépériſſement de l'Architecture dans la Grèce n'a pas été auſſi ſenſible que celui des autres arts. On y rencontre encore d'habiles Architectes. Le Sultan *Selim I*, qui s'étoit emparé de toutes les Egliſes de Conſtantinople, en laiſſa une aux Grecs, en faveur d'un Architecte de cette Nation, qui avoit bâti, par ſes ordres, une grande & magnifique moſquée à Andrinople. Ce Prince fut ſi content de cet Artiſte, qu'il lui fit préſent non-ſeulement de l'Egliſe Grecque, mais encore de toute la rue où elle étoit ſituée. M. *le Roi*, Architecte, pendant le ſéjour qu'il a fait à Conſtantinople en 1753, ayant été conduit à la moſ-

quée que faisoit bâtir le Sultan *Mahmoud*, ne pût s'empêcher d'admirer le procédé simple & facile avec lequel l'Architecte Grec, chargé de la construction de cet édifice, élevoit la grande voûte, qui devoit le couvrir entièrement : une perche, placée au centre de l'échauffage qui remplissoit tout l'intérieur de la Mosquée, se mouvant circulairement en tout sens, décrivoit successivement tous les différens cercles concentriques de la voûte, & désignoit la place de chaque brique qui entroit dans sa construction. Lorsque, par ce procédé, la perche, en s'élevant peu à peu, étoit parvenue à la ligne perpendiculaire, on fermoit la voûte avec une pierre qui en faisoit la clef. Le Palais de l'Empereur *Dioclétien*, à *Spalatro* en Dalmatie, est encore un ouvrage des Grecs, qui rappelle la magnificence des anciens monumens, quoique, dans l'ensemble de cet édifice, on apperçoive des marques sensibles de la décadence de l'Architecture. Les ruines en ont été dessinées sur les lieux

par M. *Clérisseau*, Artiste éclairé, dont le goût & les talens sont connus. On doit se rappeller encore que sous le règne de *Justinien*, deux Architectes Grecs, *Anthémius* & *Isidore* bâtirent le magnifique Temple de *Sainte-Sophie*, édifice que tous les connoisseurs admirent, & qui a servi de modèle pour tous les Dômes modernes.

C'est encore dans l'orient & chez les Grecs qu'on retrouve l'ancienne adoption, pratiquée avec toute la solemnité qui accompagnoit autrefois cet acte public. Voici quelques détails sur cette touchante cérémonie. Celui qui doit être adopté est conduit à l'Eglise par ses parens, comme celui qui adopte est accompagné des siens. Ils portent l'un & l'autre un cierge allumé : l'adopté se tient debout près du Sanctuaire; le père adoptif est en dehors. Le Prêtre, revêtu de ses ornemens, récite les prières d'usage, & donne la bénédiction à tous les deux. Alors l'adopté sort du Sanctuaire, & s'avance vers le Père adoptif, qui le reçoit dans ses bras, & le serre af-

fectueusement contre son sein. Le fils se prosterne, &, dans cette posture, le Père lui pose le pied droit sur le derrière du col, & dit : *tu es aujourd'hui & tu seras à l'avenir mon fils ; car c'est aujourd'hui que je t'ai engendré.* Il le relève ensuite & l'embrasse de nouveau ; l'adopté lui baise les mains & l'appelle son père. Le Prêtre termine les prières par une exhortation pathétique, qu'il adresse à ceux qui en sont l'objet, pour les engager à remplir mutuellement les nouveaux devoirs de père & de fils qu'ils viennent de s'imposer. Après la cérémonie, on dresse un acte qui est signé par le Père adoptif, par les parens & les autres témoins qui ont été présens. Cet écrit donne à l'adopté le droit d'hériter des biens de son nouveau père ; mais ce droit n'exclut point celui qu'il conserve toujours sur la succession de ses parens légitimes. Jusqu'à l'âge de quinze ans, l'enfant est obligé de prendre le nom du père qui l'adopte ; mais après cet âge, il lui est libre de conserver le sien, ou de

porter celui de la famille dans laquelle il eſt entré. Si l'enfant eſt en bas âge, toute la cérémonie ſe réduit à le faire paſſer ſous la chemiſe de la femme du père adoptif, laquelle, en ce moment, déclare qu'elle reconnoît & adopte cet enfant comme ſi elle l'avoit fait. Quelques-uns, après la cérémonie ſymbolique de la chemiſe, appellent le *Papas*, qui récite quelques prières; mais l'intervention du Prêtre n'ajoute rien à cette adoption, & l'on peut s'en diſpenſer.

On connoît encore en Grèce un autre genre d'adoption, qui eſt particulièrement en uſage parmi les marins; c'eſt proprement une confraternité, dans laquelle on s'adopte pour frères, ſous le titre de *frères de la Sainte-Ceinture*. Le Prêtre donne à l'Egliſe, aux frères adoptifs, une ceinture venue de *Jéruſalem*, & les bénit : ils jurent de s'aimer fidèlement, de ſe ſecourir, & de ne jamais s'abandonner. Les femmes ont voulu ſuivre le même uſage, & elles ſe donnent mutuellement le nom de *ſœurs*. Enfin, comme les abus s'introduiſent juſques

dans les meilleures institutions, on a voulu établir cette adoption entre les deux sexes; sans doute, pour user du privilége & des facilités que pouvoit donner le titre de frère & de sœur. Mais la multiplicité des inconvéniens qui en résultèrent, ne permit pas à l'Eglise Grecque de tolérer long-temps ces dangereuses alliances, qu'elle fut obligée de supprimer & de défendre.

L'auteur, en parlant des Grecs, se trouve quelquefois dans la nécessité de faire mention des Turcs, & de quelques-uns de leurs usages. Je me borne à vous faire part, Monsieur, d'une observation qu'il a faite sur le recueillement profond, dans lequel un Turc en prière paroît absorbé. » Je revenois un jour, dit-il, en com» pagnie & à cheval du village de Bel» grade. Un Turc faisoit sa prière sur » le bord du chemin, & je le consi» dérois attentivement. On m'assura » que, si j'approchois de lui, il ne » leveroit seulement pas les yeux pour » me regarder. J'étois jeune & nou-

» vellement arrivé en Turquie ; je ne » pus croire ce qu'on me disoit. Je » m'éloignai pour arriver au galop sur » l'homme en prière : il se tint immo- » bile. Je tournai au tour de lui, il » sembloit ne pas m'appercevoir ; il » continuoit de se lever & de se met- » tre à genoux, sans lever les yeux. » Enfin, j'appuyai presque sur lui la » tête de mon cheval ; mais il ne dai- » gna pas se détourner pour me dire » la moindre injure ou pour me faire » aucun signe. Ainsi j'aurois perdu » la gageure, si j'avois parié que j'in- » terromprois sa prière. »

Je ne suivrai point M. *Guys* dans tous les détails où il entre sur les cérémonies du mariage & de la sépulture des Grecs, sur l'habillement, la coëffure & la toilette des femmes, sur leurs fêtes, leurs festins, leurs danses, leurs jeux, leurs bains, leur hospitalité &c. Il montre, par une suite de rapprochemens, que les usages modernes, sur tous ces points, sont à peu-près les mêmes que ceux des anciens Grecs. Toutes ces obser-

vations sont intéressantes, & elles annoncent qu'*Homère*, *Euripide*, *Anacréon*, *Pausanias*, ont été les fidèles compagnons de voyage de M. *Guys*. J'aurois cependant désiré qu'il eût un peu moins prodigué l'érudition Grecque, & que pour établir le rapport d'un usage moderne avec ceux de l'Antiquité, il se fût borné à une ou deux citations de passages anciens, sans trop les multiplier. L'auteur a joint, à la fin de son livre, un *voyage d'Italie*, qui n'apprend rien de neuf, & qui d'ailleurs est surchargé d'annotations minutieuses sur les jours de beau temps, de pluie, de neige, de mauvais chemins, & autres circonstances accidentelles, qui ne peuvent être d'aucune utilité pour l'instruction des voyageurs.

Je suis, &c.

## LETTRE XII.

*Essai sur les Langues en général, & sur la Langue Françoise en particulier. Par M. Sablier, un vol. in-8°. de 212 pages. A Paris, chez Monory, Libraire, rue de la Comédie Françoise.*

Il est des ouvrages, Monsieur, qui étant annoncés comme de simples *Essais*, surprennent agréablement les lecteurs, en leur offrant quelquefois des traités approfondis; mais il s'en faut de beaucoup que le livre de M. *Sablier* remplisse même le titre modeste qu'il porte. La matiere sur laquelle l'auteur s'est exercé est assurément très-intéressante. Si la faculté de penser est un attribut si glorieux pour l'homme, celle de parler ne peut lui être indifférente: aussi les sçavans de tous les temps ont-ils fait une étude particulière de cette opération si simple dans ses procédés, si délicate dans ses principes, si admi-

rable dans sa variété, & tellement analogue à la nature de l'homme, que l'art de la parole ne paroît être, au premier coup-d'œil, qu'un simple instinct. Nous avons déjà beaucoup plus que des élémens sur cet important objet. Sans parler ici des Grecs & des Latins, qui ont étudié & développé leur langue avec autant d'intelligence & de sagacité, qu'ils l'ont parlé avec pureté & avec élégance; quelle nation dans l'Europe n'a pas travaillé sur la sienne? la France, en particulier, a produit une foule d'Ecrivains qui ont consacré leurs veilles à expliquer les règles d'une langue qui semble être faite pour devenir celle de tout l'occident. D'après ce fonds de richesses, on étoit en droit d'espérer quelque chose de moins sec de la part d'un auteur qui avoit de si grands secours pour le genre qu'il a choisi. Il n'a écrit, dit-il, que pour ceux qui n'ont pas le temps de *feuilleter beaucoup de livres, & qui cependant seroient bien aises d'avoir une idée générale sur cette matière.* L'auteur a strictement rempli son objet; car une centaine de pages lui suffit pour rendre compte de

toutes les langues anciennes & modernes, connues & inconnues, à l'exception de la langue Françoise, qui, seule, occupe cent autres pages. Aussi vous verrez, Monsieur, que l'idée qu'il donne de ces langues est si générale, qu'elle se réduit presque à rien, dans la première partie de son ouvrage, & à peu de chose dans la seconde.

Quoique l'auteur soit fort superficiel, il traite néanmoins assez *durement* les Ecrivains qui l'ont précédé dans cette carrière. L'excuse qu'il apporte est d'une franchise tout à fait plaisante; *c'est*, dit-il, *que j'en ai lu une bonne partie, & qu'ils m'ont tellement ennuyé, que je me suis cru en droit d'en user ainsi.*

Il me semble qu'il y a un peu d'humeur dans ce procédé; car enfin en abandonnant à la discrétion de M. *Sablier*, les Ecrivains qu'il a lus & qui l'ont *ennuyé*, on pourroit lui contester son *droit* à l'égard de ceux qu'il n'a pas lus. Mais ce qu'il y a de singulier, c'est qu'après avoir montré si peu d'indulgence pour les autres, il en demande lui-même pour son style,

attendu sa qualité d'*octogénaire*. Un âge aussi avancé, rend tout homme respectable, & sur-tout un homme de lettres ; mais quand M. *Sablier* eût été à la fleur de sa jeunesse, nous n'aurions jamais cru avoir le droit de le traiter *durement*, parce qu'il nous auroit *ennuyé*. Cependant il nous permettra quelques observations sur son livre, dont nous n'avons pas lu seulement *une bonne partie*, mais que nous avons *feuilleté* tout entier.

L'introduction est très-courte & proportionnée à la longueur de l'ouvrage; elle n'est que de quatre pages. Elle commence ainsi : » Si les anciens peuples » étoient *Autochthones*, c'est-à-dire, des-» cendus de races nées dans la contrée » qu'ils habitoient, comme quelques » nations de l'antiquité l'ont prétendu, » la différence des langues ne seroit » point étonnante ; mais dès qu'il est » constaté que la population de toute » la terre s'est faite par un seul hom-» me, il faut en conclure qu'il n'y a » eu qu'une seule langue primitive, » dont toutes les autres sont sorties ». J'avoue de bonne foi que je n'entends

rien à cette façon de raisonner : les deux membres de cette période ne me paroissent avoir aucun rapport entr'eux : le premier exigeoit une conclusion différente, ou plutôt le second devoit être précédé d'une proposition dont il dépendît mieux. Que les anciens peuples ayent été autochthones ou non, *la différence des langues* n'en sera pas moins *étonnante*; j'avoue qu'elle l'est davantage dans le second cas : il est naturel alors de rechercher la cause de cette variété, lorsqu'on veut instruire un lecteur justement curieux. Cependant, quelques lignes plus bas, M. *Sablier* blâme cette recherche comme inutile, & même, après avoir dit positivement qu'il n'y a eu qu'une seule langue primitive, oubliant tout à coup son assertion, il met cette question, *n'y a t-il eu en effet qu'une seule langue primitive*, au rang des questions oiseuses? il prétend que, dans cet examen, les auteurs ont *négligé soigneusement* la seule chose qui pouvoit procurer quelqu'éclaircissement, c'est-à-dire, les influences des causes physiques & morales ; il dit ensuite qu'ils *ont tra-*

*vaillé à épaissir les ténèbres qui enveloppent l'origine des langues*. Ce reproche, dans sa généralité, me paroît très-déplacé. M. *Sablier* a lu une *bonne partie* de ces Ecrivains, mais peut-être y en a-t-il qu'il n'a point lus, & dans les écrits desquels il auroit trouvé de quoi se satisfaire sur l'article de l'*influence des causes physiques & morales*. Je ne citerai ici que l'ouvrage, aussi agréable que profond, de M. le Président *Desbrosses*, & celui de M. *Court de Gibelin*, si rempli d'érudition. Certainement M. *Sablier* auroit bien dû les consulter & les indiquer préférablement à *Goripus*, Médecin Flamand du 16ᵉ siècle, qui prétendoit qu'*Adam* parloit le bas Allemand. Il trouve mauvais encore qu'on se soit attaché aux étymologies ; mais comment traiter des *langues* sans recourir aux étymologies ? l'excès seul en ce genre est à éviter. Lui-même, M. *Sablier*, ne rapproche-t-il pas quelques mots de diverses langues, pour faire sentir le plus ou moins d'analogie qu'elles ont entr'elles ? N'est-ce pas là s'attacher aux étymologies ? Il insinue qu'il y a eu une première langue

dont toutes les autres ne ſont en quelque ſorte que des modifications ou des altérations ; mais cette idée n'eſt point neuve. Vous la trouverez, Monſieur, & plus détaillée & infiniment mieux prouvée dans les deux ſçavans modernes que j'ai déja cités, dans M. l'Abbé *Bergier*, & dans beaucoup d'autres.

Paſſons maintenant au corps de l'ouvrage de M. *Sablier* ; il eſt diviſé par chapitres, dont le plus long n'a guères plus de ſix pages ; c'eſt dans un ſi court eſpace qu'il a reſſerré les langues les plus importantes. Son objet, dont il n'a pas jugé à propos de nous inſtruire, paroît ſe borner à l'hiſtorique des langues, du moins relativement à la plupart ; il marque les lieux & les temps où elles ont été en uſage, de quel autre idiôme elles dérivent, le nombre des lettres qu'elles emploient, la manière d'en prononcer quelques-unes, de très-légères obſervations ſur la partie grammaticale, & quelquefois des critiques aſſez amères, & des aſſertions très-haſardées. Voilà de quoi ſont compoſés les chapitres du nouvel Eſſai.

Je vais en examiner quelques-uns.

M. *Sablier* ne paroît pas prévenu en faveur de l'Hébreu, & il ne croit point qu'il ait été la langue primitive : on ne lui fera pas de procès là-dessus, de très-habiles gens ont pensé de même ; mais on souhaiteroit qu'il traitât *Saint-Jérôme* un peu moins cavalièrement. Ce Père a dit que l'Arabe a beaucoup de conformité avec l'Hébreu & le Chaldéen, comme sorti & *procédé* de l'un & de l'autre. Là-dessus M. *Sablier* ajoute : *mais Saint-Jérôme sçavoit-il l'Arabe ? Ne s'en seroit-il pas fait honneur, pour faire voir qu'il étoit en état de décider la question ?* Comment M. *Sablier* n'a-t-il pas senti d'abord, qu'on pourroit former le même doute à son égard, avec beaucoup plus de fondemens ? *Sçait il* toutes les langues dont il traite ? certainement *Saint-Jérôme* avoit les plus grandes connoissances sur la Langue sainte ; la Palestine, où il vécut long-temps, n'est pas éloignée de l'Arabie ; il me semble qu'on peut s'en rapporter à lui sur l'article dont il s'agit. Mais M. *Sablier* en veut à ceux qui font paroître quelque penchant pour l'Hébreu, il dit que ce sont des *dévôts*.

Il eſt impoſſible, ſelon notre auteur, que l'Hébreu ſe ſoit conſervé le même pendant deux mille ans, parce que le ſtyle de *Moïſe* n'eſt point celui d'*Iſaïe*, & que *Daniel* ne reſſemble point à *Eſdras*. Après cette preuve qui n'eſt rien moins que convaincante, il ajoute: » il y a tout lieu de croire que les co» piſtes qui *écrivoient* de ſiècle en ſiècle » les livres Saints, auront ſubſtitué » les nouvelles expreſſions, & les » nouveaux mots à ceux qui avoient » vieilli, & que le peuple n'entendoit » plus. On en peut trouver la preuve » *par* les villes nommées, dans le *Penta*» *teuque* & dans *Joſué*, qui n'ont eu » le nom qui leur eſt donné que *ſous* » *le temps* des Rois.» Perſonne ne croira, ſur la parole de M. *Sablier*, que les copiſtes Hébreux ſe ſoient jamais donné la licence dont il parle, & qui auroit été abſolument contraire au reſpect Religieux que le peuple Juif avoit pour les Saintes Ecritures. Il n'y a pas la moindre trace de ces prétendues corrections, qui, dans un eſpace de temps ſi conſidérable, auroient fini par dénaturer des ouvrages, qu'on re-

gardoit comme ayant été écrits par l'ordre & l'inspiration de Dieu même. Le changement des noms de villes, & quelqu'autre de cette nature, léger en soi, & introduit par l'autorité des Prêtres, & non des copistes, ne doit point tirer à conséquence pour le reste du texte sacré, & ne sçauroit appuyer l'assertion que nous réfutons. Nous n'osons soupçonner M. *Sablier* d'aucune mauvaise intention, mais plusieurs de ces expressions nous ont fait peine sur cette matière. Pourquoi veut-il, par exemple, que les traducteurs & les commentaires de la Bible ayent eu *le plaisir* de trouver dans l'Hébreu des sujets de *chicane* & de *dispute*? Il leur suppose donc un caractère bien méprisable? Pourquoi, après avoir dit qu'avant l'invention des points *massorétiques*, on ne pouvoit sçavoir la véritable signification d'un mot que par la tradition, ajoute-t-il, *& une tradition de deux mille ans n'est pas bien exacte!* voudroit-il répandre quelque nuage sur l'autenticité des livres Saints?

Quelquefois M. *Sablier* s'exprime de manière à faire croire qu'il n'auroit pas une idée bien nette, de ce qui re-

garde le grammatical, de *l'article* par exemple. Il dit que les Allemands pourroient se passer de l'article, cela est vrai; mais la raison qu'il en donne est fort mauvaise, c'est que leurs noms se déclinent, comme ceux des Latins : ils ont *vatter*, *vatters*, de même que *Pater*, *Patris*. Premièrement, il y a chez eux des noms qui ne varient point, sçavoir, les substantifs féminins, d'autres qui ont presque tous les cas semblables, ou pour parler plus exactement, qui n'en ont pas le nombre ordinaire, surtout au pluriel ; ainsi, au moins pour ceux-là, le raisonnement de l'auteur ne conclut point. Mais en second lieu, que les noms ayent des cas ou n'en ayent pas, cela ne fait rien pour les articles. Si les Latins ne mettent point d'articles autant que les Grecs, car ils ont quelque chose d'équivalent en certaines occasions, c'est qu'ils se sont accoutumés à les suppléer pour l'ordinaire, & nullement à cause des diverses terminaisons d'un même mot, lesquels ne sçauroient jamais tenir lieu de l'article, puisqu'elles ne le renferment en aucune façon. Notre auteur

essaye de prouver encore la même thèse, parce que les verbes se conjuguent, *jch*, *lube*, *du liebest*, *er liebet*, ou *liebt*. La méprise est plus considérable ici, parce qu'il confond les articles, avec les noms personnels, *je*, *tre*, *il*. Les verbes Allemands peuvent bien paroître, sans être procédés comme chez nous des noms personnels, mais dans ce cas là, ce ne feront pas des articles qui seront supprimés, puisque les articles n'appartiennent point au verbe. Selon lui, le François est plus monotone que l'Allemand, mais qu'on ouvre un livre écrit en cette dernière Langue, & l'on sera surpris que les Allemands eux-mêmes puissent soutenir la répétition éternelle des terminaisons en *en*, *er*, *es*, qui se sont emparées des trois-quarts de leurs mots.

Les règles qu'il donne pour la prononciation, ne sont pas toujours sûres. Le mot Anglois *beauty*, ne se prononce pas comme notre mot *beauté*, ainsi que le dit M. *Sablier*, mais comme si nous disions *biauti*.

On ne trouve presque rien dans cet *essai*, ni sur le *Grec ancien*, ni sur le *Latin*. Relativement au génie de la Lan-

gue, cependant c'étoient des Langues qui méritoient bien quelque détail.

Il reproche aux bas Bretons, dont la prononciation a prodigieusement changé, d'écrire comme ils prononcent maintenant; *c'est*, dit-il, *la ressource des ignorans*. Si ces *ignorans* plaidoient au tribunal de la raison, ils pourroient bien gagner leur cause; car enfin, si les sons articulés sont les signes des idées, les mots écrits sont eux-mêmes les signes des mots prononcés, & doivent changer avec eux.

Il observe avec raison, comment dans nos contrées l'esclavage, ou, si vous voulez, la politesse a changé le langage, que la liberté & l'égalité avoient introduit chez les Romains. » Ils disoient *tu* en parlant à une per» sonne, ensuite ils ont dit *vos*. Les » Italiens ont imaginé de prendre la » troisième personne. *Monsieur voudroit-» il?* les Allemands ont poussé la poli» tesse encore plus loin, car ils disent » au lieu de *voulez-vous*, *Messieurs veu» lent-ils?* » M. *Sablier* pouvoit mettre encore plus de justesse dans cette observation, en disant que les Italiens non-seulement employent la troisième

personne, mais encore que cette troisième personne est du féminin, même lorsqu'on parle à un homme, parce que par une abstraction rafinée, ils sous-entendent toujours *vossignoria*, à quoi la phrase se rapporte, ensorte qu'ils ne disent pas, *je suis bien aise de vous voir*, mais je suis bien aise *de la voir, ho gran gusto di vederla.*

L'auteur entre dans plus de détails sur la langue Françoise, mais il n'en fait pas mieux connoître le génie & la syntaxe; il se borne à en indiquer les différens progrès selon l'ordre des temps. Il cite en conséquence des Ecrivains de chaque siècle depuis le douzième, temps où notre idiome peut avoir mérité le nom de langue Françoise. Il tire presque toutes ses citations de nos premiers Romans, soit en prose, soit en vers. Si c'est là ce qu'il a trouvé de meilleur, il faut convenir que notre littérature étoit alors dans un état bien misérable. Il a jugé à propos d'y joindre un court extrait du roman de la Rose, ouvrage, comme il le dit lui-même, *plein de licences même grossières*, & qui n'étoit pas fait pour un siècle où l'on respecte la raison & l'honnêteté,

La qualité d'*octogénaire*, que M. *Sablier* a prise dans sa préface, peut bien lui faire obtenir grace pour le style de son livre ; mais elle ne servira qu'à le faire condamner avec plus de sévérité pour l'indiscrétion avec laquelle il n'a pas craint de présenter à son lecteur je ne sçais combien de passages extrêmement libres. Vous me dispenserez, Monsieur, de les citer moi-même, & vous conviendrez sans peine qu'il vaudroit mieux ignorer à jamais notre vieux langage, que de l'apprendre par une lecture si révoltante. Ce qui vous étonnera, c'est que M. *Sablier*, qui ne se fait aucun scrupule d'égayer son lecteur par de pareilles gentillesses, veut néanmoins qu'on croye qu'il le *respecte*. Mais sçavez-vous en quoi il fait consister ce *respect* pour le lecteur ? *c'est à ne lui présenter que ce qu'il croit pouvoir l'amuser*. M. *Sablier* a des définitions qui ne sont qu'à lui.

Nous avons déja remarqué que M. *Sablier*, pour expliquer certains effets, leur cherche souvent des causes dans son imagination, quand il n'en trouve point dans la nature ; je vous citerai

encore celle-ci en finissant. » La trans-
» position que les Grecs faisoient fré-
» quemment des *termes* & des *expres-*
» *sions* d'un art à un autre art, est l'o-
» rigine de la métaphore, qui a été si
» fort employée dans les langues plus
» modernes; mais il est arrivé que le
» mot métaphorique est devenu le
» mot propre & a chassé l'ancien ».
Tout cela est purement idéal. L'usage
de la métaphore ne nous vient point
des Grecs; elle appartient à toutes les
langues; aucun peuple ne l'a reçue d'un
autre, tous l'ont puisée dans la nature:
de plus, quoique le terme métapho-
rique prenne la place de l'*ancien*, il
ne cesse jamais d'être un terme méta-
phorique. *La lumière de l'esprit*, *le feu*
*du discours*, *le sentier de la vertu*, auront
beau être employés fréquemment, ce
seront toujours des métaphores.

M. *Sablier* a embrassé trop de choses;
il n'a fait que les effleurer. La compa-
raison des langues, tant pour le ma-
tériel des *mots*, que pour leur *esprit*,
leur *marche*, leurs *principes*, est un
ouvrage aussi intéressant que difficile;
mais c'est un ouvrage qui est encore
à faire.

*Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.*

PROSPECTUS *d'une Histoire Générale de Provence, par M. Papon, de l'Oratoire, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Marseille, dédiée aux Etats de Provence, & imprimée par leur ordre, in-4°. 12 pages. A Paris, chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la* REINE, *de* MADAME, *& de* MADAME LA COMTESSE D'ARTOIS; *Quai des Augustins; & chez les principaux Libraires de l'Europe.*

Ce grand ouvrage est un de ceux qui méritent le plus, en ce moment, de fixer l'attention du public. Il est peu de Provinces dont l'histoire offre plus d'objets intéressans que celle de Provence; c'est à elle que les Gaulois dûrent leurs premiers progrès dans le Commerce & dans les Arts: Rome elle-même fut redevable de ses conquêtes, en-deçà des alpes, à son alliance avec Marseille. L'auteur, persuadé que la connoissance des Antiquités & celle de la Géographie sont nécessaires pour jetter du jour sur la chaîne des évènemens, annonce qu'il

a fait précéder son histoire d'une Chorographie, divisée en deux parties. La première contiendra une notice des peuples & des villes de Provence dont parlent les anciens auteurs, accompagnée d'une explication des inscriptions, trouvées sur les lieux, & qui sont relatives aux cérémonies religieuses, aux fonctions des Prêtres, à celles des Officiers municipaux, à la condition des affranchis, aux arts, aux mœurs, & aux usages de ces différens peuples. Dans la seconde partie, après quelques réflexions sur les qualités des terres de Provence, on fera connoître la nature & les variations de son climat, par des observations météorologiques, & par un Catalogue raisonné des plantes indigènes les plus remarquables, & des plantes exotiques que le Commerce de Marseille a procurées à la France. On y joindra un abrégé chronologique des Evêques, la fondation des anciennes Abbayes, & une description de ce que l'Histoire Naturelle & les Antiquités de chaque Diocèse offrent de plus intéressant.

L'histoire sera divisée en cinq épo-

ques : l'auteur les parcourt rapidement dans son *Prospectus*, & indique les divers évènemens qu'elles renferment, comme les premières conquêtes des Romains en-deçà des Alpes, l'invasion des Barbares & des Sarrasins, les guerres que les Rois d'Arles, & ensuite les Comtes de Provence, eurent à soutenir les uns dans la Lombardie, les autres dans le royaume de Naples, &c. La Provence a eu, par sa situation, des rapports si multipliés avec la Grèce, l'Italie & le reste des Gaules, qu'on ne peut décrire les évènemens dont elle a été le théâtre, sans rappeller en même temps les principales révolutions qui se sont passées dans ces différentes contrées. C'est encore à sa situation que cette Province, ou pour mieux dire, la ville de Marseille fut anciennement redevable de ses progrès dans la navigation, le Commerce, les Sciences & les Arts utiles. La Religion même & l'Ordre Monastique ont pénétré dans les Gaules par la Provence. Tous ces objets entrent dans le plan de l'auteur, qui se propose, en un mot, de rassembler tout ce qui peut donner une juste

idée du Gouvernement, des mœurs, des usages, ainsi que des variations successives qu'ont éprouvées le caractère & la constitution politique du peuple de cette Province. On trouvera, dans le même ouvrage un traité des Médailles de Marseille, & des Monnoies qui ont eu cours en Provence, sous les Comtes. Les Médailles & les Monnoies seront gravées.

Ce *Prospectus*, écrit sainement & avec une noble simplicité, fait honneur au goût & aux connoissances de M. *Papon*, qui paroît réunir le double mérite du style & de l'érudition. Son ouvrage annonce des recherches curieuses & intéressantes, qui ne peuvent être que favorablement accueillies par les amateurs de notre histoire Nationale.

Cette histoire de Provence contiendra cinq à six vol. *in*-4°. Le premier est actuellement sous presse, & paroîtra dans le mois d'Avril prochain. On paye 10 livres, en souscrivant, & 10 autres livres, en retirant le premier volume. On payera également 10 livres pour les vol. suivans, excepté pour le dernier, qui sera donné *gratis*.

La souscription sera ouverte jusqu'au premier du mois de Mai prochain.

*Le Clerc, Libraire, Grand'Salle du Palais à Paris, ayant acquis le restant de l'Edition de différents Ouvrages, dont quelques-uns étoient difficiles à trouver complets, annonce qu'il lui en reste un petit nombre d'Exemplaires complets, & qu'en faveur des personnes de Province & des pays étrangers, il continue de les vendre au prix suivant.*

1°. Lettres critiques ou Analyse & Réfutation de divers Ecrits modernes contre la Religion, par M. l'Abbé *Gauchat*, 19 vol. *in*-12. 30 livres, broché, 15 liv.

Les personnes qui auroient négligé de completter ledit Ouvrage, ou à qui il manqueroit quelques volumes, payeront séparément chaque volume broché, 1 liv.

2°. Accord du Christianisme & de la Raison, par le même. 4 vol. *in*-12, broché 3 liv.

3°. Rapport des Chrétiens & des Hébreux, & un discours préliminaire sur la loi de Nature, par le même, 3 vol. *in*-12, 6 liv. br. 3 liv.

4°. La Spiritualité & l'Immortalité de l'Ame, avec le Sentiment de l'Antiquité tant sacrée que profane, par rapport à l'une & à l'autre, par le Père *Hubert Hayer*, 3 vol. *in*-12, 6 l. br. 3 l.

Cet Ouvrage est le plus complet & un des meilleurs qu'il y ait sur cette matière.

5°. Catéchisme Evangélique par demandes & réponses, pour faciliter l'intelligence de plusieurs textes de l'Evangile & des Actes des Apôtres, avec la vie de N. S. J. C., rangée suivant l'ordre chronologique & la concorde, par le P. *Placide Olivier*, 3 vol. *in*-8°. 9 liv. br. 3 liv.

6°. Plaidoyers & Mémoires, contenant des questions intéressantes tant en matières Civiles, Canoniques & Criminelles, que de Police & de Commerce, avec les Jugemens & leurs motifs sommaires, & plusieurs Discours sur différentes matières, soit de Droit Public, soit d'Histoire; par M. *Mannory*, ancien Avocat au Parlement. 18 vol. *in*-12, 45 liv. br. 18 l.

Les personnes qui auroient négligé de completter ledit Ouvrage, ou à qui

il en manqueroit quelques volumes, payeront séparément chaque volume broché. 1 liv. 4 ſ.

7°. Conférences de l'Edit de la Juriſdiction Eccléſiaſtique de 1695, avec les Ordonnances précédentes concernant la même matière où l'on voit ce qu'il en a pris, & ce qu'il y a ajouté; enſemble les Arrêts & Jugements rendus en conformité dans les Cours Supérieures du Royaume, par *Jean-Pierre Gibert*, 2 vol. *in*-12, 4 liv. br. 2 l.

8°. Inſtruction pour les Seigneurs & pour leurs Gens d'affaires, par M. *Rouſſel*, Avocat au Parlement, *in*-12, 2 liv. 8 ſ. 1 liv. 16 ſ.

9°. L'Eloquence du Corps dans le Miniſtère de la Chaire, ou l'Action de l'Orateur & du Prédicateur; Ouvrage également utile aux Avocats dans le Barreau, aux Profeſſeurs dans les Colléges, & généralement à tous ceux qui parlent ou qui ſe diſpoſent à parler en public; par M. l'Abbé *Dinouart*, *in*-12, 2 l. 18 ſ.

10°. Le Chanſonnier François, ou Recueil de Chanſons, Ariettes, Vaudevilles & autres Couplets choiſis. 16

vol. *in*-12. 32 liv. br. 18 liv.

Les personnes qui auront négligé de completter ledit Ouvrage, ou à qui il en manqueroit quelques volumes, payeront séparément chaque volume broché, 1 liv. 4 s.

11°. Le Génie de la Littérature Italienne, par M. *de San Severino*, 2 vol. *in*-12, 3 liv. 10 s.

12°. Recueil A. B. C. jusques & compris &, 24 vol. *in*-12, 36 liv. br. 18 liv.

Les personnes à qui il manqueroit quelques volumes, payeront chaque volume broché, 1 liv.

13°. La science du Maître d'Hôtel-Cuisinier, avec des observations sur la connoissance & les propriétés des alimens, nouvelle édition *in*-12, 3 l. relié. A Paris, chez *Leclerc*, Libraire au Palais.

14°. La science du Maître d'Hôtel-confiseur, à l'usage des Officiers, avec des observations sur la connoissance & les propriétés des fruits, enrichie de dessins pour les desserts, nouvelle édition, *in*-12, 3 liv. relié, chez le même.

# L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

## LETTRE XIII.

*Les Incas ou la destruction de l'Empire du Pérou, par M. Marmontel, Historiographe de France, l'un des quarante de l'Académie Françoise. A Paris, chez Lacombe, Libraire, rue de Tournon, près le Luxembourg. Belle édition avec figures. Prix, 18 livres broché.*

IL est peut-être plus difficile de définir, que de juger cet ouvrage. Est-ce une histoire ? mais la plûpart des faits sont imaginés. Seroit-ce un poëme ? mais on n'y trouve ni dessein, ni ordonnance, ni action prin-

cipale. C'eſt peut-être un roman ? mais il n'y a ni plan, ni intrigue dans cette production *hermaphrodite*. L'auteur lui-même ne ſçait dans quelle claſſe la ranger, c'eſt-à-dire qu'en compoſant ſon livre, il n'a pas trop ſçu ce qu'il faiſoit. Envain, ſes partiſans diſent-ils, pour ſa juſtification, qu'on a long-temps diſputé ſi l'on devoit donner au *Télémaque*, le titre de poëme ou de roman: ſans parler ici de la prodigieuſe différence qui ſe rencontre entre ces deux ouvrages pour les beautés de détail, il ſuffit de remarquer que *Télémaque* conſidéré comme poëme, ou comme roman, ne perd rien de ſon mérite, & ſe trouve conforme aux principales règles établies pour ces deux genres; il n'en eſt pas de même de la production des *Incas*, qui eſt également un mauvais roman, une mauvaiſe hiſtoire, un mauvais poëme. Lorſqu'un ouvrage eſt mauvais ſous autant de points de vue, il eſt difficile qu'il ſe trouve un genre dans lequel il ſoit bon. Cependant il convient d'examiner, avant de prononcer. Il eſt un principe général commun à tous les arts & à tous les genres de

littérature, c'eſt l'unité de deſſin.

Denique ſit quodvis ſimplex duntaxat & unum.

Toute production littéraire qui péche contre ce principe, eſt par-là même défectueuſe : or, ſi l'on juge d'après cette règle invariable, l'ouvrage de M. *Marmontel*, on ne devra pas en concevoir une opinion bien avantageuſe. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un ouvrage qui n'a point de plan : car on ne doit pas regarder comme tel un plan dans lequel l'action principale n'occupe que très-peu de place, & auquel tout ne ſe rapporte que de loin. Tel eſt cependant le plan des *Incas*, de l'aveu même de l'auteur. Mais qu'importe que les *Incas* ne ſoient pas un ouvrage régulier, répondent les prôneurs de M. *Marmontel ;* il a voulu inſtruire & intéreſſer, & il a rempli ces deux objets : c'eſt ce que nous allons examiner, en conſidérant d'un côté les récits & les fictions, de l'autre la morale qui en réſulte, & enfin les qualités du ſtyle.

Le ſujet de l'ouvrage eſt la deſtruc-

tion de l'Empire du Pérou. L'auteur ne se presse pas d'entrer en matière : il s'amuse d'abord à décrire en style pompeux les cérémonies de la fête du Soleil, qui étoit le Dieu des Péruviens ; il expose ensuite fort au long la manière dont on consacroit les Vierges au Soleil, il raconte les phénomènes terribles qui sembloient annoncer la destruction de l'Empire &c. Ce n'est pas tout. Il faut essuyer encore une longue narration de la conquête du Mexique par les Espagnols, narration placée dans la bouche d'un Prince Mexicain, qui vient demander un asyle à l'Empereur du Pérou. Il est vrai qu'il y a dans son récit des descriptions très-vives & très-éloquentes. *Sed non erat his locus*. Il est même assez singulier que la destruction du Mexique soit racontée plus longuement, que celle de ce dernier Empire, & que l'épisode l'emporte sur l'action principale. L'auteur commence enfin à se ressouvenir de son sujet, & trace d'abord le caractère de *Pisarre*, conquérant du Pérou. Le grand nombre de réflexions que j'ai à faire sur le

fond de cet ouvrage m'oblige de supprimer les citations. Je voudrois, en particulier, vous rapporter, Monsieur, ce portrait de *Pisarre*, qui, à l'exception de cette phrase, *il n'avoit point* POUR LUI *cette cupidité qui déshonoroit ses pareils*, est très-bien tracé. Les morceaux de ce genre ont quelque chose de brillant ; les ouvrages des modernes en sont remplis ; mais il est bon d'observer qu'on trouve rarement chez les anciens de ces sortes de portraits. *Homère* ne s'amuse pas à nous dire d'avance quels étoient ses Héros, il les fait agir & parler ; voilà sa manière de peindre. Il ne faut que de l'esprit pour tracer un caractère ; mais c'est l'ouvrage du génie d'exprimer le caractère d'un Héros par ses discours & par ses actions. On doit cependant excuser M. *Marmontel :* il étoit pour lui d'une nécessité indispensable de faire le portrait de *Pisarre ;* il agit peu dans son livre. Faire brûler un sauvage, assister à un autodafé, s'emparer d'un petit Fort ; tels sont à peu-près ses exploits les plus brillans.

*Pisarre*, suivi d'une foule de jeunes

Castillans, s'embarque pour aller chercher au-delà de l'équateur des régions nouvelles & de nouveaux trésors. *Barthelemi* de *Las-Casas*, célèbre par son humanité, & le courage avec lequel il s'opposa aux cruautés des Espagnols, veut faire jurer à tous ceux qui s'embarquent, qu'ils respecteront les biens, la liberté, & la vie des peuples qu'ils vont soumettre. Le caractère de ce protecteur de l'Inde est le plus beau, le plus vrai, le plus touchant de tous ceux que l'auteur présente dans cet ouvrage; rien de plus véhément & de plus pathétique que les discours de ce vertueux Prélat; c'est dommage qu'il n'ait aucune part à l'action principale, & que l'auteur, pour faire briller davantage l'éloquence & le zèle de *Las-Cazas*, mette dans la bouche de *Fernand de Lucquès* un langage abominable, & des propositions horribles qui ne furent jamais soutenues par aucun Prêtre Espagnol, quelque fanatique qu'on le suppose. Les Guerriers *Castillans* refusent cependant de prêter ce serment; *Las-Cazas* indigné se retire. Après sa retraite, on croit que

les Espagnols vont partir, & le lecteur est impatient de sçavoir quel sera le succès de leur entreprise ; mais M. *Marmontel* les laisse sur le rivage, & dès l'entrée de son sujet, il s'en écarte pour suivre *Las-Casas* au milieu des sauvages. L'un deux vient apprendre à cet homme bienfaisant, qu'il reste encore dans un vallon solitaire & inconnu aux Espagnols une peuplade d'Indiens libres, & il l'invite à les aller voir; *Las-Casas* y consent, & le suit. Il y a de l'intérêt dans cet épisode ; on est fâché seulement que ces Indiens qu'on nous représente comme des hommes si doux, si simples, si sensibles, se disposent précisément à immoler à leur Dieu un Espagnol, lorsque *Las-Cazas* arrive parmi eux. Celui-ci obtient la délivrance de cette malheureuse victime. La suite de cet évènement est racontée fort au long, & comme elle n'a aucun rapport, ni avec l'action principale, ni avec l'objet de l'auteur, on peut la regarder comme un hors d'œuvre qui fait languir la narration, & fatigue le lecteur.

M. *Marmontel* revient enfin à *Pisarre*.

Il le fait avancer vers l'équateur. Cette première expédition se borne à faire un carnage inutile de quelques sauvages, & à brûler à petit feu un vieux Cacique. *Pisarre*, en s'en retournant, s'arrête au rivage de *Tumbez*. *Alonzo*, jeune Espagnol, veut égorger *Candic*, son compatriote, parce qu'il le voit occupé à lever le plan de la ville dans le dessein de l'attaquer. Cette humanité d'*Alonzo* paroît assez mal entendue, & poussée un peu loin : mais il falloit faire naître une occasion qui pût fournir à *Alonzo* le prétexte de quitter *Pisarre*. Il s'en sépare, en effet ; mais au lieu de retourner dans sa patrie, il prend le parti de se rendre à *Quito*, & d'aller offrir ses services à *Ataliba*, Roi du Pérou : cet avanturier joue un personnage aussi indécent que ridicule. Son intention étoit-elle donc de combattre en faveur des Péruviens contre ses compatriotes ? l'honneur & le devoir le lui défendoient, & d'ailleurs, le bras d'un seul homme, devoit être pour ses nouveaux alliés un bien foible secours. Mais sa présence à *Quito* étoit nécessaire à M. *Marmontel*, sans

cela, que devenoit le fameux épisode de *Cora*, & les évènemens qu'il entraîne? *Alonzo* se met donc en marche; il court risque en chemin d'être dévoré par un peuple antropophage. Mais les femmes de ces Barbares touchées de sa beauté, lui sauvent la vie. L'auteur décrit avec complaisance cette avanture romanesque, & conduit enfin son Héros dans les murs de *Quito*. Au défaut de *Pisarre*, un nouveau chef (*Gomes*) vient tenter la conquête du Pérou. Il aborde à l'isle *Christine*. La description des mœurs de cette isle, ressemble beaucoup au portrait que M. *de Bougainville* nous a donné des habitans de Taiti. M. *Marmontel* a soin de nous apprendre, qu'avant la découverte de Taiti, son imagination échauffée par les relations de quelques voyageurs, avoit déja tracé la peinture voluptueuse dont il a jugé à propos d'embellir cet ouvrage *Moral* pour l'instruction du lecteur. Cette description que je regrette encore de ne pouvoir vous citer, est brillante & ingénieuse; mais on est étonné de voir un philosophe vanter avec tant d'en-

thousiasme, le mêlange fortuit & grossier des deux sexes, la communauté des femmes, & envier le sort de ces heureux habitans qui peuvent *rompre à leur gré* les liens sacrés du mariage. *Gomés* part avec sa troupe de l'isle Christine, & vient se noyer vis-à-vis le port de *Tumbez*. Ainsi finit cette seconde expédition contre le Pérou. Rien de plus insupportable pour le lecteur, que de voir dans le cours de cet ouvrage le fil de l'action rompu à chaque instant, & d'être obligé de promener son attention sur une multitude d'objets qui n'ont point de rapports entr'eux : quel intérêt peut-il résulter de tous ces faits isolés ? les détails fussent-ils admirables, ils manqueroient leur effet, faute d'ensemble. C'est l'ordre & l'arrangement des différentes parties & leur rapport à une fin commune, qui font tout le mérite d'une composition littéraire en quelque genre que ce soit, *tantum series juncturaque pollet*.

Retournons à la Cour d'*Ataliba*. Ce Prince envoie *Alonzo* faire des propositions de paix à son frère *Huascar*, & pour le succès de cette Am-

baſſade, on célèbre une fête en l'honneur du Soleil. Les yeux de *Cora*, jeune Prêtreſſe, rencontrent ceux d'*Alonzo*: ils deviennent éperdument amoureux l'un de l'autre; des obſtacles, en apparence inſurmontables, s'oppoſoient à leurs deſirs; mais l'imagination fertile de l'auteur, appelle à leur ſecours un Volcan dont l'éruption ſubite, entr'autres ravages, renverſe pendant la nuit les murs du jardin des Vierges du Soleil. L'intrépide *Alonzo* ſe ſaiſit de *Cora*, l'emmène dans la campagne, & ſans perdre de temps, en diſcours inutiles: » Nous voilà ſeuls, libres, & cachés, » lui dit-il, ſi je te ſuis cher, dis moi, » *ſois heureux*: » la veſtale qui connoît auſſi le prix des inſtants, ſe hâte de répondre » *ſois heureux*, & dès ce » moment, un nuage ſe répandit ſur l'a» venir. » Lorſque la première ivreſſe du plaiſir eſt diſſipée, *Cora* ſe rappelle que ſa fuite coûteroit la vie à ſa famille entière: *Alonzo* ſe reſſouvient auſſi de l'ambaſſade dont il eſt chargé. Adieux touchans, lieux communs, de douleur & de déſeſpoir. *Cora* rentre dans le

jardin des Vierges, & après un si galant exploit, Monsieur l'Ambassadeur prend la route de *Cusco*. Le lecteur sent assez le romanesque, l'invraisemblance, & sur-tout l'indécence d'une pareille fiction. Est-il croyable qu'une fille élevée jusqu'alors dans la vertu & dans la plus austère bienséance, s'abandonne ainsi brusquement & sans aucune réserve à un étranger & à un inconnu, quoiqu'elle sache que sa faute, si elle est connue, peut causer sa mort & celle de toute sa famille? Etoit-ce donc la peine d'amener, contre toute vraisemblance, un Espagnol à *Quito*, pour lui faire tenter de pareilles entreprises?

*Alonzo* moins heureux en négociation qu'en amour, ne peut fléchir le superbe *Huascar* : la guerre s'allume entre les deux frères. Rien de plus plaisant, que la pompe & l'appareil poëtique que l'auteur a mis dans l'énumération des peuples qui composoient les deux armées. L'auteur fait sonner avec emphase les noms de *Cotopaxi*, de *Latacunga*, de *Chimboraco*, de *Tumibamba* &c. *Homère*, il est vrai, dans

le catalogue des vaiſſeaux Grecs, & *Virgile*, dans le dénombrement de l'armée des Latins, ont employé de pareils détails géographiques ; mais, malgré le charme de leur poëſie, ces morceaux ne ſont pas les plus agréables de l'*Iliade* & de l'*Eneide*. Seroit-ce par ce trait de reſſemblance avec ces chantres immortels, que M. *Marmontel* auroit prétendu donner à ſon ouvrage l'air & le ton d'un poëme épique ?

Le récit des différens évènemens de cette guerre, eſt entremêlé de pluſieurs digreſſions qui donnent lieu à l'auteur de prodiguer des ſentences, & d'étaler des préceptes de morale. Tel eſt ſur-tout le détail des cérémonies qui ſe pratiquoient dans les fêtes du Soleil, & qui ont rapport au mariage & à la paternité. *Cora* revient auſſi ſur la ſcène. On ne s'étoit point apperçu de ſa fuite ; mais le fruit qu'elle portoit dans ſon ſein, ne tarda pas à la trahir au grand ſcandale de la Communauté. Elle eſt condamnée à périr dans les flammes avec toute ſa famille. Mais *Alonzo, du ton d'un homme inſpiré par un Dieu, & comme*

*si ce Dieu avoit parlé par sa bouche*; soutient que rien n'est plus inhumain que de forcer une *jeune mortelle*, *de sécher comme une plante oisive dans la langueur de la stérilité*, & pour terminer un si beau discours par une péroraison touchante. » Voyez, dit-» il, en saisissant les voiles de *Cora*, & » en les déchirant avec une audace » imposante, voyez ce sein : voilà le » signe des desseins de son Dieu sur elle. » *A ces deux sources de la vie*, reconnois-» sez le droit, le devoir sacré d'être mère. » Aussi heureux que l'orateur hypéride, qui gagna sa cause, en découvrant aux Juges le sein de *Phryné*, *Alonzo* ébranle & persuade la multitude. Quoique les Péruviens ne dussent pas avoir une grande opinion de la sagesse & des lumières d'un jeune homme capable d'une pareille étourderie, dès qu'il a parlé, ils abolissent une loi aussi ancienne que l'Empire, & fondée sur un préjugé national d'autant plus difficile à déraciner, qu'il tenoit à la Religion ; ils ne font pas même difficulté d'unir le sang des *Incas* à un étranger, dont la Nation leur est

en horreur, & qui se prépare à leur faire la guerre. De pareilles fictions, ne sont guères vraisemblables, & ne peuvent être créées que par un homme qui ne connoît pas ce grand précepte d'*Horace*.

Ficta volupatis causâ sint proximâ veris.

L'auteur revient ensuite à *Pisarre*, qu'il ramène en Espagne pour y solliciter le gouvernement des pays qu'il pourra conquérir. Cet avanturier arrive justement à Séville au moment où l'on s'apprête à y célébrer un auto-dafé. Belle occasion pour déclamer contre l'inquisition. Peintures usées, reproches exagérés des rigueurs du saint office. Mais envain, l'auteur épuise-t-il ici toute son éloquence & son pathétique? ses déclamations ne valent pas encore l'ancienne relation de *Gaudence de Lucques*, prisonnier de l'inquisition. Au reste, que l'auteur de *Bélisaire* déclame avec chaleur contre ce Tribunal, cela est naturel; mais que le pâtre de *Truxillo*, quoiqu'Espagnol & très-peu philosophe, fasse avec son frère, des réflexions profondes sur l'expulsion des mau-

res, & gémisse amèrement sur l'établissement de l'inquisition, que ce même *Pisarre* qui, sans aucune raison, vient de faire brûler à petit feu un vieillard de soixante-dix ans, se répande en plaintes contre les rigueurs exercées envers les infidèles, & les hérétiques, rien de moins convenable à son caractère. Si l'auteur vouloit à l'exemple d'*Homère*, mêler l'épique au dramatique, il devoit donc aussi, comme ce grand poëte, donner à chaque personnage les sentimens & les discours qui lui conviennent, & ne pas faire parler ses Indiens comme des académiciens & des philosophes.

*Pisarre*, muni de l'autorité impériale, retourne au Pérou ; après s'être emparé d'un petit Fort élevé à Tumbez, il demande une entrevue à *Ataliba*, qui se rend sans défiance au lieu indiqué pour la conférence. Pendant qu'il s'entretient avec *Pisarre*, *Valverde*, Prêtre Espagnol, vient brusquement lui ordonner de croire aux Mystères sublimes renfermés dans les livres Saints, qu'il lui met entre les mains. *Ataliba*, soit mépris, soit négligence, les laisse tomber. *Valverde*

demande vengeance pour la Religion outragée. On taille en pièces l'eſcorte d'*Ataliba* dont on ſe ſaiſit. Il offre une quantité prodigieuſe d'or pour ſa rançon. Elle eſt acceptée. Pendant qu'il la fait venir, *Huaſcar* ſon frère meurt dans la priſon, on accuſe *Ataliba* de l'avoir fait aſſaſſiner. Son procès s'inſtruit, il eſt condamné à mort, il demande d'être envoyé en Eſpagne, on le lui promet, mais *Valverde* le fait étrangler dans ſa priſon.

Tels ſont, Monſieur, les faits contenus dans cet ouvrage. Vous voyez que les principales fictions dont l'auteur a voulu embellir l'hiſtoire, ne ſont pas heureuſes, & n'ont pas dû coûter beaucoup à ſon imagination. Pour réparer le défaut du plan & de la conduite, il a entaſſé les lieux communs, les deſcriptions, les ſentences, les déclamations philoſophiques, les ſituations tragiques & extraordinaires; quoiqu'on trouve ſouvent de grandes beautés dans ces différents détails, ils ſont cependant peu intéreſſans, parce qu'ils ne ſont point liés enſemble, & rapprochés par une action. Cette multitude de parties, qui conſidérées ſé-

parément, ont quelqu'agrément, ne forment qu'un tout monstrueux & indéfinissable.

Venons maintenant à la partie la plus importante de l'ouvrage, celle à laquelle l'auteur paroît s'être spécialement attaché, je veux dire à la partie morale. M. *Marmontel*, qui se croit né pour être le précepteur des peuples & des Rois, répand dans presque toutes ses productions, une certaine morgue enseignante qui ne les rend pas plus agréables. J'ignore par quelle fatalité avec tant de goût pour les compositions graves & sérieuses, il n'a pu réussir que dans les contes & les *Opéra* bouffons. Voyons si ces nouveaux essais de morale seront plus heureux. » Le but de cet ouvrage est » de contribuer, si je le puis, dit l'au» teur, à faire détester de plus en » plus ce fanatisme destructeur, d'em» pêcher autant qu'il est en moi, qu'on » ne le confonde jamais avec une Re» ligion compatissante & charitable, » & d'inspirer pour elle autant de vé» nération & d'amour, que d'exécra» tion pour son plus cruel ennemi. »

Cette intention eſt très-louable, & ce zèle pour la Religion, fait aſſurément beaucoup d'honneur à l'auteur de *Bélizaire*. Mais je voudrois qu'il s'y livrât avec plus de circonſpection. Il doit ſçavoir que quand *on écrit pour la multitude*, il eſt dangereux de s'étendre avec affectation ſur les abus de la Religion, parce que le vulgaire ne ſçait pas diſtinguer les abus de la choſe dont on abuſe, qu'en déclamant avec un enthouſiaſme indiſcret contre le fanatiſme, on inſpire moins d'amour que d'indifférence pour la Religion, qu'en invectivant contre les Chefs de l'Egliſe, on apprend au peuple à mépriſer l'Egliſe qui a été gouvernée par de tels Chefs. Ce qui pourroit, aux yeux des perſonnes qui ne connoiſſent point M. *Marmontel*, rendre ſuſpects ſes motifs, & faire croire que ce *fanatiſme*, contre lequel il veut exciter *la haîne & l'exécration* publique, eſt la Religion Chrétienne, & que cette Religion *charitable & tolérante* qu'il préconiſe, n'eſt que la Religion purement naturelle, la Religion *philoſophique*, la Religion de *Bélizaire*,

c'eſt ſon obſtination à voir le *fanatiſme* où il n'étoit pas. Il prétend que les cruautés horribles exercées par les Eſpagnols dans les Indes, ne peuvent être attribuées à une autre cauſe qu'au fanatiſme. Cependant le vertueux *Las-Cazas* mieux inſtruit, ſans doute, que M. *Marmontel* des vrais motifs qui faiſoient agir les Eſpagnols, nous apprend que les bandits & ſcélérats qui venoient aux Indes pour s'enrichir, loin de ſonger en tourmentant les ſauvages à venger la Religion, & à plaire à Dieu, » défendoient même aux Re» ligieux de les inſtruire, faiſoient » mille perſécutions aux Miſſionnaires » pour les empêcher de prêcher l'E» vangile à ces pauvres gens, qui le » déſiroient ardemment, parce qu'ils » croyoient que la converſion de ces » peuples étoient un obſtacle à leur » avarice, &c. » Quel étoit donc le vrai motif de ces horribles cruautés ? Le même *Las-Cazas* nous l'apprend : » l'or & l'argent que poſſédoient ces » peuples, étoient le motif qui pouſ» ſoit les Européens à les perſécuter & » à les détruire... l'avarice & l'ambi-

» tion ont été la cause des ravages, » des horreurs, des massacres, des » cruautés que les Espagnols y ont » exercées. » Voilà les véritables causes des cruautés des Espagnols bien clairement énoncées. Si le fanatisme y eût eu quelque part, le vertueux *Las-Casas*, eût-il craint de le dire, lui qui s'éleva avec tant de force contre quelques Docteurs qui essayèrent d'autoriser par des motifs, tirés de la Religion, la guerre qu'on faisoit aux Indiens: M. *Marmontel* cependant ne peut concevoir que les Espagnols eussent été capables de faire souffrir aux Indiens ces supplices affreux, dont le récit seul fait frémir, s'ils n'y eussent été poussés par le fanatisme. Qu'il lise donc, dans le même *Las-Casas* le trait suivant. » Le Capitaine Espagnol débarqua à *Mechuaca.* Le Roi de cette » Province vint au-devant de lui par » civilité, & lui rendit toutes sortes » de bons offices; mais pour récompense, on le chargea de fers, parce » qu'on crut qu'il avoit des trésors im- » menses. On lui attacha les mains à un » pieu, on fit distiller sur ses jam-

» bes goutte à goutte la poix fondue ; »
» on lui arrosoit de temps en temps
» le corps d'huile bouillante, un sol-
» dat lui lâchoit des flèches dans l'es-
» tomac, un autre lâchoit des chiens
» affamés qui le mettoient en pièces.
» On le tourmentoit ainsi (non par
» fanatisme) mais afin qu'il déclarât
» les endroits où il avoit caché son
» or. » *Las-Casas* rapporte plusieurs
autres traits semblables. M. *Marmontel* a-t-il, après cela, bonne
grace de nous demander » si le brigan-
» dage, sans mélange de superstition,
» peut aller jusqu'à déchirer les en-
» trailles aux femmes enceintes, jus-
» qu'à égorger les vieillards & les en-
» fans à la mammelle ? » Combien de
fois de pareilles abominations n'ont-
elles pas été commises dans des villes
prises d'assaut, sans que la superstition
y ait eu aucune part ? voici encore un
trait que rapporte *Las-Casas*. » On retint
» captifs les plus illustres & les plus
» puissants de la Nation, jusqu'à ce
» qu'ils eussent découvert l'endroit
» où leurs idoles étoient cachées,
» parce qu'on les croyoit d'or ou d'ar-

gent. Mais l'espérance ayant été » trompée, on les taxa à de grandes » sommes pour les racheter, afin qu'ils » pussent les adorer suivant leur cou- » tume. Voilà, ajoute l'Historien fidèle, » voilà les fruits que les Espagnols » ont fait dans les Indes, & le zèle » qu'ils ont eu pour la gloire de Dieu. » De bonnefoi, reconnoît-on à ces traits *cet esprit d'intolérance & de persécution*, *cet esprit de haîne & de vengeance pour la cause d'un Dieu que l'on croit irrité, & dont on se fait les ministres*. Ne faut-il pas avoir une furieuse envie de rendre la Religion responsable de tout, pour travestir ainsi en fanatisme l'avarice des Espagnols? les Prêtres & les Religieux, plus sujets que le peuple à se laisser transporter d'un zèle outré par la Religion, étoient les premiers à s'opposer aux cruautés des Espagnols. Le livre de *Las-Cazas* en offre la preuve en cent endroits. Si quelques Théologiens, & entr'autres le Docteur *Sepulveda*, sans approuver les massacres & les cruautés, essayèrent de justifier la guerre qu'on faisoit

aux Indiens, le Conseil Royal des Indes s'opposa à l'impression de son ouvrage, les Universités de *Salamanqui* & d'*Alcala* le censurerent, & l'Empereur en fit saisir tous les exemplaires. Après des preuves aussi claires que M. *Marmontel* n'a pu ignorer, puisqu'il a lu le livre de *Las-Casas*, comment a-t-il pu dissimuler les véritables motifs de la conduite des Espagnols ? Il nous l'apprend lui-même avec une naïveté charmante. » Que dans ces » contrées, comme par-tout ailleurs, » dit-il, le fort ait subjugué le foible, » *que pour avoir de l'or*, on ait versé du » sang, que la paresse & la cupidité » aient fait réduire en servitude des » peuples enclins au repos, pour les » forcer aux travaux les plus *durs*, » CE SONT DES VÉRITÉS STÉRILES. C'est-à-dire que M. *Marmontel* n'aime point à parler de ces *vérités stériles* qui ne prêtent point aux déclamations sur certaines matières délicates, & qui par conséquent sont très-ingrates pour un philosophe. Il vouloit déclamer contre le fanatisme, & dès-lors, il a fallu

fallu que les Espagnols fussent des fanatiques, pour lui donner le plaisir de s'écrier.

Tantum religio potuit suadere malorum.

D'après cela, faut-il être surpris si dans le livre des *Incas* il y a beaucoup de lieux communs sur le fanatisme, & presqu'aucun fait sur lequel ils soient appuyés. Si l'on étend *Guatimosin* sur des charbons ardens, c'est pour le forcer à découvrir des trésors; si *Pisarre* fait brûler à petit feu un vieux cacique, c'est pour le contraindre à découvrir la retraite des Indiens. Il n'y a dans ces deux volumes que la bataille livrée à *Ataliba*, pour avoir jetté par terre le livre des écritures, que l'on puisse rapporter au fanatisme: mais c'est une bataille, & non pas un trait extraordinaire de cruauté. D'ailleurs, l'action d'*Ataliba* en fut plutôt le prétexte que la cause. Quant à la mort d'*Ataliba*, on ne doit l'attribuer qu'à la crainte qu'avoient les Espagnols, que si on le transportoit en Espagne, il ne fit connoître à l'Em-

pereur leurs excès. Je ne parle point de l'autodafé célébré à *Séville*, cela ne regarde point le fanatisme des Espagnols aux Indes. Ainsi, si l'on en excepte quelque pages, tous les faits contenus dans ce livre, n'ont aucun rapport à l'objet de l'auteur. On est sur-tout fort étonné de trouver dans un ouvrage entrepris pour l'honneur de la Religion, & l'instruction du genre humain, des épisodes, tels que celui de *Cora*, & des descriptions dans le goût de celle de l'*Isle Christine*. Ces images voluptueuses sont étrangement déplacées au milieu de ces admirables préceptes de vertu, & de ces leçons de la plus sublime morale.

Quant au style, il est, en général, clair, élégant & noble. Le ton en est varié, suivant les différents sujets que l'auteur avoit à peindre. On y trouvera des discours éloquens & pathétiques, & des descriptions riantes & pittoresques. Mais, en rendant justice aux beautés du style de cet ouvrage, je dois vous prévenir, Monsieur, que vous y rencontrerez souvent un ton précieux, & quelquefois de l'en-

ſture. Par exemple, des *montagnes ſourcilleuſes dont le pied n'a jamais trempé dans l'océan ; des jardins qui étoient l'abrégé des campagnes du nouveau monde ; des arbres qui ployoient leurs branches au-devant de la main, dont ils ſollicitoient le choix, & qui préſentoient à l'envi des ſecours à la maladie, & des plaiſirs à la ſanté ; la langue d'un Roi qui eſt un dard à cent mille pointes ; le fleuve immenſe de la vie*, qui DANS SES RAMEAUX INFINIS, *ſemble avoir ralenti ſon cours ; le Ciel qui ſemble*, par ſa ſérénité, avoir fait la paix avec la terre, & *lui ſourire en ſigne de faveur & d'amour* ; des animaux, qui, chaſſés de leur retraite par la rapidité des flammes, *ſemblent murmurer entre eux leur épouvante & leur douleur* ; ne ſont-ce pas là des expreſſions précieuſes & recherchées ? mais voici des phraſes qui vous paroîtront encore plus ridicules. » Battu ſans ceſſe *par* » *les vagues* de l'eſpérance & de la » crainte, le courage *n'a pas de priſe* ; » *la réſolution même d'être malheureux*, » n'a pas de terme où ſe fixer... il (*Las-* » *Cazas*) n'eſtimoit dans la gloire que

» la *compagne* de la vertu ; il déteſtoit » le menſonge comme le *complaiſant* » *du vice*. Le Général Indien exhorte ſes ſauvages à ne pas redouter les foudres Européennes, par une raiſon plaiſante & plaiſamment exprimée. » Chacun de vous, dit-il, n'a qu'une » mort à craindre, & il en a mille à » donner. *Vos carquois en ſont pleins* ; » des carquois pleins de morts ! les cartouches des Européens ne ſont-elles pas d'ailleurs auſſi *pleines de morts*, que les carquois des Indiens ? Et parce qu'on peut donner *mille morts*, celle dont on eſt menacé, en eſt-elle moins redoutable ?

Voici encore un langage bien extraordinaire que l'auteur met dans la bouche d'un vieux cacique, » je de- » vins homme, & la douleur me dit, » *luttons enſemble* : ſi tu es plus fort, » je céderai ; ſi tu te laiſſes abattre, je » te déchirerai, je planerai ſur toi, » & je batterai des aîles, comme le » vautour ſur ſa proie. S'il eſt ainſi, » dis-je à mon tour, il faut *lutter en-* » *ſemble* ; *& nous nous prîmes corps à* » *corps*. Il y a ſoixante ans que ce

» combat dure, & *je suis debout.* » C'est envain qu'on diroit, pour la justification de l'auteur, que c'est un cacique qui parle ainsi ; ce galimathias est d'autant plus inexcusable, que dans tout le cours de l'ouvrage, les Indiens n'ont pas un style, un langage différent de celui des Académiciens François. M. *Marmontel* a cru devoir enrichir sa prose de comparaisons, mais très-souvent l'expression & le fonds en sont également vicieux. Par exemple, si l'homme étoit condamné à ne jamais mourir, il croit que *la tristesse affligeroit son ame, & que la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraseroit incessamment.* Je ne vois pas le rapport qui peut se trouver entre la nécessité de vivre, & un rocher hérissé de pointes. Et puis ce rocher doit être immobile, s'il ressemble à l'immuable nécessité, & alors, hérissé de pointes, il peut bien percer, déchirer, mais non pas *écraser. Ecrasé par la nécessité !* quel jargon !

» Le vieux *Cacique* vit le plus jeune » de ses fils *brisé comme un roseau* par

» la foudre ; son cœur paternel *en fut* » *meurtri*. Un cœur meurtri ! & puis un *roseau brisé* est-il bien propre à représenter les effets du tonnerre ?

» Les Castillans nous observoient » avec des yeux où *l'avarice* étinceloit » comme *une fièvre ardente*. » C'est sûrement la cupidité que l'auteur a voulu dire ; car *l'avarice* n'a point été le principe du brigandage & des cruautés des Espagnols dans les Indes. *L'avarice*, d'ailleurs, est toujours dépeinte avec un teint livide, & *n'étincèle pas dans les yeux comme une fièvre ardente*.

Enfin, le bruit des flots qui se brisoient contre les rochers des mers de l'Inde, semble à l'auteur un *murmure plaintif* qui imitoit celui de *la nature opprimée dans ces climats*. Pour moi, je pense que le bruit des vagues est le même dans les climats heureux, & dans ceux qui sont opprimés, & que s'imaginer entendre dans le bruit des flots qui se brisent *un murmure plaintif, semblable à celui de la Nature opprimée*, c'est imiter ces enfans, qui dans le son des cloches, croient retrouver tout ce qu'ils ont dans l'esprit.

Après des défauts aussi considérables, dont je pourrois encore multiplier les exemples, je ne m'appesantirai pas sur le reproche qu'on fait à M. *Marmontel*, d'avoir bigarré & farci sa prose d'une multitude de vers blancs. Voici le début du troisième Chapitre.

Un nouveau spectacle succède :
C'est l'élite de la jeunesse,
Des chœurs de filles, de garçons,
Tous d'une beauté singulière,
Tenant dans leurs mains des guirlandes,
Dont ils viennent orner les colonnes sacrées.
Leur robe, d'un tissu léger,
Formé du duvet d'un arbuste,
Qui croit dans ces riches vallons,
Est égale en blancheur aux neiges des montagnes :
Ses plis flottans laissent à la beauté,
Toute la gloire de ses charmes ;
Mais la pudeur, dans ces heureux climats,
Tient lieu de voile à la Nature :
Le mystère est enfant du vice ;
Et ce n'est point aux yeux de l'innocence,
Que l'innocence doit rougir.

Voilà une page entière qui se trouve composée de vers blancs; on retrouve presque par-tout le même défaut. Rien de plus fatiguant pour le lecteur, qu'une prose aussi hachée ; & je ne conçois pas comment une oreille aussi poëtique que celle de l'auteur *d'Aristomène*, & de *la voix des pauvres*, *Epître au Roi*, n'a point été blessée de la cacophonie que produiroit cette prodigieuse multitude de phrases qui ont la mesure & le rithme des vers, sans avoir l'harmonie & la chaleur de la poësie. Je blâmois dernièrement ce défaut devant un homme de lettres, qui, pour excuser M. *Marmontel*, fit cet *inpromptu*.

A tort vous accusez cet illustre *Monrose* ;
Dont les *Contes Moraux* instruisent l'Univers ;
Si dans sa prose, il fait des vers,
Dans ses vers il fait de la prose.

De tout cet examen, il résulte que les *Incas* sont une composition vague, sans dessein, sans intérêt, sans utilité réelle, qui présente de temps en temps des détails piquants & agréables, des lieux communs bien traités, & qui

ſemble être la première efferveſcence d'un jeune auteur plein de talens, mais dont le travail & la réflexion n'ont point encore formé le goût & le jugement, plutôt que l'ouvrage mûr & réfléchi d'un Académicien, blanchi dans les travaux littéraires.

Je ſuis, &c.

---

## LETTRE XIV.

*Copie d'une Lettre de M. le Chevalier Gluck.*

VOUS n'igorez peut-être pas, Monſieur, que le célèbre Chevalier *Gluck* s'étoit chargé de mettre en muſique les paroles de l'Opéra de *Roland*. Depuis ſon abſence, une cabale active & toujours jalouſe de ſes ſuccès, a engagé M. *Piccini* à travailler concurremment ſur le même ſujet. M. *Gluck* l'ayant appris, a écrit à un de ſes amis la lettre ſuivante, dont une copie

vient de me tomber entre les mains.

*Lettre de M. le Chevalier Gluck, à M. L. B. D. R.*

Je viens de recevoir, mon ami, votre lettre du 15 Janvier, par laquelle vous m'exhortez à continuer de travailler sur les paroles de l'Opéra de *Roland*; cela n'est plus faisable, parce que quand j'ai appris que l'Administration de l'Opéra qui n'ignoroit pas que je faisois le *Roland*, avoit donné ce même ouvrage à faire à *Piccini*, j'ai brûlé tout ce que j'en avois déja fait, qui peut être ne valoit pas grand'chose, & en ce cas, le Public doit avoir obligation à M. *Marmontel*, d'avoir empêché qu'on ne lui fît entendre une mauvaise musique. D'ailleurs, je ne suis plus un homme fait pour entrer en concurrence. *Piccini* auroit trop d'avantage sur moi; car, outre son mérite personnel qui est assûrément très-grand, il auroit celui de la nouveauté, moi ayant donné à Paris quatre ouvrages bons ou mauvais, n'importe;

cela use la fantaisie, & puis je lui ai frayé le chemin, il n'a qu'à me suivre. Je ne vous parle pas de ses protections. Je suis sûr qu'un certain politique de ma connoissance, donnera à dîner & à souper aux trois-quarts de Paris, pour lui faire des prosélites, & que *Marmontel*, qui sçait si bien faire des contes, contera à tout le Royaume le mérite exclusif du sieur *Piccini*. Je plains, en vérité, M. *Hébert*, d'être tombé dans les griffes de tels personnages, l'un amateur exclusif de musique Italienne, l'autre auteur dramatique d'Opéra prétendus comiques. Ils lui feront voir la lune à midi. J'en suis vraîment fâché; car c'est un galant homme, que ce M. *Hébert*, & c'est la raison pour laquelle je ne m'éloigne pas de lui donner mon *Armide*, aux conditions cependant que je vous ai marquées dans ma précédente lettre, & dont les essentielles, je vous le répète, sont qu'on me donnera au moins deux mois, quand je serai à Paris, pour former mes Acteurs & Actrices, que

je ferai le maître de faire faire autant de répétitions que je croirai nécessaires, qu'on ne laissera doubler aucun rôle, & qu'on tiendra un autre Opéra tout prêt, au cas que quelque Acteur ou Actrice soit incommodé. Voilà mes conditions, sans lesquelles je garderai l'*Armide* pour mon plaisir. J'en ai fait la musique, de manière qu'elle ne vieillira pas sitôt.

Vous me dites, mon cher ami, dans votre lettre, que rien ne vaudra jamais l'*Alceste*; mais moi, je ne souscris pas encore à votre prophétie. *Alceste* est une Tragédie complette, & je vous avoue que je crois qu'il manque très-peu de chose à sa perfection; mais vous n'imaginez pas de combien de nuances & de routes différentes la musique est susceptible; l'ensemble de l'*Armide* est si différent de celui de l'*Alceste*, que vous croirez qu'ils ne sont pas du même compositeur. Aussi ai-je employé le peu de suc qui me restoit pour achever l'*Armide*. J'ai tâché d'y être plus peintre & plus poëte que musicien : enfin,

vous en jugerez, si on veut l'entendre. Je vous confesse qu'avec cet Opéra, j'aimerai à finir ma carrière. Il est vrai que pour le public, il faudra au moins autant de temps pour le comprendre, qu'il lui en a fallu pour comprendre l'*Alceste*. Il y a une espèce de délicatesse dans l'*Armide* qui n'est pas dans l'*Alceste* : car j'ai trouvé le moyen de faire parler les personnages, de manière que vous connoîtrez d'abord à leur façon de s'exprimer, quand ce sera *Armide* qui parlera ou une suivante, &c, &c. Il faut finir, autrement, vous croiriez que je suis devenu fou ou charlatan. Rien ne fait un si mauvais effet que de se louer soi-même, cela ne convenoit qu'au grand *Corneille*; mais quand *Marmontel* ou moi, nous nous louons, on se moque de nous, & on nous rit au nez. Au reste, vous avez grande raison de dire qu'on a trop négligé les compositeurs François; car, ou je me trompe fort, je crois que *Gossec* & *Philidor*, qui connoissent la coupe de l'Opéra François, serviroient infiniment mieux le public que les meil-

leurs auteurs Italiens, si l'on ne s'enthousiasmoit pas pour tout ce qui a l'air de la nouveauté.

Vous me dites encore, mon ami, qu'*Orphée* perd par la comparaison avec *Alceste*. Eh, mon Dieu! comment peut-on comparer ces deux ouvrages qui n'ont rien de comparable? l'un peut plaire davantage que l'autre; mais faites exécuter l'*Alceste* avec vos mauvais Acteurs, & toute autre Actrice, que *Rosalie*, & *Orphée*, avec ce que vous avez de meilleur, & vous verrez qu'*Orphée* emportera la balance: les choses les mieux faites, mal exécutées, deviennent d'autant plus insupportables. Une comparaison ne peut subsister entre deux ouvrages de différente nature. Que si, par exemple, *Piccini* & moi, nous faisions chacun pour notre compte l'Opéra de *Roland*, alors on pourroit juger lequel des deux l'auroit le mieux fait; mais les divers poëmes doivent naturellement produire de différentes musiques, lesquelles peuvent être pour l'expression des paroles, tout ce qu'on peut

trouver de plus sublime chacune dans son genre ; mais alors toute comparaison *Claudicat*.

Je tremble presque, qu'on ne veuille encore comparer l'*Armide* & l'*Alceste*, poëmes si différents, dont l'un doit faire pleurer, & l'autre faire éprouver une voluptueuse sensation. Si cela arrive, je n'aurai pas d'autre ressource que de faire prier Dieu, pour que la bonne ville de Paris retrouve son bon sens. Adieu, mon cher ami, je vous embrasse, &c, &c.

---

## LETTRE XV.

*Histoire de la Reine Marguerite de Valois, femme du Roi Henri IV, par M. A. Mongez, Chanoine Régulier, Bibliothécaire de l'Abbaye de Saint-Jacques de Provins, 1 vol. in-8°. de 400 pages. A Paris, chez Ruault, Libraire, rue de la Harpe.*

Ce qui distingue, Monsieur, les veilles frivoles du Romancier, d'avec

celles de l'Historien, c'est que le premier n'a communément pour objet que d'amuser ses lecteurs par des fictions agréables : le second se propose une fin plus noble, celle de nous instruire & de nous rendre meilleurs. La première attention d'un Historien doit donc se porter sur le choix de son sujet ; on exige que la matière qu'il embrasse, soit digne d'être offerte aux regards de la postérité. Mais il ne faut pas croire qu'il suffise d'avoir porté un grand nom, pour mériter les honneurs de l'histoire. Tous les Princes indistinctement doivent-ils donc avoir des écrivains, pour les célébrer après leur mort, comme ils avoient des Officiers pour les servir pendant leur vie ? Et s'ils n'ont rien fait de louable ou d'important, pourquoi risquer de nous corrompre, en nous mettant sous les yeux le tableau de leur inutilité ou de leurs désordres ?

Je crains bien, Monsieur, que cette réflexion ne se présente d'abord à l'esprit de ceux qui liront le nouvel ouvrage que je vous annonce. Cependant l'auteur dit dans sa préface : » C'est

» avec raison, qu'on est étonné de voir
» qu'entre tant d'auteurs qui ont écrit
» la vie particulière des Princes, au-
» cun n'ait entrepris celle de la Reine
» *Marguerite de Valois*. » L'étonne-
ment dont parle M. *Mongez*, est une
supposition gratuite ; pour en avoir
été frappé, il faudroit n'avoir pas la
moindre idée de la conduite, ni du
caractère de *Marguerite de Valois*. Cette
Princesse a si peu influé sur les affaires
publiques, elle a mis si peu de dé-
cence dans sa vie privée, que rien
n'étoit plus avantageux pour sa mé-
moire que d'échapper par un oubli
favorable, au jugement févère de la
postérité, & si l'on est étonné, ce sera
sans doute que M. *Mongez* ait pu choi-
sir un pareil sujet. » Les bienfaits dont
» elle combloit les gens de lettres, la
» protection ouverte qu'elle leur ac-
» cordoit, les connoissances étendues
» qu'elle avoit elle-même, rendent
» cet oubli impardonnable ? » c'est une
assez singulière façon de témoigner
sa reconnoissance envers un bien-
faiteur, que de publier ce qui n'est
point à sa gloire. *Marguerite de Valois*

avoit des connoissances étendues ; donc il faut constater d'une manière authentique qu'elle a fait un fort mauvais usage de son esprit & de ses talens. L'effort que fait un Historien, pour tirer de l'oubli un personnage qu'il veut rendre célèbre, est toujours un service très-déplacé, lorsque la célébrité n'est pas fondée sur la vertu. » Auroient-ils été arrêtés, parce » que tout dans la vie de *Marguerite*, » n'est pas un sujet d'éloge ? » Cette manière de s'exprimer, annonce que l'auteur a prévu le reproche que nous lui faisons : sa réponse ne fait que l'éluder, car, même dans la plus belle vie tout n'est pas un sujet d'éloge, mais dans celle-ci il n'y a presque rien qui ne prête à la censure. Cependant M. *Mongez* trouve que le silence que les Historiens ont gardé, est *fatal pour l'instruction des générations à venir.* Qui le croiroit, que le détail des galanteries de *Marguerite de Valois* ne puisse être supprimé, sans qu'il manque quelque chose à l'instruction des siècles ? Quoi ! si l'on ne connoît le nom de ses amans vrais ou prétendus,

si l'on n'a recueilli tout ce qu'une malignité trop clairvoyante, ou une satyre calomnieuse ont débité sur son compte, si l'on ne réveille pas tous ces soupçons, peut-être injustes, qui ne sont propres qu'a flétrir sa mémoire, on sera privé de quelques lumières pour perfectionner la politique ou la morale? nous ne croyons pas qu'il soit besoin de réfuter sérieusement de pareilles assertions. Nous pensons que si les fautes des Princes en général peuvent servir de leçons à la postérité, & doivent par conséquent être connues, il faut au moins en excepter celles qui sont contre les mœurs, fausses qui ne servent qu'à diminuer l'horreur pour le vice, quand on apprend qu'il a eu des partisans aussi illustres.

Je vais jetter, Monsieur, un coup d'œil rapide sur ce que cette histoire de *Marguerite de Valois* présente de plus intéressant. Cette Princesse naquit le 14 Mai 1552, un an avant le Prince de Navarre, qui fut depuis Roi de France, sous le nom d'*Henri IV*. Son mariage avec lui fut arrêté par

*Henri II*, mais il ne fut célébré que sous *Charles IX* le 18 Août 1572. Les préparatifs, les circonstances, les suites de cette alliance sont également intéressantes, & bien développées. La Reine de Navarre, Calviniste zélée, consulta ses Ministres, pour sçavoir si elle pouvoit en conscience souffrir que son fils épousât une Princesse Catholique. Les avis furent partagés, & loin de dissiper ses inquiétudes, ils les multiplièrent. Mais les principaux chefs du parti la déterminant à suivre les volontés de la Cour de France, elle se rendit à Blois, où elle reçut l'accueil le plus favorable. *Char-*
» *les IX* s'étudioit à lui témoigner
» toute l'amitié possible, il l'appel-
» loit *sa chère tante*, *sa bonne tante*,
» *son tout*, *sa mieux aimée*. Aussi, di-
soit-il à sa mère, lorsqu'il quittoit la Reine de Navarre : *hé bien, Madame, ne joué-je pas bien ?—Oui, bien*, répondit-elle, *mais la fin fait le tout*. Ces caresses ne durèrent pas long-temps, & la Reine de Navarre essuya de la part de *Catherine de Médicis*, les mortifications les plus humiliantes. Elle

s'en plaint au jeune Prince dans des lettres extrêmement curieuses. » Il » me faut négocier, dit-elle, tout » au rebours de ce que j'avois es- » péré, & que l'on m'avoit promis, » car je n'ai nulle liberté de parler au » Roi, ni à Madame (*Marguerite*) » seulement à la Reine Mère, qui me » traite à la fourche... quand je lui » dis, Madame, on dit que je vous » ai tenu tel & tel propos, encore » que ce soit elle-même qui l'aye dit, » elle me le renie comme beau meur- » tre, & me rit au nez, & m'use de » telle façon que vous pouvez dire, » que ma patience passe celle de *gri-* » *selidis*... au partir d'elle, j'ai un » escadron de huguenots qui me vien- » nent entretenir... je ne puis pas » dire que je sois sans conseil, car » tout le monde m'en donne un, & » pas un ne se ressemble. »

Les mesures que l'on prenoit pour exterminer les huguenots, ne purent être si secrettes, que ceux-ci n'en reçussent des avis de différens côtés. Cependant ils n'en donnerent pas moins dans le piége, & l'Amiral en

particulier, traita toujours de fols & de rêveurs, ceux qui vouloient lui inspirer de la défiance. M. *Mongez* fait, à ce sujet, la remarque suivante. « Cette constante sécurité de M. *de* » *Coligny* fait l'éloge de son cœur; » trop grand pour soupçonner les ex- » cès auxquels un Prince superstitieux » & sanguinaire peut se livrer, il » préfère d'en être la victime, au » vil métier de les prévoir. » L'air sententieux de cette réflexion, ne sçauroit en cacher le défaut : ce n'est point un *vil métier* que de prévoir le danger pour s'en garantir ; il y a de la noblesse, sans doute, & de la grandeur d'ame à ne pas soupçonner aisément une trahison ; mais c'est toujours une imprudence de ne pas la prévenir, quand on en est instruit, & je ne vois pas beaucoup de mérite à un sacrifice, lorsqu'on n'est victime que par sa faute & sa négligence.

Les jeunes époux furent mariés devant la porte de l'Eglise Cathédrale, par le Cardinal *de Bourbon*, selon un formulaire particulier dont on étoit convenu entre les deux partis. *Mer-*

*guerite*, interrogée, si elle acceptoit le Roi de Navarre pour époux, ne répondit rien, ce silence inquiéta le Cardinal, & il lui poussa brusquement la tête par derrière, pour lui faire donner ce signe de consentement, au défaut de celui de la parole. Selon *d'Avila*, ce fut le Roi lui-même qui lui fit pencher la tête. Sans doute, qu'un pareil silence dût surprendre beaucoup ceux qui assistoient à la cérémonie, & qu'il ne fut point oublié, lorsqu'il fut question de rompre un mariage qui avoit été contracté avec tant de répugnance, peut-être même de contrainte.

Quoiqu'il en soit, on donna pour célébrer la joie publique, une multitude de fêtes dont l'auteur décrit avec complaisance la magnificence gothique. Il a cru apparemment qu'en faisant l'histoire d'une femme, ces pompeuses bagatelles devoient être comptées pour quelque chose, & dans plus d'un endroit, il a observé jusqu'à la nature & la couleur des étoffes, il a relevé la beauté & la parure de son héroïne, d'une ma-

nière qui passeroit pour exacte, si les choses étoient de quelqu'importance.

A ces fêtes brillantes, succèdent les horreurs de la *Saint-Barthelemy*. *Marguerite de Valois* eut le bonheur de sauver la vie à quelques-uns de ceux qui étoient réservés pour cette cruelle boucherie. L'Historien cite à propos l'endroit des mémoires de cette Reine, où elle raconte avec beaucoup de naïveté, l'avanture d'un Gentilhomme qui, poursuivi par des soldats, vint se réfugier jusques dans sa chambre. » Comme j'étois le plus endormie, voici » un homme frappant des pieds & des » mains à la porte, & criant, Navarre, » Navarre. Ma nourrice pensant que » ce fut le Roi, mon mari, court » vîtement à la porte. Ce fut un Gen» tilhomme, nommé M. *de Téjan*, » qui avoit un coup d'épée dans le » coude, & un coup de hallebarde » dans le bras, & étoit encore pour» suivi de quatre Archers qui entrè» rent tous après lui en ma chambre. » Lui, se voulant garantir, se jetta » dessus mon lit. Moi, sentant ces » hommes qui me tenoient, je me

» jette

» jette à la ruelle, & lui après moi, » me tenant toujours à travers du » corps. Je ne connoissois point cet » homme, & ne sçavois s'il venoit » là pour m'offenser, ou si les Archers » en vouloient à lui ou à moi. Nous » crions tous deux, & étions aussi » effrayés l'un que l'autre. Enfin, Dieu » voulut que M. *de Nançay*, Capi- » taine des Gardes y vint, qui me trou- » vant en cet état là, ne se put tenir » de rire; & se courrouça fort aux » Archers de cette indiscrétion, les » fit sortir, & me donna la vie de ce » pauvre homme qui me tenoit, le- » quel je fis coucher & panser dans » mon cabinet, jusques à temps qu'il » fût tout guéri. »

Le Roi de Navarre fut forcé d'abjurer la prétendue réforme, mais s'étant échappé de la Cour en 1576, il professa publiquement la Religion à laquelle il n'avoit renoncé que de bouche. Son épouse fut aussi retenue en prison. » Elle dit que ce fut là où elle » prit du goût pour la lecture, ce qui » fut pour elle un acheminement à la » dévotion, lisant en ce beau livre de

» la Nature, tant de merveilles de son
» Créateur. Car toute ame bien née,
» faisant de cette connoissance une
» échelle, de laquelle Dieu est le der-
» nier & le plus haut échellon, ravie
» se dresse à l'adoration de la merveil-
» leuse lumière & splendeur de cette
» incompréhensible essence, & fai-
» sant un cercle parfait, ne se plaît
» plus à autre chose qu'à suivre cette
» chaîne d'*Homère*, cette agréable En-
» cyclopédie, qui part de Dieu même,
» principe & fin de toutes choses. » Il
est difficile, dit là-dessus M. *Mongez*,
de ne pas suspecter une dévotion, qui
s'allia si souvent avec les passions les
plus étrangères à l'esprit du Christia-
nisme, l'amour de la vengeance & de
la galanterie.

*Marguerite* demanda inutilement la
permission d'aller rejoindre son mari
dans la Guyenne; mais on lui accorda
celle de se rendre aux eaux de Spa.
Ce voyage, qui n'étoit entrepris que
dans des vues politiques, est ra-
conté d'une manière très-agréable
par l'auteur, qui déclare n'avoir fait
pour ainsi dire que copier les mé-

moires de la Reine de Navarre. La Princesse s'étend beaucoup sur les beaux habits, les tapis brodés, l'air galant de certains personnages, qui *ne participoient nullement à cette naturelle rusticité qui semble être propre aux Flamans.* Elle n'oublie pas les Chanoinesses de *Mons* qui, après avoir chanté vêpres en habit de choeur, vont au bal en habit de séculieres. Ce voyage fut une suite de parties de plaisir. Le retour ne fut pas si amusant. *Marguerite* eut beaucoup de peine à échapper aux Espagnols qui vouloient l'arrêter, elle se sauva à cheval, & ce fâcheux contre-temps réveille du moins le lecteur, & fait contraste avec ce détail de fêtes & de repas, dont on diroit volontiers avec *Boileau*,

. . . . . . . . . . . . . . . .

Je saute vingt feuillets, pour en trouver la fin.

. . . . . . . . . . . . . . . .

Il faut avouer que dans l'embarras & le danger de cette fuite, *Marguerite* montra un génie exempt de pusillanimité, & fécond en ressource. Nous applaudissons à la réflexion judicieuse

que fait M. *Mongez*. » Quels talens on
» eût vu se développer dans cette
» Reine, si elle eût été placée dans
» un jour avantageux, & sur un théâ-
» tre digne d'elle ? mais le sort la tint
» toujours éloignée des affaires, & la
» livra à des intrigues d'un médiocre
» intérêt ? » N'est-il pas surprenant,
qu'après avoir si bien apprécié *Marguerite de Valois*, l'auteur ait pu croire qu'elle lui fourniroit la matière d'une histoire instructive & intéressante ? Cette Princesse alla enfin rejoindre le Roi de Navarre à Bordeaux, puis revint à la Cour d'*Henri III*, d'où elle fut chassée honteusement. Flétrie & décriée, elle retourna à *Nérac*, près de son mari, qui cessa d'avoir pour elle cette considération à laquelle il n'avoit jamais manqué. Elle sortit bientôt de sa retraite, & erra de ville en ville, toujours suivie de sa honte & de ses malheurs.

*Henri IV* étant monté sur le Trône, & se voyant à peu-près paisible possesseur de son royaume, résolut de faire casser son mariage. La Reine consentit de bonne grace à ce qu'elle

ne pouvoit peut-être pas empêcher. Elle étoit pour lors à *Usson*, Château fortifié dans l'Auvergne. Elle passa par-devant Notaires un acte, par lequel elle constituoit ses Procureurs, *Martin l'Anglois*, Maître des Requêtes, & *Edouard Molé*, Conseiller au Parlement. Elle y déclare en substance que *n'ayant pas pu contracter un mariage valide avec Henri de Bourbon, elle s'étoit crue obligée de s'éloigner de ce Prince depuis très long-temps.* Elle supplie le Roi *de lui permettre de s'adresser au Pape & à tous autres Juges Ecclésiastiques, pour faire déclarer son mariage nul, & rendre à ce grand Prince la liberté d'épouser une autre femme; telle que le bien du Royaume la demandoit.* Cette pièce ayant été portée à Rome, le Pape délégua par son bref du 24 Septembre 1599, le Cardinal *de Joyeuse*, l'Evêque de Modene, son Nonce en France, & *Horatio del Monte*, Archevêque d'Arles, pour connoître de cette affaire. Le Roi fut interrogé dans son Château du Louvre par les Commissaires. La Reine le fut à *Usson*, par l'Agent du Clergé, *Bertier*. Elle

ne fit nulle difficulté de donner son consentement par écrit. Le Roi en ayant entendu la lecture, ne pût retenir ses larmes, & dit à *Bertier*; *ha! la malheureuse, elle sçait bien que je l'ai toujours aimée & honorée, & elle point moi, & que ses mauvais déportemens nous ont fait séparer, il y a longtemps l'un de l'autre.* Par des lettres-patentes du 29 Décembre, elle conserve le titre de Reine, & de Duchesse *de Valois*, & la puissance d'un appanage considérable. Enfin, le Roi paya les dettes immenses qu'elle avoit contractées. *Marguerite* lui témoigna sa reconnoissance par une lettre très-curieuse à lire, parce qu'elle étoit très-difficile à faire. Ayant perdu un Royaume & la qualité d'épouse, il falloit remercier pour des graces qui la dédommageoient bien foiblement de ce qu'elle n'avoit plus; elle le fait cependant fort adroitement. Rien de plus noble que les plaintes qu'elle se permet sur son sort; rien de plus flatteur que les louanges qu'elle donne à son ancien époux, à l'égard duquel elle ne prend à la fin que le nom de

sœur. Vous serez, sans doute, bien aise, Monsieur, de retrouver ici cette lettre.

MONSEIGNEUR,

» Puisqu'il faut référer à Dieu la » gloire des heureux événemens, » comme à l'auteur de tout bien; » je le loue de ce qu'au plus fort de » mes déplaisirs, & au temps que » mon repos étoit désespéré, il m'en- » voie sa paix en me donnant la » vôtre. C'étoit la félicité que je » desirois pour soulager ma vie, si » longuement travaillée de la perte » de vos bonnes graces, auxquelles » Votre Majesté m'ayant remise en Roi » clément, elle m'a presté des armes » pour vaincre mes malheurs, & s'est » acquise l'honneur de cette victoire. » Ce qu'ils m'avoient osté importoit » plus à ma qualité qu'à mon honneur, » qui m'avoit accoustumée à ce que » je pouvois & devois souffrir. Puis- » que les prospérités royales s'étoient » égarées de ma naissance, vous les » y rappellez par un office signalé de

» frere. Pardonnez-moi, si j'use té-
» mérairement de ce mot. C'est votre
» faveur qui me transporte. A la vé-
» rité, il me semble (cognoissant la
» générosité de vostre ame) que ce
» ne lui estoit pas moins de contrainte
» de consentir à mes afflictions, qu'à
» moi de regrets de me voir privée de
» la grace que Votre Majesté a voulu
» faire à ses propres ennemis. C'est
» un coup de vous-mesme que j'eusse
» pu espérer, si votre bienveillance
» eust esté libre. Et vous vous mon-
» trez en cela Roi de vos affections
» aussi bien que de vos sujets, asseu-
» rant ma tranquillité, & rappellant
» d'exil ma joie par vos offres libé-
» rales. Toutefois, en cette acquisi-
» tion, je fay une grande perte, laquelle
» affoiblit tellement ma consolation
» que si je ne regardois à vos volon-
» tés, qui sont mes loix, & à l'opinion
» que vous avez que mal particulier
» tourne à l'advantage du public, je
» ne recognoistrois point de change-
» ment dans ma première condition,
» ny d'amendement à ma douleur.
» Mais, puisqu'il plaist que mon bon-

» heur soit ainsi défectueux, & que
» vous reteniez la meilleure part de
» ma gloire, je le desire aussi, non
» pour me contenter, mais pour
» vous obéir : le ciel a reçu sou-
» vent de mes plaintes, & je les lui
» ay desdiées plus qu'à la fortune,
» me semblant que c'étoient de lâches
» soupirs de me plaindre à elle, puis-
» qu'elle est prisonnière de vostre va-
» leur, & qu'elle s'est rendue à vos
» armes. Elle n'a jamais sur moi que
» ce que vous lui avez permis ; c'est
» pourquoi j'ai adressé mes plaintes à
» Dieu comme vostre Roi, & à vous
» comme le mien, tenant cette éléva-
» tion de vous qui avez tout abaissé
» à vos pieds. Je prie la divine Ma-
» jesté de combler la vostre de ses bé-
» nédictions, & la faire autant pros-
» pérer que vous me rendez heureuse
» par les assurances de vos bonnes
» graces. Votre très-humble, très-
» fidelle, affectionnée & obéissante
» sœur, servante & subjecte,

» MARGUERITE ».

» C'est ainsi, dit M. *Mongez*, que » *Marguerite* perdit en un seul instant les deux couronnes de Navarre » & de France, auxquelles son illustre » naissance sembloit l'avoir appellée. » Plus de respect pour elle même, » plus de décence dans sa conduite, » moins d'intrigues amoureuses, moins » d'événemens scandaleux l'auroient » peut-être affermie sur le trône des » François ; & l'on auroit vu cette » Reine donner un successeur à *Henri* » & à la Famille auguste, sous les loix » de laquelle la France a vécu depuis » elle. Mais ce n'est qu'à l'aide des » plus grands talens & des plus » grandes vertus que les Princes peu» vent n'être pas les victimes des » passions qui les subjuguent . . . . Enfin » cette Reine sembla née pour ap» prendre aux Princesses à venir » quelles disgraces entraînent l'abus » des talens, la fougue des passions & » le défaut de principes ».

*Marguerite de Valois* dépouillée oublia, au sein des plaisirs, les honneurs qu'elle avoit perdus. Avec l'a-

grément du Roi, elle revint à Paris en 1605. *Henri*, dans la première visite qu'il lui rendit, la pria *d'être plus ménagère, & de ne pas faire de la nuit le jour, & du jour la nuit.* Mais toutes les remontrances furent inutiles ; *l'habitude*, comme elle le disoit elle-même, *étoit trop invétérée.* Elle mourut le 27 Mars 1615, âgée de 63 ans. L'auteur termine son ouvrage par le portrait & le caractère de cette Reine, qui ne put échapper, même pendant sa vie, au mépris que son inconduite lui avoit attiré de la part des peuples. Ce morceau, trop long pour être rapporté, nous a paru bien fait.

Je ne puis m'empêcher, Monsieur, de relever en finissant quelques traits qui m'ont fait peine en parcourant cette nouvelle production. Par exemple, l'auteur, en rapportant que *Henri III* ne tint aucun compte des conditions accordées aux Protestans en 1577, ajoute que ce Prince ne faisoit que suivre en cela les conseils *pernicieux* des Evêques. M. *de Mongez* ne doit pas ignorer que des questions

aussi graves ne se décident point par une épithète injurieuse. Après avoir remarqué, dans un autre endroit, que les femmes de plusieurs Rois de Navarre avoient été fort malheureuses, il hasarde cette réflexion singulière: » Les lecteurs qui forment du malheur » ou de la *fatalité*, une espece *d'être* » *réel* attaché à certaines personnes, » certaines maisons, &c. ne ver» ront dans cette succession de Prin» cesses malheureuses rien d'étonnant » ou de contraire à leur systême. Mais » ceux qui, regardant le *bonheur* ou le » *malheur* comme des êtres purement » *fantastiques*, cherchent dans la témé» rité des uns, dans la fausse prudence » des autres, enfin dans les foiblesses » quelconques de l'humanité, les » causes *réelles* des événemens, seront » *embarrassés* à trouver de ceux-ci une » raison qui soit le moins du monde » plausible ». Nous n'aurions jamais cru que dans un siècle qui se nomme si hautement le siecle de la Philosophie, on eût imprimé rien de pareil. Comment de bonne foi peut-on donner le

nom de *systême* à l'opinion aussi fausse qu'extravagante de ceux qui regardent la *fatalité* comme un *être réel*? Quoi! les préjugés du vulgaire le plus ignorant seront mis en parallèle avec les lumières les plus pures de la raison; & même on paroîtra leur donner l'avantage, comme étant plus propres à expliquer ce qui, sans leur secours, seroit inexplicable! Ceux qui croient au bonheur & au malheur *absolus* trouveront aisément dans cette chimère des raisons plausibles des événemens qu'il leur plaît d'appeller surprenans, & M. *Mongez*, qui croit à la Providence, sera *embarrassé* quand il faudra rapporter à la sagesse de l'Etre suprême ce qui n'arrive que parce qu'il l'ordonne, ou qu'il le permet?

L'auteur, en général, n'épargne pas *Marguerite de Valois*, *assez maltraitée*, comme il le dit d'une manière un peu précieuse, *par le burin de la vérité*; cependant il l'excuse quelquefois fort mal-à-propos. Par exemple, après avoir observé que cette Princesse, très-recherchée dans sa parure

& dans ses ajustemens, fut la première à introduire à la Cour un usage absolument contraire à la pudeur dans la manière de s'habiller qu'elle conserva même jusqu'à la vieillesse, il » ajoute : Elevée par une mère qui don- » noit à sa Cour l'exemple du faste, de la » débauche & de la licence, *Margue-* » *rite est excusable* d'avoir montré » *quelque* goût pour la galanterie & » la somptuosité ». Ce langage est plutôt celui d'un flatteur & d'un apologiste, que d'un historien. Celui-ci doit toujours se souvenir que c'est détruire la vertu que de ménager le vice.

Quant au style de cet ouvrage, il est, en général, coulant & facile, éloigné de l'affectation & de l'enflure, à quelques incorrections près. L'auteur ne paroît pas dépourvu de talent pour écrire l'histoire, & je ne doute pas qu'en choisissant des sujets plus heureux, il ne confirme les espérances qu'il a données par ce premier essai.

Je suis, &c.

Indications des Nouveautés dans les Sciences, la Littérature & les Arts.

*PROGRAMME des prix proposés pour l'Académie de l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge, fondée à Rouen, pour l'année* 1777.

Les prix que cette Académie doit distribuer dans la séance publique du 18 Décembre 1777, sont au nombre de quatre : sçavoir, un prix pour un *Discours François* d'une demi-heure de lecture ; deux prix de poësie Françoise, le premier pour une *Idille*, le second pour une *Ode* ; un autre prix de Poësie pour une *Ode Latine*. Quoique le sujet du *Discours François*, ainsi que celui des autres prix, soit aux choix des auteurs, l'Académie désireroit cependant qu'on voulût traiter la question suivante : *quels sont, outre l'inspiration, les caractères qui assurent aux livres Saints la supériorité sur les livres profanes ?* à mérite égal, la préférence sera pour le Discours qui aura traité ce sujet.

Les ouvrages, destinés au concours, seront envoyés doubles & francs de

port, avant la fin du mois de Novembre 1777, au *R. P. Prieur des Carmes, Trésorier de l'Académie.* MM. Les auteurs sont priés d'écrire lisiblement & correctement chacune des deux copies, & de renfermer leur nom avec une sentence dans un billet cacheté. Cette sentence sera répétée au bas de la Pièce, & sur l'adresse du billet.

Outre les quatre prix que nous venons d'annoncer, l'Académie en propose encore un cinquième pour un poëme en vers François ou Latins sur *l'inauguration du monument érigé à Vienne, en* 1647, *par l'Empereur Ferdinand III, en l'honneur de l'immaculée Conception.* L'Académie de Rouen jouit cette année du précieux avantage d'avoir pour PRINCE M. le Duc *de Harcourt*, Gouverneur de la Province, Seigneur ami de tous les Arts utiles, & qui honore les sciences en les cultivant lui-même avec succès. Ce bienfaiteur éclairé de la littérature, offre à l'émulation des poëtes un prix particulier, qu'on peut appeller à double titre le *prix du Prince*, puisqu'il

eſt dû à ſa libéralité, & qu'il en a lui-même trouvé le ſujet dans les faſtes de la Province qu'il gouverne. Il s'agit de célèbrer *la réunion de la Normandie à la Couronne de France, ſous Philippe-Auguſte, & la conſtante fidélité de cette Province à ſon Roi comme à ſes Ducs.* Tous les genres de poëſie Françoiſe ſeront admis au concours pour ce prix, dont la valeur eſt de 300 livres.

*Mémoires de la guerre d'Italie, depuis* 1733 *juſqu'en* 1736 *; par un ancien militaire, qui s'eſt trouvé à toutes les actions de ces trois fameuſes campagnes,* 1 *volume in-*12 *de* 300 *pages, enrichi de plans. Prix,* 3 *liv. relié. A Paris, chez la Veuve Ducheſne, Libraire, rue Saint-Jacques au Temple du Goût.* Pluſieurs auteurs nous avoient déja donné les détails de cette guerre d'Italie; mais il paroît qu'ils avoient puiſé dans des ſources peu ſûres. Ces nouveaux mémoires ſont écrits avec beaucoup de clarté & de préciſion. L'auteur y fait remarquer les fautes & les imprudences qui ſe ſont commiſes dans le cours de ces trois campagnes, &

ces observations annoncent un Militaire instruit.

*L'art de la teinture des fils & étoffes de coton, précédé d'une théorie nouvelle des véritables causes de la fixité des couleurs de bon teint, & suivi des cultures du pastel, de la gaude & de la garance. Par M. le Pileur d'Apligny, un vol. in-12 de 300 pages. A Paris, chez Moutard, Libraire de la Reine, Quai des Augustins.*

M. *Hellot* nous a donné l'art de la teinture des laines, & M. *Macquer* celui de la teinture des soies ; il nous restoit à connoître les procédés de celle des fils de coton : c'est ce que M. *le Pileur d'Apligny* vient d'exécuter avec succès. Son ouvrage, selon le témoignage de M. *Adanson*, qui en a été le Censeur, contient des vues neuves, & des recherches propres à mener aux découvertes qui restent encore à faire dans l'art utile de la teinture.

*Marche de Silène. Estampe de 13 pouces de haut, sur 17 de large, gravée*

*d'après Rubens*, *par M. de Launay*, *de l'Académie Royale de Peinture. A Paris, chez l'auteur, rue de la Bucherie, près celle des Rats. Prix*, 8 liv.

La Mithologie sera toujours un champ fertile pour les Peintres & pour les Poëtes, lorsqu'avec du goût & du génie, ils sçauront rajeunir des sujets déja traités. *Rubens*, dont l'imagination brillante lui faisoit parcourir avec un égal succès tous les genres de la peinture, essaya plus d'une fois ses pinceaux, en faisant revivre sur la toile le vieux nourricier du vainqueur de l'Inde. Dans le tableau que vient de graver M. *de Launay*, *Silène* est représenté dans le désordre d'une joyeuse orgie, à demi renversé sur deux satyres qui l'aident à marcher, tandis qu'une jeune bacchante exprime des grappes de raisin sur la barbe de *Silène*; derrière ce grouppe, un Satyre, rempli d'une double ivresse, embrasse une vieille Ménade; la marche est ouverte par un jeune Berger jouant de la double flutte. *De Piles* rapporte que *Rubens* fit ce tableau en concurrence » *du Dominiquin du Guide*, *du*

» *Guerchin, de l'Albane, du Poussin,*
» *de Vandick, de Rembrant*, & au-
» tres Peintres qui tenoient un rang
» distingué dans la République des
» Arts. Après avoir parlé de la force
& de la chaleur qui règnent dans ce tableau, de *Piles* * ajoute, en finissant,
» qu'il a été exécuté avec le plus grand
» soin, & dans la vue de faire con-
» noître son auteur; aussi est-il parfait
» dans toutes ses parties.

Autant qu'une traduction fidèle & élégante peut approcher de l'original, autant l'Estampe de M. *de Launay* rappelle les beautés du Tableau. Le style, varié avec discernement, donne à chaque corps un caractère distinctif, par des oppositions ménagées à propos, sans nuire à l'accord général du sujet qui est piquant & agréable.

* Voyez le Tome 4 de ses œuvres, page 335, & suivantes.

# TABLE DES MATIÈRES

## CONTENUES DANS CE HUITIÈME VOLUME.

*Fin de la Table des Matières du huitième Volume.*



